

Histoire de Don Pablo de Ségovie, surnommé l'Aventurier buscon

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

?^

The text on this page is estimated to be only 17.60% accurate

HISTOIRE DON PABLO DE SÉGOVIE.

The text on this page is estimated to be only 14.00% accurate

IMPRIMERIE SCHNEIDER ET LAKGRANI>, 4 , rue d'Erfurtli.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$$r^z{}^i$$

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

■A

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 9.38% accurate

HISTOIRE DON PABLO DE SÉGOVIE, SDRlioMKİ
K'AVBVTURISB. BDSOObf Par Don Fraacisco Je QuevcdoyVille^ PAR
A. GERMOND Dff LAVIGNE PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE DÉ H.
CHARLES NODIER Vignettes de Henri Émy , -Èravéas .par A . Bauîant.
PARIS CHARLES WARÉE, ÉDITEUR ni, me Hiinliujnri'.

The text on this page is estimated to be only 1.18% accurate

r 259918 . . . *■ «. » . . . » . .

The text on this page is estimated to be only 12.54% accurate

LETTRE A >!ONSIE]R CHARLES NODIER. MONSIKUK, L
était en li^spagne un nntique usage ({u'il est juste tl'invoquer en têtfi d'un
ouvrage espagnol, usage dont portent témoignage tous ces Tfeui et bons
ÎlTres que todb avez re cueillis. CctmageToniatquepasun vHumi vtnt au
monde sans tire précédé d'un Im ise cortégo de madr^aux , de stances , de
nets, d'acrostiches, d'hymnes élogieiix. Chacun i mt-llait du sien , les amis,
les parents, les disciple»,

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

VIII LEÏTRK votre nom, qu'on respecte, ùe viennent apprendre.^
noire public que ce livre est digne de lui. Mais il est de mon devoir,
monsieur, en vous deman^ dant pour cette œuvre l'appui de votre nom, de
rappeler ce qu'elle Ait et d'où elle vient ; car si elle est encore justement
populaire en Espagne, c'est à peine si Ton a souvenir en France des
anciennes traductions qui la rendirent célèbre il y a deux siècles. Don Pablo
de Ségovie (le gran Tacaiio) est, après Lazarille de Tormes, Faîne de tous
ces joyeux garçons, coureurs d'aventures, fripons, gourmands, insolents et
poltrons dont fourmillait l'Espagne au dix<septième siècle. Son' histoire,
recueillie par l'un des phis célèbres écrivains de l'Espagne, est une des
importantes pièces de conviction de ce procès sérieux et interminable qui
divise depuis on siècle les deux littératures française et espagmHe : je veux
parler de la propriété du Gtl Bios, . Vous savez, monsieur, qu'aussitôt que
parut en France le chef-d'œuvre de le Sage, l'Espagne en masse se sou4eva;
elle contesta à rauteur de Turcaret le droit de donner son nom à un livre
dont tous les éléments étaient empruntés à ses écritains ;.elle voulut prouver
que Gii Blas lui appartenait, sinon tel qu'il avait paru, du moins par la
majeure partie de ses détails; et les mémoires,, les essais historiques et
ciitiques, les pamphlets de toute sorte, dans lesquels la moindre injure
adressée à le Sage fut celle d'heureux compilateur, vinrent s'amonceler entre
les deux pays, et formèrent des montagnes de livres à la place des Pyrénées
renversées par lx)uîs XIV.

The text on this page is estimated to be only 29.62% accurate

A M. CHAULES INODIEH. ix Ce ne fut pas seulement une guerre de pamphlétaires que cette guerre qui dure encore, des avocats illustres plaidèrent pour les deux causes ; chacune s'appuya de l'autorité des plus grands noms, et naguère encore prirent rang dans la querelle, le comte François de Neufchâteau (*) et le célèbre Llorente, l'auteur de *VHtstowe de ClnqunitionD*. Parmi les documents de toute espèce dont je viens de parler, et comme preuves du plagiat reproché à Le Sage, on cita le *Guzman de Alfarache* de Mateo Aleman ; le *Diablo cojmllo* de Luis Vélez de Guevara ; *Don Queruintide la Ronda* ; *Estevanillo Gomaies*, homme de buen humor ; tous ouvrages traduits ou imités par lui, sans qu'il eût daigné en nommer les auteurs» si ce n'est pour un seul et dans l'obscurité d'un avant-propos. Jusque-là toutefois rien ne paraissait prouver que *Gil Blas* fût une traduction ou une imitation ; mais, parmi cet amas de livres, on parvint à en découvrir un : la *Vida del Escudero Marcos de Obregon* dont l'auteur, Vicente Espinel, fut l'ami de Cervantes. Il demeura établi que Marcos de Obregon était le canevas d'une partie du *GU Bios* et que plusieurs épisodes du livre d'Espinel avaient été traduits par Le Sage. On ne s'arrêta pas en si beau chemin ; il s'agissait de la gloire nationale ; l'Espagne, qui voyait l'immense succès du roman nouveau, voulait en revendiquer sa part, et chacun, dans cette importante question, cherchait à fournir une preuve. C'est alors que, remontant aux origines de cette œuvre, Discours prononcé à l'Académie française sur l'origine du *Gil Blas*. " Observations relatives soit le roman de *Gil Blas*. (Madrid, 1832.) 11.

X LETTRE lieuse série de romans comiques nés en Espagne, on arriva au Tacaïk> de Quevedo. Il était tout naturel qu'on en ytnt là ; le Tacado était, Je l'ai dit, un des atnés de toute cette fkmille d'aventuriers ; et chaque écrivain venu après Quevedo lui avait emprunté non*seulement le plan de son livre, mais ça et là une idée plaisante et un portrait original. Je ne chercherai point à émettre une opinion sur cette question si controversée : ce n*est point le but de cette lettre ; il m'importait seulement de rappeler ici et le rang qu'occupait le Tacano parmi les preuves, et le degré de célébrité qu'il a obtenu en Espagne. Don Francisco de Quevedo Villegas, l'auteur de ce joyeux ouvrage, fut l'un des trois grands génies du beau siècle littéraire de l'Espagne : il ne comptait pour rivaux que Cervantes et Calderon. Le savant Justus Lipsius l'appelait magnum decns Ukpanorum , Lope de Vega le proclamait « le miracle de la nature, l'ornement du siècle, le premier des poètes, le plus docte des savants, et le prince des lyriques à défaut d'Apollon. » Ce génie sublime méritait à juste titre les pompeux éloges que lui décernait l'ardente amitié de Lope de Vega ; et ses œuvres nombreuses, autant que le témoignage unanime de tous ses contemporains, nous attestent que Quevedo, le plus impétueux et le plus original des écrivains espagnols, fut satirique comme Juvénal, moral comme Senèque, historien comme Tacite, aussi spirituel que Cervantes, joyeux et plaisant comme nul ne le fut. Quevedo, en efTet, aborda tous les genres ; il fut poète, et ses poésies sont nombreuses autant que célèbres ; il

The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate

A M. CHARLES NODIER. xi écrivit pour l'histoire une Vie de Mme de Bruil[^] qui est restée comme modèle de style sévère et sobre ; ses ouvrages philosophiques et ascétiques sont dignes des Pères de l'Église ; c'est à la fois la douceur angélique de sainte Thérèse et la puissante argumentation d'une démonstration mathématique ; enfin il a traité le genre comique et facétieux, la satire et la plaisanterie, avec une verve, un abandon, une originalité dont nul après lui n'a su approcher. C'est en cela surtout que Quevedo est resté populaire en Espagne ; car tel est le sort commun : les grandes choses, les écrits sérieux, les études profondes n'obtiennent le suffrage que du petit nombre : des littérateurs et des savants ; et par des œuvres légères dont l'esprit seul a fait les frais, on émeut les masses, on obtient accès dans tous les entendements, on se popularise en un mot. Aussi des œuvres réellement remarquables de Quevedo, la Vie de Marc[^] Brul[^], le Berceau et la Tombe, l'Initiation à la vie dévote, la Vertu nuptiale, il en est peu qui soient lues aujourd'hui, même par les hommes instruits ; et dans toute l'Espagne on citera sans cesse le Songe des têtes de mort, les Lettres du chevalier de l'Épargne, le Conte des contes, la Satire sur la descente d'Orphée aux enfers (*), les poésies burlesques et la Vie du grand Tacano. * En voici la traduction très-littérale : Anx enfers le Thrace Orphée Le dieu hurlé, grandement offensé. Descendu chercher sa femme ; Y mit nue rifoer extrême. Ne pouvait en pire lieu Et ne trouva pas de peine pins grande Le pousser pire dessein. Que de le Mencer à redevenir mari. Il chantait ; les tourments furent suspendus. Mais bien qu'il lui rendit sa femme La surprise fut partiellement répandue. Pour peine de son péché, Moins à cause de la douceur du chant, En récompense de ses chants Que de la nouveauté de l'invention. Il lui facilita le moyen de la lier.

XH LETTRE Il est au milieu de tout cela un problème que n'ù
cherché à résoudre aucun des commentateurs ou des biographes de
Quevedo et dont la solution est cependant facile : c'est que, profond
penseur, philosophe austère, écrivain sublime et pur, comme il l'a été dans
toutes ses œuvres morales ou politiques, il ait pu, en même temps, devenir,
dans ses œuvres burlesques, obscur, inculte, et souvent de fort mauvais
goût. Au milieu des saillies les plus inattendues, des pensées les plus
originales et les plus spirituelles, on rencontre souvent une foule d'idées
incohérentes, d'expressions malsonnantes et sales plutôt encore
qu'obscènes. Ces défauts, imperfections nécessaires d'un grand génie, qui
abondent dans les œuvres facétieuses de Quevedo, et qu'il sait racheter
chaque fois par l'originalité même de ses saillies, sont moins nombreux
dans le Tacano. On peut reconnaître que, trouvant dans cette série
d'aventures d'un vaurien l'application d'une pensée philosophique, il a voulu
imposer encore quelque frein à ce flot de mauvaises pensées que
repoussaient ses travaux sérieux et qu'il lui fallait à tout prix déposer
quelque part. On peut en trouver une meilleure raison dans l'âge auquel,
selon le calcul que je ferai plus loin, il y a lieu de croire que Quevedo fit
son livre ; ce n'est encore, en effet, qu'une philosophie qui s'essaye ; on
reconnaît en plusieurs endroits la touche d'un jeune homme, de
l'enfantillage, puis une grande timidité dans l'emploi d'expressions peu
licites qui, plus tard, dans les visions, par exemple, c'est-à-dire à un âge plus
avancé de l'auteur,

A M CHARLES NODIER, xiii arrivent en abondance et quelquefois avec un véritable dévergondage. Cependant, quoique rœuvre d'un jeune homme, le Tacaão dénote déjà une grande finesse d'observation ; c'est le jeu d'un homme de talent qui se repose d'études ^rieuses par une œuvre d'imagination et d'esprit. Il est, comme Gil Blas et ses frères, mais à meilleur titre qu'eux tous, une critique amusante de tous les abus, de tous les défauts, de tous les ridicules de ce temps. Dans sa course vagabonde à travers l'Espagne, de Ségovie à Alcala, d'Aïcala à Madrid, à Tolède, à Séville, Pablo l'aventurier rencontre sur son chemin une foule d'originaux dont il nous dit l'histoire, les vertus, les vices, avec une verve des plus enjouées, avec une foule de mots piquants, de comparaisons plaisantes dignes de Rabelais et de Scarron. Ici c'est un poète, seigneur de huit cent mille strophes; plus loin, un mattre d'école dont le docteur Canizarès de Gusman ilAlfarache n'est qu'une mauvaise copie ; là c'est un hidalgo gonflé de vanité, noble comme le roi, mais pauvre comme un gueux; plus loin, dix spadassins, tous plus ridicules les uns que les autres, mal vêtus, mal coiffés, marchant le nez au vent, la rapière relevée, les moustaches menaçantes; puis des chevaliers d'industrie, des mendiants, des filous', des pages, des nonnes, un bourreau, de beaux cavaliers, des comédiens et de belles dames. ^ Tout cela pourrait s'appeler à bon droit la comédie espagnole; c'est, comme on le dirait en français d'aujourd'hui, un recueil de piquantes physiologies qui ont sur beaucoup d'autres le mérite de n'être point banales et d'être spirituelles ; c'est une série de portraits frappants de vérité ;

XIV LETTRE c'est, en un mot, une histoire intime des mœurs de nos voisins aux seizième et dix-septième siècles. Notre héros, Pablo le grand vaurien (el Tacaño), passe au milieu de tout cela, essayant de tous les métiers, se moquant de tout, mendiant un Jour, semant For le lendemain, malheureux presque toujours, mais malheureux en plaisantant, en riant et en faisant rire. Jam trépidas frigore, jamque cales. Jura doces, suprema petis, medicamiii curas , Dulcibus et niigis séria mixla doces. Duni carpisque alios, alios virtutibus auges , Goosulis ipse onmes, consulis ipse tibi.... Et modo divitiis plenus, modo pau{)ere cuitu, Tristibus et miseris dulce solamen ades. — Sic speciem humans vitse, sic praefero solus. Prospéra complectens, aspera cuncta fereos Me lege disertum, tuque disertus eris *).

Tout en donnant du champ à sa plume et du Jeu à son imagination, Quevedo suit son héros pas à pas, ne le perd pas de vue un instai^t, et le conduit ainsi Jusqu'à la preuve de cette vérité morale et philosophique : que l'homme de basse extraction, nourri de mauvais exemples, et trop faible, trop insouciant pour s'amender d'une manière sérieuse, ne peut jamais atteindre un but heureux ; qu'il doit nécessairement voir échapper tout ce qu'il désire, tout ce qu'il espère, et que, « pour améliorer son sort, il ne suffit pas de changer de lieu , il faut aussi qu'il change de conduite et de principes. » Je n'ai trouvé chez aucun biographe des documents ' VicBNTE ĖsriifBL. Ėpignmffle à Gazuissn d'Alfarachc.

A M. CHARLES NODIER. xv certains sur Tépoque à laquelle le Tacano fut écrit ; mais je crois pouvoir me servir, pour remplir cette lacune, d'un fait historique auquel il est fait allusion dans le chapitre Vf. Antonio Perez, premier secrétaire d'État du roi Philippe II, gravement compromis, dès ^578, dans un procès intenté par Tlnquisition à Escovedo, secrétaire de don Juan d'Autriche, fût arrêté, mis à la torture, et retenu pendant plusieurs années dans les cachots du saint ofQce. Il parvint à s'échapper en ^590, se réfugia en Aragon et plus tard en France, pendant qu'on le condamnait comme contumax et qu'on l'exécutait en eflQgie en 4592. L'Inquisition le poursuivit même au delà des Pyrénées ; quelques séides tentèrent de l'assassiner soit à Paris, soit à Londres ; puis enfin Henri IV l'ayant pris ouvertement sous sa protection, les persécutions cessèrent, et il mourut de mort naturelle en 4614, à Paris: Le héros du roman de Quevedo était à Alcala au moment où l'inquisition, craignant quelque tentative d'Antonio Perez ou de ses amis, le faisait poursuivre jusqu'à la cour de France, et recherchait partout ses prétendus émissaires, c'est-à-dire de 4595 à 4597. Ce fait a, dans l'histoire de Pablo, une importance tellement négative, que si le nom d'Antonio Perez s'y trouve cité, ce ne peut être que pour cause d'aciualiie. Quevedo a parlé d'Antonio Perez, parce qu'il était à la mode; et s'il eût fait son livre en 4600, alors que l'ancien ministre de Philippe II vivait oublié à Paris, il n'en eût pas dit un mot. On ne pourrait faire ici qu'une objection, c'est la

XVI LETTRE grande jeunesse de Quevedo à l'époque que j'indique ; il était né, en effet, en 1580. Mais l'abbé don Pablo Antonio de Tarsia, l'historien de cet écrivain célèbre, nous apprend qu'avant quinze ans (i 1594) il était déjà gradué en théologie à l'université d'Alcala. A vingt ans il savait le : latin, le grec, Hébreu, l'arabe, le français, l'italien; il avait obtenu tous ses degrés dans les lettres sacrées et profanes, en droit civil et canon et en sciences naturelles ; c'est en 1605, lorsqu'il n'avait que vingt-cinq ans, que le savant Justus Lipsius, dans une lettre datée de Louvain, le *iO janvier, l'appelait déjà magnum decus Hispa-norum. Tout cela me semble établir que le jeune âge de Quevedo ne peut être mis en cause ; et s'il avait à vingt ans autant de science et autant de génie, dont il n'avait que faire pour écrire le Tacano , il pouvait bien, avant cet âge, faire l'essai de cette verve originale à laquelle il doit une si grande célébrité, de cet esprit d'observation et de philosophie qui ont dicté tant d'écrits admirables. D'un autre côté, il règne sur toute l'œuvre de Quevedo une teinte réellement juvénile. Les détails du séjour de Pablo à Alcala sont de nature à prouver que l'auteur n'avait pas quitté depuis longtemps les bancs de l'université. Pablo est écolier, moqueur, bruyant, malicieux avec tant de naturel qu'un écolier seul peut raconter de la sorte. En amour il montre tant de timidité, tant d'hésitation, qu'on est obligé de reconnaître chez l'écrivain autre chose que la délicatesse d'un homme du^ monde : c'est toute l'inexpérience de l'adolescent. Quevedo a prouvé bien des fois, dans ses diverses œuvres burlesques, que son parti

A M. CHARLES NODIER. xvii était pris quant à la délicatesse, et qu'il ne craignait pas Tobscénité. Ici ce n'est pas de même : il est ce que sont les jeunes gens, un peu ordurier, mais nullement licencieux. (Je crois inutile de dire que je n'aurais conservé dans ma traduction aucune expression de Tun ou l'autre genre.) Il ne sait pas encore ce que c'est qu'une bonne fortune ; Pablo n'en a pas, et il trouve plus facile de nous laisser croire que son héros a toujours été malheureux, que de nous confier des détails d'amours qu'il sait à peine par Inî-même. En un mot, il est inexpérimenté et craintif; ce n'est que plus tard, et quand les années l'eurent rendu moins scrupuleux, qu'il lâcha entièrement la bride à sa verve dévergondée. Quevedo fait preuve d'un talent d'observation, d'une finesse d'aperçus bien rares à cet âge ; mais on remarquera que les originaux des portraits qu'il peint avec tant d'habileté sont de ceux qu'un écolier rencontre à tout moment, dont il entend parler sans cesse. Il fait les portraits qu'on peut faire à son âge avec son génie ; mais il ne touche pas à la société espagnole ; ce qui prouve non pas qu'il est hors d'état de la décrire, mais qu'il est trop jeune encore pour y avoir été introduit. C'est d'après tous les indices qui précèdent que je crois pouvoir établir que Quevedo avait environ dix-sept ans lorsqu'il écrivit le Tacano. Ce livre est, par conséquent, antérieur au Don Quichotte dont Cervantes publia la première partie au commencement de 1605 ; au Marcos de Obregon de Vicente Espinel, qui fut imprimé en 1618 ; au Diablo cojuelo de Luis Vélez de Guevara, qui ne parut qu'en 1641 ; mais il précède de bien peu le Guzman de m.

vxiii LETTRE Alfarache, dont Mateo Aleman publia les
 premières éditions en 1600 et 1605. A l'époque où il parut, et ainsi que
 l'attestent, entre autres, deux éditions publiées en Espagne en 1627 et en
 1629, le roman burlesque de Quevedo ne portait pas encore le titre que je lui
 ai donné jusqu'à présent : il se nommait Historia de la vida del Buscon,
 Uaniado don Pablos (Histoire de la vie du Buscon, surnommé don Pablos] ;
 ce n'est que plus tard et postérieurement à la mort de Quevedo, arrivée en
 1647, que des éditeurs imaginèrent, je ne sais pourquoi, le titre de Gran
 Tacano (*), qui fut conservé dans toutes les éditions modernes. C'est en
 1644 que fut publiée à Paris, par le sieur de la Geneste, une première
 traduction des œuvres burlesques de Quevedo, comprenant six visions,
 l'Aventurier Buscon et les Lettres du chevalier de l'Épargne. Peu d'années
 après, en 1647 et en 1655, parurent à Rouen de nouvelles éditions de
 l'œuvre de la Geneste ; l'une d'elles était dédiée « à monseigneur le marquis
 de Gourdon, capitaine en chef de cent hommes d'armes écossais entretenus
 pour le service de Sa Majesté. » En même temps que M. de la Geneste, un
 anonyme faisait imprimer à Lyon (1644), puis à Paris (1655), deux
 traductions dont je ne connais l'existence que par le savant bibliographe
 Nicolas Antonio. Plus tard enfin, à Bruxelles, en 1748, un Parisien nommé
 Raclots publia une nouvelle traduction du Buscon et des Visions de
 Quevedo, traduction qui n'est, à bien prendre, que la même, TttctM signiHc Viiiiiei,
 Tmirbe, t; tqiin.

A M. CHARLES NODIER. xix qu'une copie de celle de la Geneste, tout au plus assez modifiée pour n'être pas traitée de plagiat. Malgré l'extrême faiblesse de ces diverses traductions, qui ne pouvaient, en aucune manière, donner aux lecteurs, nos compatriotes, une idée de toute la verve comique et de l'extrême originalité de Quevedo, les œuvres burlesques de ce célèbre écrivain obtinrent un grand succès; le Bmcon surtout devint le livre à la mode, et certaine société de la Malice, dont les curieux statuts existent au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale, et qui fût fondée, le ^^^ janvier 1754, par « très-aimable et très-digne dame madame Agrippine de la Bontémême, » décida, d'un commun accord, que le Buscon figurerait en troisième ligne parmi les livres fondamentaux de sa bibliothèque ; c'est-à-dire après l'Espiègle et Richard-sans-Peur ^ et avant Guzman d'Alfarache et Gil Blas. Il ne serait pas étonnant que ce fût le succès de l'Aventurier Buscon qui eût donné à Le Sage l'idée de rechercher et de traduire dans la littérature espagnole les divers ouvrages écrits sur le même plan, et d'y puiser plus tard tous les éléments de son roman demi-traduit, demi-original, de Gil Blas. Toutefois il est fâcheux, selon moi, pour la mémoire de cet écrivain, qu'il ait négligé dans sa collection d'aventure!! espagnoles de payer aux auteurs originaux chez lesquels il puise à pleines mains, ainsi qu'à Quevedo, qui lui prêta plus d'une idée, et qui aida peut-être à ses succès, le tribut de reconnaissance qu'il leur devait à tous; il est regrettable surtout, s'il n'a pas nommé Quevedo, auquel il n'était pas forcé d'avouer qu'il

XX LETİKE dût quelque chose, qu'en traduisant presque littéralement le Diable boHeuXj le Bachelier de Salamanque et Guzman d'Alfarache , il se soit borné à inscrire son nom seul sur le titre de ces livres. Vêlez de Guevara, Espinel et Mateo Aleman pouvaient, à bon droit, y réclamer une place. La dernière traduction que je connaisse des œuvres de Quevedo fut publiée par un anonyme à la Haye, en ^776. Elle ne comprend que le Tacano, les Lettres du chevalier de rÊpagnCf et une lettre fort plaisante xur les conditions du mariage^ lettre dont j'ai introduit une partie dans le chapitre XIX de ce volume. Cette traduction de la Haye est la meilleure de toutes celles que j'ai vues. Le hasard, qui m'a mis à même d'en découvrir chez un bouquiniste un volume dépareillé, m'a permis de ju^er que si elle n'est pas encore aussi rigoureusement exacte que l'exige l'œuvre de Quevedo, elle en approche du moins par une grande clarté et une connaissance complète de la langue et des mœurs espagnoles, qualités qu'on peut formellement dénier au sieur de la Geneste et au Parisien Raclots, son contrefacteur. Le traducteur de la Haye s'est servi, pour son travail, d'une dos éditions originales modernes ; c'est ce que sem-< ble indiquer le titre qu'il a pris. H a dédaigné le Buscon de la Geneste et de Raclots ; et traduisant littéralement le titre nouveau, il a nommé son livre : le fin Matois^ histoire du gran lACANOt ou du grand Taquin^ autrement dit Buscon ; enfin il a pris pour épigraphe l'éternel casti-gat ridendo mores : aucune ne convient davantage aux cpuvres joyeuses de Quevedo.

• A M. CHARLES NODIER. xxi Maintenant, monsieur, je vous dois compte, moi, quatrième traducteur, de la manière dont j'ai envisagé le travail que j'ai entrepris. Deux motifs sérieux m'ont empêché de faire une traduction complètement littérale. Le premier, c'est que j'ai voulu faire du Tacaôo un livre qui pût être lu de tous, et non pas seulement une œuvre littéraire. J'ai dû, pour atteindre ce but, et tout en reproduisant avec la plus grande religion et la plus rigoureuse exactitude possible les saillies originales du texte, en retrancher souvent des passages de mauvais goût qui ne pouvaient être ni compris ni acceptés aujourd'hui, et qui, selon l'esprit et le jugement éclairé de notre époque, ne pouvaient faire honneur à Quevedo ; je n'ai fait grâce à aucune saleté, à aucune expression inconvenante; elles n'étaient pas nombreuses, cette justice est due à l'auteur , mais par cette raison même elles déparaient son œuvre. J'ai, dans cette unique occasion, relâché les liens étroits qui, selon moi, doivent maintenir le traducteur; et reproducteur fidèle presque partout, je n'ai voulu être, en quelques endroits, qu'imitateur ou simplement interprète. Le second motif qui m'a guidé est la crainte d'encourir une seconde fois les reproches, injustes sans doute, que m'a valus une première traduction trop littérale. En tentant, il y a deux ans, de publier dans notre langue le plus remarquable peut-être des anciens chefs^l'œuvre de la littérature espagnole, je m'étais fait une loi, vous le savez, monsieur, d'aborder franchement quelques-unes de ces expressions qui, depuis Rabelais, ne sont plus de bonne compagnie ; j'aurais cru, en remplaçant par des

périphrases ces expressions très-positives, manquer à la vérité et détruire tout le caractère d'une œuvre du quinzième siècle. Malheureusement pour moi, ce livre était le premier que je publiais ; je l'avais fait comme une étude comme un document utile pour l'histoire de ce bel art dramatique espagnol ; je pensais que des savants seuls consentiraient à le parcourir ; il s'est trouvé que des curieux ont voulu le connaître, et ceux-là ne tenant compte ni de mes motifs, ni de mon respect pour un vieux monument dont les défauts mêmes sont précieux, m'ont reproché d'avoir fait un mauvais livre et d'y avoir conservé de gaieté de cœur des expressions obscènes. Une telle accusation est terrible pour un jeune homme et pour un débutant ; on est tant de fois jugé sur une première œuvre que, me trouvant aux 4^{es} pages avec un livre presque aussi célèbre et quelquefois un peu gai, je n'ai plus osé être aussi religieux ni aussi littéral. Je crains, monsieur que cette pudeur ne me soit imputée à crime par les rigoristes ; les Espagnols surtout me demanderont de quel droit, en traduisant leur chef-d'œuvre, j'ai porté sur ses pages une main profane, et changé de mon autorité privée plus d'un passage dont la honte ne peut rejaillir sur moi, humble reproducteur ; de quel droit enfin j'ai osé, moi chétif, mettre en certains endroits mon esprit à la place de celui du sublime Quevedo. Hélas ! monsieur, que pouvais-je faire en cette occurrence ? Placé entre la menace d'une déconsidération morale, de la colère des mères de famille, du mépris des gens pudibonds, et la certitude de la malédiction castillane, j'ai hésité un instant, je l'avoue ; des uns j'espère

The text on this page is estimated to be only 29.28% accurate

A M. CHARLES NODIER. xxiii quelques heures d'avenir littéraire, des autres quelques jours du bonheur de ce monde. J'ai été faible, la considération morale Ta emporté sur la gloire, Thomme privé sur le traducteur, et dans un bel accès de vertu j'ai biffé im-> pitoyablement vingt lignes de Quevedo. Puisse ce crime m'être paf'dppné, puissent mes juges de Castille me faire grA^ en cpnsydération du danger que j'ai couru, puisse le monde me donner quelques joies en payement du sacrifice que lui a fait ma conscience de traducteur ! le n'ai donc été traducteur rigoureux que dans la pro~ portion de quatre*yiDgt-dix-huit pages sur cent; mais pour cesi^piatre-yingt-dix-huit pages, j'ai été fidèle autant que traducteur peut l'être ; j'ai accepté courageusement le déft qui tm'avait ét^ porté de reproduire les originalités du Ta^ caôo, Qt je n'ai pas pris prétexte pour les éluder, de la faculté que je m'étais ^nnée de n'être quelquefois qu'imitateur.. J'ai profité cependant de cette faculté pour quelques augmentatipns peu importantes qui m'ont semblé pouvoir accroître l'intérêt du livre; ainsi, laissant intact à quelques conditions près d'ordre, de classement et de bienr séance^ te: Tacano de Quevedo, j'y] 9À ^ajouté un prologue et un épilogue doi^t l'idée prise à une autre œuvre du 9»é(|q6 aut^iur, ia Fonyna eon sesp, m'a semblé se ratta* cher a la pensée philosophique qui domina dans tout l'ouvrage* Pri^tant encore de l'exemple de Cervantes, d'Ëspinel) deGu^vara et même de lé Sage, j'ai intercalé dans le courant du livre» une seule fois, et en place d'un récit de fort maiivais goût, un épisode plein d'originalité puisé dans U9. autre ouvrage de Quevedo et qui ne suspend que

XXIV LEÏTRK pendant quelques instants et d'une manière amusante la série des aventures de Pablo. Ces épisodes jouent le rôle de pièces de marqueterie qu'on pourrait facilement enlever, sans nuire à l'intérêt du roman, si Ton voulait le ramener à sa composition primitive. Pour être original jusqu'au bout et pour suivre en cela l'usage généralement adopté par tous les écrivains de son temps, Quevedo a laissé inachevé le récit des aventures de son héros. Comme Cervantes avait fait pour don Quichotte, Rojas pour la Célestine, Calderon et Lope de Vega pour plusieurs de leurs œuvres poétiques, Quevedo s'est arrêté tout court, ennuyé sans doute de contraindre son génie vagabond à suivre une même pensée, un même sujet et un même homme pendant trois cents pages. Une telle manière de terminer un livre ne pouvait être du goût de nos jours ; la faculté que je m'étais donnée d'imiter, de retrancher, d'ajouter impunément, me faisait un devoir de compléter les joyeuses aventures de Pablo, et fort heureusement pour ma paresse et mon insuffisance, j'ai trouvé dans le Buscón de M. de la Geneste une fin assez ingénieuse qu'il a oubliée de ne pas attribuer à Quevedo et dont je me suis emparé, le n'ai toutefois accepté la responsabilité de ce dernier chapitre que sous la condition de le traduire du français de 1644 au français d'aujourd'hui, d'en supprimer d'interminables longueurs, et de le ramener à la pensée dominante du roman dont il me paraissait s'éloigner d'une manière trop heureuse pour Pablo. Voilà, monsieur, ce que j'ai fait. Dieu veuille, mais je crains le contraire, qu'un peu de succès vienne justifier

The text on this page is estimated to be only 24.59% accurate

A M. CHARLES NODIRR. \\ tant de hardiesses et désarmer ta critique ; en cela votre bienveillant patronage me sera une égide derrière laquelle je craindrai moins le danger. Il me reste à traiter une question qui pourra paraître minime, mais qui cependant m'a longtemps et sérieusement occupé, je veux parler du choix d'un titre. J'ai à me décider entre le premier titre donné à son Œuvre par Quevedo : V Histoire du BuMCon, surnommé don Pablos ; le titre pris par M. de la Geneste : Hûtoire diveriissanle de l'aventurier Buscon ; celui des éditions espagnoles modernes : le grand Vaurien, le grand Taquin ou enGn le fin Matois, titre choisi par le traducteur anonyme de la Haye. Un instant je penchai pour V Histoire du grand Vaurien, mais on me fit craindre que ce ne fût pour mon livre une cause de réprobation. leBuseon me semblait d'une triste harmonie poqr oos oreilles modernes qui aiment rharmonie ayant tout et qui veulent un titre qui sonne bien ; Matois était bien vieux pour un livre nouveau; il me sembla enfin que don Pablo de Ségovie, titre noble et ronflant, plaçait toutde suite mon livre dans sa véritable famille, à côté de GO Blas de Santillane« du seigneur Guzman d\41 farache et du bachelier don Chérubin de la Ronda. Mais tout n'était pas dit : après avoir ajouté, d'après votre conseil. Tancien titre français VAreniurier Buscon^ je me croyais quitte avec les exigences de couverture et d'affiche, lorsque des Espainiols sont venus, qui, sévères sur les convenances, se sont offensés de me voir attribuer à un aventurier le ^lon nobiliaire et au55i dp Inp^ffler fMhf# IV.

XXVI LETTRE A M. CHARLES NODIER. au lieu de Pablos, c'est-à-dire fils de Pablo, selon le commun usage, puisque son père s'appelait aussi Pablo. Il n'a fallu, monsieur, mettre en œuvre, pour combattre de telles exigences, des moyens de persuasion que j'eusse voulu réserver pour une cause plus importante. Je démontrai que Pablo« eût formé avec Ségovie, surnommé et Buscon, une réunion de sifflantes fort désagréables ; je rappelai que notre héros déclarait quelque part qu'il voulait être seul de sa race, et n'être le fils de personne ; enfin, j'ajoutai que Pablo n'était pas le premier vaurien, le premier picnro^ le premier fils de rien qui se fût octroyé lé^on. Mes raisonnements, soutenus pour ce dernier cas par Texemple de Quevedo, ont heureusement été acceptés. Me voici donc resté possesseur de mon titre, et grâce à lui, mon livre est achevé. Le voici, monsieur, bien complet, annoté, corrigé, augmenté et illustré; couverture élégante, titre orné, beaux caractères, spirituelles vignettes, aventures joyeuses, bons mots et boni^ f^ilosophie, rien ne lui manque si fait pourtant, il n'y a là que la statue, il faut encore un souffle qui l'anime, un peu de feu d'en haut qui lui donne la couleur, le mouvement et l'existence, cela ; monsieur, ne peut lui venir que par vous. A.Germond de Lavigne. Paris, Sdëceuibrc 1W2.

The text on this page is estimated to be only 18.69% accurate

\ MiiHsieir (irniionil <lr bn^nr. MONSIEUH , ,1 lu avec
beaucoup d'intérêt et beau»ap de reconnoissance la Lellrt; que '0U8 m'avei
fait l'honneur de m'adres, à l'occasion de votre nouvelle traion de Quevcdo.
C'est un grand plaisir moi que de voir de jeunes talents ayer, par de fortes
études, à lutelecontre les difficultés d'une langue admirable, et s'approprier,
do droit de conquête, ce qu'il y a de plus original dans ses tours, de plus

xxviii LETİRK caractéristique dans son esprit , de plus naïf dans son génie. J'avois éprouvé ce bonheur à la lecture de votre Célestine, et je dois déclarer ici que je suis de ceux qui n'ont pas répugné aux hardiesses un peu cyniques d'une version consciencieusement littérale. Le respect des mœurs a été la règle principale de ma vie littéraire, et je crois avoir manifesté cette religieuse pudeur de la parole dans le très-petit nombre de mes foibles écrits, dont quelques personnes peuvent se souvenir encore ; mais je sais que tous les genres de livres ne sont pas faits pour tous les genres de lecteurs, et qu'un traducteur, par exemple, manqueroit essentiellement aux devoirs d'exactitude et de fidélité qu'un ministère exigeant lui impose, en atténuant sous les nuances fardées d'une phraséologie prude ou coquette, les couleurs crues, hardies et souvent grossières de son texte. Ainsi, la Célestine n'est certainement pas destinée à faire jamais partie de la Bibliothèque des collèges ou du Théâtre des jeunes personnes^ mais cet ouvrage est un des monuments les plus importants de la littérature moderne, et il n'est pas permis de l'altérer. Les scrupules d'un langage timidement épuré sont aux licences ingénues du moyen âge ce qu'est le badigeonnage aux

A L'AUTEUR. xxix vieux édifices. L'abbé de Marsy n'est parvenu qu'au ridicule en corrigeant Rabelais. Vous étiez plus à votre aise avec Quevedo[^] esprit leste et audacieux, mais exercé par une éducation élevée aux bienséances d'un siècle plus avancé en civilisation, comme on dit aujourd'hui. Quevedo n'a pas moins de dévergondage dans les idées et dans les mœurs que l'auteur ou les auteurs de la Cékstiney mais il est un peu plus méticuleux dans l'expression 9 parce que l'époque où il écrit, et qu'il a parfaitement appréciée, commence à se soumettre au respect des convenances. L'effronterie de son franc-parler ne va jamais jusqu'à l'obscénité, ou n'y touche qu'avec réserve; il a donc contribué de ses propres efforts à rendre vo}rc traduction moins oseuse et, par conséquent, moins difficile ; mais quels autres obstacles n'a-t-il pas opposés à votre courage dans la lutte périlleuse que vous tentiez contre lui ! Quevedo, que l'Es*pagne rapproche trop de Cervantes, et que nous faisons descendre trop près de Scarron, est un écrivain tout à fait à part. C'est un homme du monde d'un génie excentrique , dédaigneux , narquois, qui parott merveilleusement organisé pour Tobsevation , mais qu'un instinct particulier k son caractère, et probablfrncnt développa* par s[^]v

XXX LKTTRt habitudes, porle à n^envisager les personnes et les choses que sous le point Je vue grotesque. Son style, c est lui-même, partout évaporé, vagalx>nd, entreprenant; souvent éblouissant de brillantes lueurs, de vives étincelles, de traits inattendus qui se traduisent sous la plume ivre en loi les hyperboles et en burlesques fantaisies, saillies fougueuses et désordonnées comme la verve qui s'allume ; plus souvent encore, traînant, fatigué, presque lâche, vivant de redites au lieu d'inspirations, ne s'échauffant qu'aux dépens des souvenirs d'une gaieté qui s'use, et pâlisant peu à peu comme la verve qui s'éteint. Voilà ce qu'il falloit sentir, voilà, chose bien autrement dangereuse à essayer, ce qu'il falloit faire sentir au lecteur françois, pour lui donner une idée complètement satisfaisante des œuvres facétieuses de QaeveJo. (Il est bien entendu entre nous que je ne parle pas des autres.) Pour réussir dans une pareille entreprise, il falloit autre chose qu'une étude approfondie de cette belle langue espagnole qui nous est si clière :i tous deux. Il falloit se laisser entraîner à Tessor ({uelquefoiè extravagant de Queieio^ et savoir voler de ses ailes. Mon amitié vous a longtemps suivi d'un œil inquiet dans ce voyage aventureux ; vous

The text on this page is estimated to be only 21.44% accurate

A L'AUTEUR. xxxi en êtes heureusement revenu avec tout le succès que vous pouviez en attendre, et je suis heureux d'être le premier à conslater votre triomphe. Charles Nodier , clf l 'Académie (raïKliM

The text on this page is estimated to be only 21.94% accurate

l'KOLOGIE. upiler, devenu vieux, se prit un jour d'une grande colère ; il criait à s'égosiller, et jamais l'Ulympe, à part les cris de l'oiseau de Junon , n'avait entendu des sons plus isgracieus. Le maître des bumains fit ner ordre aux dieux de se rendre au ieil, et tous accoururent en tumulte '. n première ligne venait Mars, le don Quichotte des dettes ; il était revêtu de ses armes, le morion en lète, et portait d'un air fanfaron ses jnsignesde garde champêtre. A son côté était Bacchus, le glouton de céans, coiiié

« DON PABLO tour, se nouaient et se dénouaient. Derrière la Fortune venait TOccasion, en manière de suivante. Les traits du visage de celle-ci étaient des plus gothiques ; sa tête était luisante et chauve comme un miroir, et portait au sommet du front une mèche unique de laquelle on n'aurait pu faire une moustache. — Mes)eux sont à Tombre, dit ta Fortune en prenant place ; ma vue est à l'aveuglette, je ne puis donc savoir qui vous êtes, vous ici présents; soyez ce qu'il vous plaira, je m'adresse à vous tous et à toi surtout, Jupin, qui ne fais plus gronder ta foudre que pour couvrir les quintes de ton asthme. ^ Di^moi, je te prie, par quelle fantaisie tu mv fais appeler, moi que tu as oubliée depuis tant de siècles ^? Le tout-puissant Jupiter se hâ(a de répondre. — Écoute-moi, ivrognesse, lui dit-il; tes folies, tes méchancetés et tes caprices sont au comble. Tu as laissé croire k la gent mortelle que, parce que nous t'avons mis la bride sur le cou, il n'y a plus de dieux, et tout marche en dépit du sens commun. Us prétendent, en bas, que tu accordes aux délits ce qui est dû aux mérites ; que tu donnes au péché les récompenses de la vertu ; que tu élèves sur les tribunaux ceux que tu devrais hisser à la potence ; que tu donnes les dignités à ceux dont tu devrais couper les oreilles; que tu appauvris ceux que tu devrais enrichir. La Fortune changea de couleur à cette apostrophe. — Je sais ce que je fais, répondit-elle avec colère ; dans toutes mes actions mon pied ne perd pas la boule. Je suis plus sensée que vous tous, et si les humains sont méchants, c'est pour avoir imité vos désordres. Toiquim'ap>

DE SÉGOVIE. < pelles inconséquente et ivrognesse, souviens-toi que tu as fait le bec d'oie pour tenir conversation avec Lédä ; que tu t'es répandu en petite monnaie pour Danaé ; que tu as beuglé comme un veau pour Europe — Inde tot^o palet* — que tu as fait mille autres folies, mille autres sottises ; que de tous ceux et celles qui renvironnent, il n'en est pas un qui n'ait fait le geai, la pie, le corbeau ou quelque autre sot oiseau pour contenter un besoin d'amourette. Toute l'assemblée chuchota. Vénus essaya de rougir et feignit de cacher son trouble derrière son éventail. Mars, par contenance, roula sa moustache ; et pendant que Bacchus ronflait, Junon lança vers Ganimède son regard le plus haineux. — ^ M'en reprochera-t-on autant, continua la Fortune ; ai-je jamais été amoureuse ? Amoureuse, moi ! Je suis aveugle, et le bandeau que vous m'avez mis sur les yeux me rend sourde à moitié ! S'il y a en bas des gens méritants mis à l'écart, des gens vertueux sans récompense, toute la faute n'en est pas à moi ; à beaucoup j'offre ce dont ils sont dignes ; s'ils refusent, ; qu'y puis-je faire ? Les uns ne se donnent pas la peine d'allonger la main pour prendre ce que je leur destine ; les autres me l'arrachent sans que je le leur offre ; ceux-ci ne savent pas conserver les biens que je leur donne, et m'accusent de les leur reprendre ; ceux-là me reprochent d'accorder à leurs rivaux des faveurs qui, chez eux, seraient plus mal placées. Laissezles dire : ma sœur la Justice leur mesurerait tout cela à la balance qu'ils trouveraient encore le moyen de se plaindre. — Je te voudrais un peu plus sévère et moins incon

The text on this page is estimated to be only 0.80% accurate

' ' - :t2-^^^'^^ "'tir if. I "*"»^ BAv J ^"*^**i^ "" " *"< *^ *iZr '■' **^
/

DE SÉGOVIE. 9 chacun avec ce qu'il mérite. X'ai dit, choisis Theure et le jour. — ^ Pourquoi différer ce qui doit être? reprit la Fortune ; mettons-nous à Tœuvre séance tenante : quelle heure est-il ? — Nous sommes aujourd'hui au 20 Juin, lui dit d'un air boudeur le Soleil, prince des horlogers, il est trois heures trois quarts et quatorze minutes du soir. — Eh bien donc, repartit la Fortune, à quatre heures nous verrons ce quise passera sur terre. Là-dessus elle se mit à graisser Tessieu de sa roue et attendit. — 11 est quatre heures, sonna Phébus. — Allons donc ! cria la déesse, à chacun selon ses œuïres ! Et elle lâcha sa roue, qui, lancée dans Tespace comme un ouragan, tomba sur le monde, le parcourut en tourbillonnant, et y mit tout dans une eflrayante confusion. Ce ne f^t pendant toute cette heure que chirurgiens saignés à blanc; alguazils battus et pendus ; apothicaires empoisonnés; parvenus renvoyés à leurs moutons; jolies femmes retournant en détail chez le parfumeur, chez le coiffeur, chez la couturière, chez le marchand de couleurs et restant à rien ; nobles d'emprunt désarmoriés ; palais bâtis par des fripons, démolis en un tour de main et rentrant pierre par pierre, meuble par meuble, chez leurs propriétaires véritables ; avocats devenus bègues ; inquisiteurs brûlés vifs. Un tavernier fut mis à la question liquide avec du vin frelaté ; un cordonnier à la question du brodequin; un avare fut enfermé dans un coffre -fort vide; des tailleurs furent écorchés vifs et des bohémiens firent des tambours 2

10 DON PABLO avec leur peau ; un alguazil, qui de sa vie n'avait empoigné personne, fut berné; il fut remplacé par un procureur qui prétendait ne jamais prendre assez ; deux grands seigneurs qui se pavanaient dans un magnifique carrosse furent enlevés de leurs coussins moelleux et condamnés à décrotter ceux qu'ils avaient éclaboussés ; deux pauvres nègres qui passaient furent mis à leur place. On vit un âne qui rendait à son maître les coups de bâton qu'il en avait reçus ; un homme que des oies faisaient danser pieds nus sur une plaque de tôle rougie au feu ; un autre que trois dindons engraisaient et engavaient comme ils avaient été engavés; un barbier qu'on rasait avec un couteau ébréché ; un entrepreneur de mariages qui, forcé d'épouser une de ses clientes, se pendit de dépit; un moine qui, condamné à la sobriété, aima mieux se laisser mourir de faim ; un familier du saint-ofQce qui* n'ayant personne à dénoncer, se dénonça lui-même. Un gargotier fut réduit pour le reste de ses jours à vivre de vieux cuirs et d'eau salée ; un flatteur fut enfermé avec un sourd ; six parasites avec le gargotier ; une coquette avec un idiot. On condamna une médisante à élever des perroquets ; un avare à n'avoir jamais plus de deux réaux à la fois ; un ambitieux à tondre les mules ; un greffier à écrire en fin ; un voyageur à dire la vérité. Deux rois cédèrent leurs trônes à un nouvelliste qui n'avait iigurié personne et à un médecin qui avait guéri tous ses malades. On vit, — car la Fortune est bizarre même lorsqu'elle veut être juste, — un pauvre aveugle à qui échurent des tableaux de prix... Il les changea contre un bâton, une

DE SÉGOVIE. H écuelie et un caniche ; les chevaux de selle d'un riche ama* teur échurent à un cul-de-jatte qui, n'en pouvant rien faire, les vendit et s'acheta une jatte et des manchettes neuves. On rencontra un homme parfaitement vertueux ; on lui donna le harem du Grand Turc afin de perpétuer sa race; on découvrit un procureur intègre; ne sachant quelle récompense donner à un tel mérite, on le donna... pour exemple *. L'heure avançait, et les dieux, qui avaient suivi avec grande attention les capricieuses évolutions de la roue de dame Fortune, paraissaient moyennement satisfaits; ils eussent voulu plus de scandale, et ces petits événements, faciles à prévoir, ne les amusaient pas. La Fortune s'en apercevait et riait sous cape ; elle se frottait les mains, et l'Occasion, qui pour la première heure de sa vie n'avait rien à démêler avec les humains, l'entendait marmotter tout bas et à chaque instant : « Je le leur disais bien... i à quoi bon tout ce désordre, les hommes en seront-ils meilleurs?.... Laissons les choses comme elles sont.... tout est pour le mieux. » En ce moment cependant un nouvel épisode attira l'attention un peu endormie de la divine assemblée. Dans les rues d'une ville d'Espagne, c'était Ségovie, la capitale de la VieiUe-Castille, un triste cortège défilait. En tête marchait un crieur public ; il s'arrêtait de temps à autre, déployait un papier, et lisait une sentence qui commençait par cette invariable formule : — L'homme que voici a été condamné pour.... Ge crieur avait la voix éraillée, et les dieux, placés un peu trop loin, n'en purent entendre davantage. Un al

V2 DON PABLO 4*. ^azil suivait ; il était monté sûr An genêt fourbu, dirapc dans une cape trouée, ^litlt portait fièfëiB6iit sa baguette blanche. A quelques pas en arrière, ilti jusqu'à la ceinture, la tête couverte d'une capuche de laine, venait un pauvre diable qu'on menait pendre ; il était hissé sur un âne, les mains attachées sur la poitrine ; il paraissait jeune encore et fort peu affligé de se voir en si pénible extrémité. Le bourreau qui le suivait pas à pas, et qui, de temps à autre, lui chassait les mouches des épaules à Taide d'un fouet de cuir, était un homme de belle taille, mais vieilli avant l'âge. Son front était bas et sombre, son regarâ terne et méchant, ses lèvres pendantes, sa démarche avinée. C'était la brute chargée d'exécuter passivement les volontés de l'intelligente justice. On lui avait dit de pendre, il y allait; de frapper, et il frappait •. Le peuple suivait en tumulte ; les enfants criaient au bourreau de frapper plus fort ; quelques vieilles femmes injuriaient le patient, lui jetaient des trognons de légumes et cherchaient à lui faire perdre un peu de sa sérénité. On arriva de la sorte à la potence. Les alguazils firent ranger les curieux en cercle ; l'échelle fut dressée ; le patient sauta à bas de son âne ; on lui délia les mains ; il monta lentement suivi du bourreau, et arrivé sur la traverse, il s'y assit, prit la corde, en ajusta le nœud, et attendit. C'est alors que passa près de là la roue de la Fortune. L'heure de la volonté de Jupiter avait sonné pour Ségovie, et en un clin d*œil, comme par un coup de baguette, les rôles furent changés ; le bourreau se trouva pendu à la place du patient qui, debout sur le sommet de la potence.

DK SÉGOVIE. ^5 en costume de bourreau, regardait en pleurant son suppléant qui se débattait. Cette scène inattendue émut vivement la divine assemblée ; cette étrange substitution de victimes, ces larmes du jeune homme au moment où il échappait au supplice, portèrent au comble la stupeur et la curiosité. Vulcain était béant comme au jour où il surprit Mars et Vénus ; Mars jurait ses grands dieux qu'il n'avait jamais rien vu de pareil, et offrait de se couper la gorge avec quiconque dirait le contraire ; Apollon promettait de faire un poème là-des-' sus ; Bacchus ronflait un peu plus fort ; Vénus, Junon, Minerve elle-même, avaient les yeux hors de tête, le cou tendu, les narines ouvertes, les lèvres pâles ; la curiosité n'embellit pas, et certes Paris, ce jour-là, n'eût donné la pomme à aucune d'elles. La Fortune, accablée de questions, répondit qu'elle n'était pour rien dans l'aventure ; Jupiter, sollicité par tous et plus intrigué que chacun, décida que Mercure irait incontinent faire une enquête. Mercure disparut. Tout aussitôt un cavalier se fit jour à travers la foule d'un air d'autorité. Il était mis avec grande élégance ; son haut-de-chausses et son pourpoint, relevés de crevés de satin blanc, étaient du velours le plus fin. Il était armé d'une longue rapière, et sa main gauche, appuyée sur la garde, en faisait relever la pointe vers le ciel. Il portait un collet à la grande mode, droit et empesé ; une chaîne d'or brillait sur sa poitrine, une boucle d'or retenait la plume

The text on this page is estimated to be only 20.07% accurate

44 DONPABLO de Bon chapeau; sa moustache était des mieux cirées et des plus relevées, et ses loogs éperons rendaient un son ai^ntin. Il marcha en dandinant Jusqu'au milieu du cercle formé par le peuple : arrivé là, Il s'arrêta, se posa de l'air le plus spadassin du monde, le poing sur la hanche, la téUinclinée, et dirigea vers le ciel un sourire et un geste des plus insolents.

DE 8ÉG0VIE. * 15 Jupiter, indigné, saisit sa foudre, la secoua, mais pas une étincelle ne jaillit de Farme impuissante. Le spadassin souleva son large chapeau, salua, et sa chevelure, en s'écartant, ayant laissé paraître un bout d'aile de pigeon, tout VOiympe reconnut Mercure et se laissa aller à un rire homérique. Le messager des dieux s'approcha de la potence, d'où le nouveau bourreau descendait en pleurant de plus belle. Mercure lui frappa sur Tépaule, lui dit quelques mots à Toreille, et tous deux, traversant de nouveau la foule que les alguazils dissipaient, s'engagèrent dans une rue déserte et sombre, au milieu de laquelle s'élevait une maison inhabitée. Ils frappèrent, la porte s'ouvrit, le bourreau passa le premier, puis. Mercure ayant fait un signe, l'Olympe tout entier descendit. Un instant après, dieux et déesses, vêtus en grands seigneurs et en grandes dames du temps, étaient assis en cercle dans la salle d'honneur de la maison inhabitée. Mercure attendait avec son compagnon dans une pièce voisine; dès que tout le monde fut placé, remplissant les fonctions d'huissier introducteur, il ouvrit la porte à deux battants, prit par la main le jeune bourreau auquel il recommanda de faire bonne contenance, et le conduisant au milieu du cercle, il annonça à haute voix : — Pablo de Ségoyie *® ! A ce nom, la Fortune se mit à rire. — Je te connais, s'écria-t-elle, c'est un de mes...

The text on this page is estimated to be only 18.42% accurate

(6 DON PABLO DE SÈGOVIF.. — Silence, madame ! fit Jnpin du too d'un alcade-may or. Jeune homme, sojei le bienveoD . veuillez satisfaire la vive curiosité que tous aret eicilée, toute notre attention tous est acquise. Le jeune bourreau, revena de son émotion, salua «Tec aisance, prit place sur le siège que Hercure lui avait avancé, soutint même arec assurance te regard un peu penistant de Vénus ; puis, ayant un instant recueilli ses souvenirs, il toussa, et parla de la sorte :

The text on this page is estimated to be only 19.99% accurate

CHAPITRE I Dans lequel Pablo raconte ce qu'il est et où il
habite. ElGNBUBS, je suis de Ségovie; mon père, originaire de la même
ville — Dieu le retienne aux cieux —, se nommait Clément Pablo. Il était,
selon l'expression vulgaire, habile de son métier; mais ses pensées lient trop
relevées pour qu'il se laissât aller ainsi; il se disait tondeur dévoué et cur de
barbes. C'était, dit-on, un homme grande capacité, et cela est croyable si
l'on en juge par ce qu'il buvait. Des mauvaises langues assuraient qu'il était peu
délicat sur les

2« DON PABLO mo}ens d^acquérir, ot qu'il échangeait volontiers de très-petits enjeux contre de gros profits, ce qu'on appelle jouer le deux de trèfle contre Tas de carreau ; d'autres prétendaient qu'il avait dressé un mien frère, âgé de sept ans, à 8*approprier la substance des poches des pratiques qui venaient se faire raser. Hélas ! mon père ne put profiter longtemps des rayissantes dispositions de ce petit ange, qui mourut en prison et sous le bâton. Mon père luimême, poursuivi par ces enfantillages et quelques autres semblables, fût arrêté (mais Justice lui fut bientôt rendue, et tiré de prison avec tous les honneurs de la guerre, il fut ramené chez lui en grande pompe. J'étais bien petit à cette époque ; je me souviens cependant qu'on le mit sur un âne pour lui épargner la fatigue du trajet, et que le cortège qu'on lui donna ne voulut le ramener qu'après l'avoir promené par la ville et après avoir proclamé à tous les carrefours de quel crime il avait été faussement accusé '. Aussi, depuis cette époque, on eut beau faire, il fut toujours sur ses gardes, 6t on ne put trouver aucun moyen de lui rien reprocher). Ma mère se nommait Aldonza Saturne de Rebollo ; elle était fille d'Octave de Rebollo Codillo, et petite-fille de Lépide Ziuraconte '. Ainsi que tous les Espagnols, elle était très-fièrre des noms de ses ancêtres et prétendait descendre en ligne droite des triumvirs romains. Elle était fort jolie et fort célèbre surtout, car tous les chansonniers d'Espagne s'exercèrent sur elle ; ses manières étaient tellement gracieuses, qu'elle ensorcelait tous ceux qui avaient affaire à elle : cependant elle n'ensorcela pas complètement la À

DE SÉGOVIE. 2i justice ; car, à propos de je ne sais quelle petite histoire scandaleuse, peu s'en fallut qu'on ne la fît paraître en public avec un vêtement de plumes *. On l'accusait, en un mot, de se mêler de sorcellerie, de faire des philtres pour les amants, de la teinture pour les cheveux blancs, et les savants du pays la surnommaient algébriste d'amour, pour dire que sa science en pareille matière égalait la perfection de l'algèbre en matière mathématique ^. Quoi qu'il en soit de ces accusations, je puis certifier que ma mère s'imposait une pénitence sévère. Sa chambre, où seule elle entrait, — et moi quelquefois, car j'en avais la permission quand j'étais petit, — était remplie de têtes de mort, et vous savez, seigneurs, qu'il n'est pas une dame espagnole qui n'en ait une sur son prie-Dieu ; elle disait que si elle en avait en si grande quantité, c'était pour ne pas perdre un seul instant le souvenir de notre fin dernière. Son lit était soutenu par des cordes de pendus, et elle me disait quelquefois : — i Vois-tu? c'est à l'aide de cet exemple permanent que je donne des conseils à ceux à qui je veux du bien ; je leur dis que, pour se garantir d'un collier de cette espèce, ils doivent vivre sans cesse la barbe sur l'épaule ^, se conduire avec une prudence excessive et ne pas laisser le plus petit indice pour donner prise sur eux. Quand je devins grand, 11 fallut me choisir un état, et mes parents ne purent s'accorder. Je m'étais senti dès Tenfance des idées relevées et indépendantes, et le métier

The text on this page is estimated to be only 20.32% accurate

de moB père, aussi bien que celui de ma mère, quand je les connus, ne me séduisirent nullement. — HOD enfant, disait mon père, l'état de Toleor n'est pas un art mécanique, c'est une profession libérale ; oeloi qui dans ce monde ne se sert pas de ses mains pour voler, ne peut y vivre. ^ Sais-tu pourquoi les alguaiils et les al< cades nous aiment si peu? Ils nous pourchassent, ils nous battent, — et le brave homme avait la larme à l'œil au souvenir des rades épreuves supportées par ses cdies, —

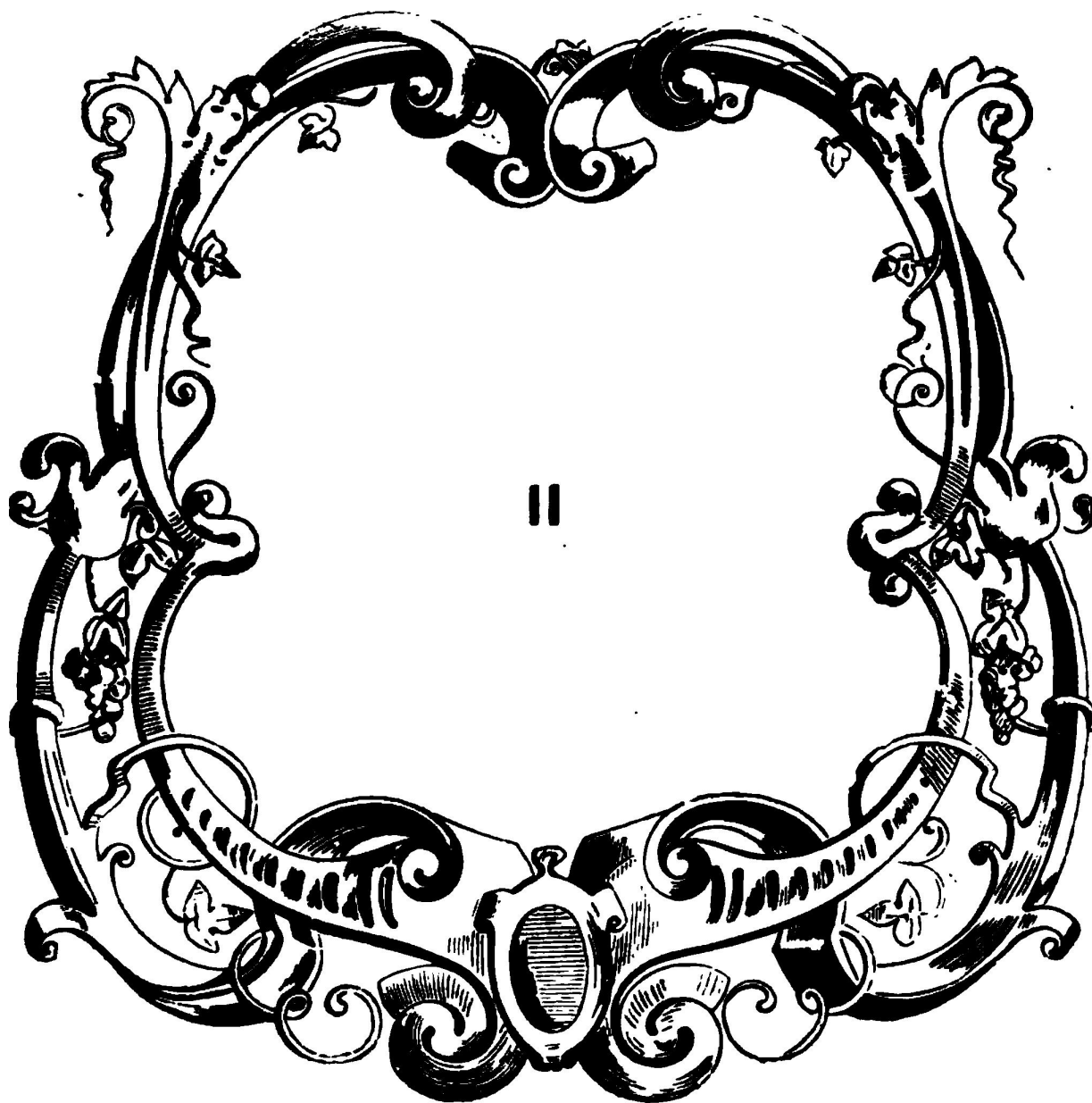
DE SÉGOVIË. 25 ils nous pendent même sans s'enquérir si notre dernière heure est venue : ^sais-tu pounfuoi? c'est qu'ils ne voudraient pas que là où ils sont il y eût d'autres voleurs qu'eux et leurs dévoués ; mais heureusement notre prudence nous garde de leurs griffes. Quand j'avais ton âge, mon enfant, je travaillais déjà, j'exploitais les rues, les places, les promenades, et je fré[ue]ntais surtout les églises, — non pas cependant que je fusse bon chrétien. — J'ai été pris plus d'une fois, les bourreaux m'ont fait chevaucher de temps à autre sur le chevalet de la torture, et l'âne ne m'eût pas manqué si j'eusse avoué quelque chose ^ ; mais, grâce à Dieu, je n'ai jamais rien confessé, si ce n'est selon les principes de la sainte mère Église, et c'est autant en agissant de la sorte qu'à l'aide des petits profits de mon métier, que je suis parvenu à soutenir ta mère aussi honorablement que possible. — Vous m'avez soutenue I s'écria celle-ci avec colère, et redoutant déjà que, séduit par mon père, je ne préférasse son métier à celui de sorcellerie ; ^ comment m'avez-vous soutenue? ^N'est-ce pas moi qui vous ai fait vivre, moi qui TOUS ai tiré de prison à force de ruse et d'adresse, qui vous y ai entretenu d'argent? ^Si vous ne confessiez rien, étaitce par courage, ou plutôt grâce aux philtres que je vous donnais ? Si je ne craignais qu'on ne nous entendit dans la rue, je vous rappellerais ce jour où j'entrai dans votre prison par la cheminée et où je vous fis sortir par le toit. Elle en eût dit bien davantage, tant elle était en colère, si, par les mouvements qu'elle se donnait, elle n'eût dés

The text on this page is estimated to be only 20.13% accurate

2f DON PABLO DR SÉGOVIR. enfilé son rosaire : — c'était une collection de dents de pauvres diables auxquels elle avait procuré la paix de l'autre monde. Je dis à mes parents que Je voulais positivement apprendre à être vertueux et cultiver mes bonnes dispositions ; que Je les priais de me mettre à l'école, parce qu'on ne pouvait rien faire dans ce monde si on ne savait lire et écrire. Ils grognèrent un peu entre eux et finirent par approuver mes projets. Ma mère se mit à renfiler ses dents, et mon père s'en alla, — ainsi qu'il nous le dit lui-même, — couper à quelqu'un soit la barbe, soit la bourse. Je restai seul, remerciant Dieu de m'avoir donné des parents si habiles et si jaloux de mon tuteur. M^:^^

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

4



The text on this page is estimated to be only 17.10% accurate

CHAPITRE II. Couiraeni Pablo ail* t l'école at c« qui II E
leademaln, on m'avait acheté un abécédaire, et le magÎBter était prérnu.
J'allai donc à l'école ; le magister me reçut trèsgracieusement , en me disant
que J'arab la ne d'un garçon d'eqirit et d'intelUgeoce. si , pour ne poiDt le
démentir , j'appris bien mes leçons. Le mattre m'avait placé auprès de lot; Je
gagnais des bons points presque tous 4fl8 Jours en venant le premier, et je
m'en allais le dernier afln de faire quittes commiisaiong pour madame, —
c'était la femme du maître. — Mes gwtBlesm me ga

iK DON PÂBLO gnnient les bonnes grées de tout le monde ; cela alla même trop loin, car les autres enfants devinrent Jaloux de moi, et unirent par me déclarer une guerre acharnée. On me fit d*abord un crime de la simplicité du nom de mon père, et je fus baptisé de vingt sobriquets empruntés aux habitudes de son métier. Ainsi on m'appela don Pablo du Rasoir et don Pablo de la Ventouse. L*un prétendait que ma mère était une sorcière et qu'elle avait de nuit sucé le sang à deux petites sœurs qu'il avait perdues. L'autre disait à qui voulait l'entendre que mon père allait de maison en maison pour en chasser les rats, ce qui n'était pas vrai ; mais cela lui servait de prétexte pour appeler mon père chat et ratière vivante, ce qui veut dire, en langage populaire, escroc et filou. Puis d'autres encore, brochant sur le tout, et disant que j'étais le fils d'un chat, m'appelaient minet ou miaulaient quand Je passais près d'eux. Quelques-uns feignaient de vouloir prendre ma défense, et soutenaient que ma mère était une sainte femme, digne d'être canonisée et de porter le bonnet d'évêque *. En un mot, tous se donnaient le mot pour me ronger les talons ' et m'abreuver d'amertume. J'y étais certes sensible, mais Je dissimulais. Je supportai tout cela avec courage, jusqu'au Jour où un gamin eut l'audace de m'appeler fils de. . . (pardon, mesdames I)... fils de sorcière. { S'il m'eût dit cela tout bas. Je ne m'en serais pas fâché ; mais il le cria d'une manière si claire et si précise, que Je ne dus pas me contenir. Je ramassai une pierre et lui fendis la tête ; puis, courant me réftigier auprès de ma mère, je lui contai l'aventure.

DE SÉGOVIE. 29 — Tu as bien Tait, me dit-elle, bon sang ne peut mentir; tu aurais dû seulement demander à ce gamin d'où il savait cela. — Ma mère, repris-Je, les camarades qui étaient présents m'ont dit que j'avais tort de m'offenser ; ^ ont-ils parlé de la sorte i cause du jeune Age de Tinsolent ? Une chose me tourmente encore ; ^ pouvais-je lui donner un franc démenti? Ma venue en ce monde, ainsi que plusieurs me Font reproché, serait*elle le fruit d'un pique-nique '? Suis-je, en un mot, le fils de mon père^ * — Malepeste I s'écria-t-elle en riant ; ^ en sais-tu déjà tant? Tu ne seras pas un sot; tu es charmant, en vérité ; tû as bien fait de casser la tête à ce vaurien. De telles choses ne sont pas bonnes à dire, lors même qu'elles sont vraies. Je restai comme mort de honte à cette réponse. Je formai un instant le projet de m'emparer de tout ce que je pourrais et de quitter la maison de mon père ; mais je me contins : mon père alla soigner le blessé, le guérit, le calma, et me renvoya à Técole, où le mattre me reçut fort mal. Mais, dès qu'il eut appris la cause de la querelle, il me tint compte du sentiment qui m'avait fait agir, et me fit meilleure mine. J'avais pour camarades plusieurs fils de gentilshommes, et entre autres celui de don Alonso Coronel de Zuniga ; j'étais son copain, c'est-à-dire que nous mettions en com

50 DON PABLO mun nos provisions de bouche. Don Diego m'aimait véritablement ; il est vrai que je changeais de toupie avec lui quand la mienne était meilleure ; Je lui donnais souvent des images, je lui enseignais à lutter, je jouais avec lui au taureau *, enfin, je l'amusaiss toujours. Aussi, très-souvent les parents du jeune cavalier, voyant combien ma compagnie lui était agréable, faisaient demander aux miens de me laisser aller avec lui dîner, souper et quelquefois coucher. De la sorte, j'allais passer chez lui toutes les fêtes et Je le conduisais jusqu'à sa porte chaque Jour. Un des premiers jours d'école après Noël, il passa par la rue un homme nommé Ponce d'Aguirre, qu'on disait être conseiller. Le jeune don Diego m'appela : — - Écoute, me dit-il, appelle-le Ponce-Pilate et sauve-toi. Moi, pour faire plaisir à mon ami, j'appelai le passant Ponce-Pilate. Il se mit tellement en colère, qu'il s'élança à ma poursuite, un couteau à la main, de sorte que je fus forcé de fuir et de me réfugier dans la maison du maître. L'homme entra après moi en vociférant ; le maître s'interposa, le pria de ne pas me tuer et lui promit de me châtier. En effet, à l'instant même, il me fit mettre culotte bas, et, tout en me donnant le fouet, il me demanda : — Diras-tu encore Ponce-Pilate? — Non, monsieur, lui répondis-je.

DE SÊGOVIE. 51 — Dira»4u encore Ponce-Pilate ? reprit-il une seconde fois. — Non, monsieur, non, monsieur, m'écriai-je à chaque coup. Dès cet instant, J*eus si grande peur de dire Ponce««Pilate, ce séyère châtiment me fit une telle impression, que le lendemain, lorsque le mattre m*ordonna de réciter, selon Tusage, les prières aux autres écoliers, je m'arrêtai tout court «n arrivant au Credo, Remarquez l'innocente malice, j'avais à dire : il a souffert sous Ponce^PiUue^ je me sou** vins que j'avais promis de ne plus dire Pilate, et je dis : il a souffert sons Ponce d'Âguirre. Le mattre s'amusa tellement de ma simplicité et de la crainte qu'il m'avait inspirée, qu'il m'embrassa et me donna une exemption pour les deux premières fois que je mériterais le fouet. A quelque temps de là, vint le carnaval : le mattre, voulant amuser ses écoliers, décida qu'on ferait un roi des coqs ^. 11 désigna douze d'entre nous ; nous tirAmes au sort, et le sort me nomma roi. J'en donnai avis à mes parents, afin qu'ils me procurassent un équipage convenable. Le jour venu, je me mis en marche sur un cheval étique et fourbu, qui faisait des révérences à chaque pas, non par excès d'éducation, mais parce qu'il était boiteux. Il avait une croupe de singe, la queue absente, un cou de chameau, plus long encore ; il n'avait qu'un œil, mais de pru

52 DON PABLO nelle point. Od devinait, en le voyant, à combien de pénitences, de Jeûnes et d'humiliations le soumettait son maître pour lui faire gagner sa ration. Ainsi monté et louvoyant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme le Pharisien à la procession *, suivi de tous mes camarades en grand costume, j'arrivai à la place du marché (je frémis quand j'y pense). En passant près des étalages des fruitières, — Dieu m'en préserve à l'avenir ! — mon cheval vola un chou à Tune d'elles, et, sans être vu ni entendu, l'expédia vers son ventre, où il parvint en un instant en dégringolant par la gorge. La fruitière, sans pudeur comme elles le sont toutes, se mit à crier. Les autres accoururent, et avec elles une troupe de vauriens, et tous, saisissant des carottes grosses comme des bouteilles, des navets monstrueux et d'autres légumes, ils se mirent à en faire pleuvoir sur le pauvre roi. Moi, voyant à cette abondance de navets qu'il s'agissait d'une bataille navale, et qu'elle ne pouvait se livrer à' cheval, je voulus mettre pied à terre ; mais ma monture reçut un tel coup à la tête, qu'elle se mit à se cabrer, et nous allâmes rouler ensemble dans un égoul. Je vous laisse à imaginer dans quel état je fus mis. Mes compagnons s'étaient armés de pierres; ils donnèrent sur les marchandes et en blessèrent deux à la tête... La justice accourut, arrêta fruitières et enfants, recherchant tous ceux qui avaient des armes et les leur enlevant, car quelques-uns portaient des dagues et de petites épées pour compléter l'ornement de leur costume. On vint à moi, je n'avais plus rien, on m'avait tout enlevé avec ma cape et mon chapeau pour les mettre à sécher dans une maison voisine ; on me demanda mes armes, à quoi je ré

The text on this page is estimated to be only 25.21% accurate

pondis, tout... crotté, que Je n'en avais pas d'autres que des armes offensives à l'encontre du nez. L'alguazil voulut n prison, et ne m'emmena pas, parce qu'Une sut par^ù m'empoirner, tant j'étais. . . embourbé. Chacun s'en alla de son côté, et moi Je quittai la place pour rentrer à la maison, mettant au supplice tous les nez que Je rencontrais sur mon chemin. Une fois au logis. Je contai à mes parents ce qui m'était arrivé, et ils se mirent dans une telle colère de me voir en pareil état, qu'ils voulurent me maltraiter. Je rejetai la faute sur cette éternité de rosse desséchée qu'ils m'avaient fournie ; je comptais qu'ils se tiendraient pour satisfaits de mes raisons ; mais, voyant qu'ils ne s'en contentaient pas, je sortis et- allai voir mon ami don Diego, que Je trouvai la tête cassée et ses parents décidés h ne plus l'envoyer à l'école. Là, J'ap

The text on this page is estimated to be only 21.79% accurate

Si liON PABLO DE SÊOOVII-:.. priRique ma rosse, se voyaDtclans un cas dlllidle, avait essayé de lancer deux ruades, mais elle était tellement désorganisée, qu'elle se démit les hanches et resta dans la Fange, iidemi morte. Au résultat, j'en étais avec une Kte manquée, toute une population scandalisée, mes parents furieux, mon ami blessé, mon cheval mort ; je résolus donc de ne)ilus retourner à l'école ni à \a maison paternelle, et de rester à servir don Diego, ou, pour mieux dire, à lui tenircompagnie. Celte détermination fit grand plaisir k sa rnmille, car Diego paraissait fort content de mon amitié. J'écrivis 6 mes parents que je n'avais plus besoin d'aller i l'école, parce que, quoique je ne sussi; pas encore bien écrire, j'en savais assez pour être un cavalier accompli, ta première condition étant d'écrire mal'; que, par conséquent, je renonçais à l'école pour ne pas leur causer de.dépen#es, et à leur maison pour leur éviter tout souci. Je leur jis où je restais, en quelle ([ualité. et enfin, que je ne les n que lorsqu'ils m'en dnnnptraienl la permission.

The text on this page is estimated to be only 18.06% accurate

CHAPITRE III. Comment Pablo «Dira dans uu peDsioiinal en qualité du doinasKque de doD Diego Coroiwl. N AloDBO prit un Jour le parti de mettre son)b en pension, autant pour l'éloigner des ouceurg de la maison palernelie, que pour 'épargner le soin de son éducation, Inrormé y avait à Séf ovie un certain licencié nommé 1, <|ui faisait profession d'élever les fils de le, il y envoya son fils, auquel 11 m'attacha comme compagnon et comme serviteur. Ce rot le premier dimanche de Carimeque noua devînmes les pensioniuilres de la faim personnifiée; je necon

r,s DON PABLO liais pas d'autres termes pour mieux dépeindre la ladroterie de notre nouvel hôte. C'était un roseau ambulant ; il n'avait que de la longueur ; il avait la tête petite et les cheveux roux. Il est inutile d'en dire davantage à quiconque sait le proverbe : « Ni bon chat ni bon chien de pareille couleur. » Ses yeux étaient tellement logés au fond de la tête, qu'il avait l'air de regarder par des soupiraux de cave ; on eût pris ces sombres orbites pour des boutiques de marchands. Son nez était à l'état de problème... Sa barbe était pâle, par crainte du voisinage de la bouche, qui, affamée qu'elle était, semblait vouloir l'avaler. Il lui manquait je ne sais combien de dents ; elles avaient été renvoyées, je pense, comme fainéantes et vagabondes. Il avait un cou d'autruche, et la noix tellement saillante, qu'elle semblait vouloir s'en aller pour chercher nourriture ailleurs ; ses bras étaient desséchés, et chaque main pareille à une poignée de sarments. Vu de la ceinture jusqu'aux pieds, il ressemblait à une fourchette à deux dents ou bien à un (pompe) ; il marchait très-lentement, et, s'il venait à prendre la course, ses os sonnaient comme des cliquettes de ladre. Sa voix était éteinte, sa barbe longue, car, par économie, il ne se faisait jamais raser ; il disait, à ce propos, qu'il éprouvait de telles nausées quand il sentait les mains du barbier sur son visage, qu'il se laisserait plutôt tuer que de consentir à cette opération. C'était le serviteur d'un de ses pensionnaires qui lui coupait les cheveux. Les jours où il faisait du soleil, il portait un bonnet où les rats avaient fait mille châtiments, et qui était rehaussé de garnitures de graisse. Ce bonnet était fait de queue

The text on this page is estimated to be only 18.11% accurate

DE SÉGOVIE. S9 chose quiavaUéléârap. et dont ladoublm-
e était de crasse. Sa soutane, écourtée, râpée jusqu'à moitié de la corde,
n'avait ni ceinture, ni col, ni poignets, e(lui-donnait l'air d'un croque-mort.
Chacun de ses souliers eût pu servir de tombe à un Phitistio. Et son
appartement I On n'y trouvait pfts même une araignée... Son Ht était par
terre, et il se couchait toujours sur un niénie c4té. de peur d'Oser ses draps;
en un iriot. il était archipauvre, ^ te prMolypo de In misère. Tel était
l'homme sous le pouvoir duquel je tombai en

40 DON PÂBLO compagnie de don Diego. Le soir où nous arrivâmes, il nous montra notre logement, et nous adressa une courte allocution, qu'il ne fit pas plus longue, dans la crainte de dépenser du temps; il nous indiqua ce que nous avions à faire : nous y travaillâmes jusqu'à l'heure du repas, et nous descendîmes. Les maîtres mangeaient les premiers, et nous autres, les domestiques, nous les servions. Le réfectoire était une pièce grande comme un demi-boisseau ; la table pouvait contenir jusqu'à cinq gentilshommes. Je commençai à regarder s'il y avait des chats, et, comme je n'en vis point, j'en demandai la raison à un ancien domestique du logis, dont la maigreur portait témoignage de la triste chère de la pension. — Des chats! me dit-il d'un air désolé. Et qui vous a dit, à vous, que les chats fussent amis du jeûne et de la pénitence? A votre embonpoint, on reconnaît aisément que vous êtes nouveau ici. Cette réponse m'affligea beaucoup, et je m'effrayai encore davantage quand j'eus remarqué que tous ceux qui m'avaient précédé dans la pension étaient effilés comme des alênes, et qu'il semblait qu'ils se fussent fardé le visage avec du diachylon. Le licencié Cabra prit place et dit le benedictus ; on apporta dans des écuelles de bois un bouillon si clair, que Narcisse, en voulant le boire, eût couru plus de dangers qu'à la fontaine; et tout aussitôt chaque convive mit ses doigts décharnés à la nage à la recherche de quelques poischiches, orphelins et solitaires, égarés au fond des écuelles -.

DE SÉGOVIE. 44 — Il est certain, disait Cabra à chaque gorgée, que rien n'est comparable au pot-au-feu; qu'on dise ce qu'on voudra, tout le reste est vice et gourmandise. Puis, quand il se fut mis toute son écuelle sur Testomac, — Tout cela, ajouta-Ml, est salubre et développe Tesprit. Alors entra un jeune domestique demi-fantôme et si desséché, qu'il semblait que la viande qu'il apportait eût été enlevée sur lui-même. Un seul navet errait à l'aventure autour du plat — Comment, voilà des navets ! dit le maître ; il n'y a pas pour moi de perdrix qui vaille ce légume ; mangez, mes amis, je suis joyeux de vous voir à l'œuvre. Il partagea la viande entre tous en si petite quantité, que tout fut consommé par les ongles et par les dents creuses, et les entrailles des CQ^vives restèrent excommuniées [^]. — Mangez, mangez, disait Cabra en les regardant ; vous êtes jeunes, et j'ai grand plaisir à voir vos bonnes dispositions. Hélas ! quel régal pour de pauvres jeunes gens, que la faim faisait bâiller jusqu'aux oreilles ! Le repas achevé, il resta sur la table quelques rogatons, et dans le plat, des morceaux de peau et des os. — Ceci, dit le maître, restera pour les domestiques, car

42 DOIS PABLO ii faut aussi qu'ils maugent, et nous ne roulons pas tout prendre. Allons, cédon-leur la place ; et vous autres, allez prendre de Texercice Jusqu'à deux heures^ afin que ce que vous avez mangé ne vous fasse pas de mal. A ces mots, je ne pus m'empêcher de rire à gorge déployée. Le maître se mit en grande colère, me conseilla d'apprendre à être modeste, me débita trois oii^ quatre vieilles sentences, et s'en alla. Nous primes place. Voyant la table si mal garnie et sentant mes entrailles demander justice, j'attaquai le plat en même temps que les autres, et, en ma qualité de plus grand et de plus fort, j'engloutis> deux rogatons sur troîs^ et un morceau de peau. Les autres s'étant mis à grogner, Cabra accourut, attiré par le bruit : « — Mangez en frères, nous dit-il, puisque Dieu vous donne de quoi ; ne vous querellez pas, il y en a pour tout le monde. Il retourna se promener au soleil, et nous laissa seuls. Il y avait parmi nous un Biscayen, nommé Surre, qui avait tellement oublié par où et comment on mangeait, que, s'étant emparé d'une croûte de pain, il la porta deux fois à ses yeux, et ne parvint pas, en trois fois, à l'acheminer de la main à la bouche. Vous n'ignorez pas que, dans chaque maison, grande ou

DE SÉGOVIE. 45 petite, il existe une pièce qa*il importe à tout le monde de connaître et qu'on demande tout bas dès le premier Jour. Je me gardai d'oublier cette obligation, et je priai un ancien de me faire les honneurs du logis. — Je ne sais ce que vous me demandez, me dit-il; cette pièce est inconnue dans cette maison de pénitence et de jeûne ; croyez-moi, pour une fois que cette curiosité vous viendra, faites com^ie vous voudrez ; voilà deux mois que je suis ici, et je n'ai eu cette idée que le jour où je suis entré, comme vous aujourd'hui, parce que j'étais encore fidèle aux usages de famille ; et, depuis, elle ne m'est plus revenue. Comment vous dépeindre ma peine et ma tristesse ? Convaincu qu'à l'avenir il devait eijjtrer si peu de chose dans mon corps, je n'osai, quelque envie que j'en eusse, en rien laisser sortir. Pour me distraire, j'allai trouver mon mattre. Nous causâmes jusqu'à la nuit ; don Diego me demandait ce qu'il devait faire pour persuader à son ventre qu'il avait mangé, parce qu'il n'en voulait rien croire. Cette maison était peuplée de défaillance autant qu'une autre le serait de hoquets. Vint rheure du souper ; le goûter s'était passé en blanc. Nous mangeftmes beaucoup moins ; on ne nous servit point de mouton, si ce n'est quelque chose d'aussi desséché que le mattre *. — H est fort salulaire et fort profitable, nous dit Cabra*

44 DON PABLO de souper légèrement, afin de tenir restomac libre. Il nous cita à ce sujet une kyrielle de médecins d'enfer, il chanta les louanges de la diète, il ajouta qu'il avait en horreur les gens qui faisaient des réves. Hélas ! c'est qu'il serait bien que chez lui on ne rêvait qu'à manger. Or donc on soupa ; nous soupâmes tous et lui ne soupa. Nous allâmes nous coucher, et pendant toute la nuit, ni don Diego ni moi ne pûmes dormir ; lui projetait de se plaindre à son père et de lui demander de le retirer de là ; moi je lui conseillais de le faire. — Seigneur, lui dis-je enfin, ^ savez-vous » nous sommes réellement en vie ? L'idée me vient que nous avons été tués dans la bataille contre les fruitières, et que nous sommes maintenant des âmes en purgatoire ; il me semble donc inutile de prier votre père de nous tirer d'ici, si en même temps quelqu'un ne récite une ou deux neuvaines de ro* saire et ne fait dire pour notre délivrance une messe sur un autel privilégié. Partie en discourant de la sorte, partie en dormant, nous arrivâmes au moment de nous lever ; six heures sonnèrent, et Cabra nous appela pour la leçon ; nous nous y rendîmes et l'écoutâmes tous. Déjà mes épaules et mes flancs nageaient dans mon pourpoint, mes jambes laissaient de la place pour sept autres paires de chausses, mes d^nts étaient couvertes de tartre jaunâtre (vêtement de désespoir). Je fus chargé de lire aux autres la première déclinaison, et ma faim était si grande, que je déjeunai avec la moitié des mots que j'avalai en passant.

DE SÉGOVIE. 45 On ne voudra pas croire ce que je vais dire, et cependant c'est la pure vérité ; Je la tiens du valet de Cabra, qui en a été témoin lorsqu'il venait d'entrer chez le licencié ; c'est Teiemple le plus positif que je puisse donner des résultats du régime d'abstinence adopté dans le logis. Cabra reçut un jour en garde deux chevaux frisons ; en peu de temps As devinrent tellement légers, qu'ils eussent pu voler d«|)s les airs; deux énormes mfltins devinrent en trois jours i^us élanoés et -plus açiles que des lévriers. Tout se desséchait ou mourait de faim dans cette maison : je vis pendant l'hiver des pauvres étaler à la porte du logis \ew» pieds, leurs mains, leurs corps même ; il y avait affluence. J'en demandai la raison, et Cabra lui-même, tout en se fâchant de ma question, daigna me dire que ces malheureux étaient dévorés d'engelures et de pires maladies, dont ils se débarrassaient en les apportant chez lui, où elles mouraient de faim ^ . Rien n'est plus vrai que ceci. Je le répète, et je demande en grâce qu'on ne m'accuse pas d'exagération. ^ <• Au bout de quelques jours, Cabra changea notre ordinaire ; on Tavaitappelé juif,' et, pour prouver le contraire, il ajouta au pot-au-feu un morceau de salé. Il avait pour cela une petite botte en fer percée de trous comme une poudrière; il l'ouvrait, l'emplissait de salé et la suspendait aune corde dans la marmite, afin qu'il s'échappât quelque peu de jus par les trous et que le salé pût rester pour un autre jour. Il lui sembla par la suite que ce mode en usait beaucoup, et U se contenta de faire voir le salé à la marmite. Je laisse à penser combien le bouillon était meilleur.

46 DON PABLO 1)011 Diego et moi nous fîmes enfin tellement à bout, que, ne sachant plus que devenir, nous cherchâmes un prétexte pour ne plus nous lever matin ; nous songeâmes à dire que nous avions quelque mal. Nous ne parlâmes pas de la fièvre, parce que, comme nous ne l'avions pas^ Tim* posture eût été facilement découverte ; un mal de tête ou un mal de dents ne pouvant être une excuse suffisante, nous déclarâmes enfin que nous souffrions des entailles, et que nous étions malades de n'avoir pas été à la selle depuis trois jours. Nous pensions que, dans la crainte de dépenser un demi-réal, Cabra se garderait de chercher à nous guérir. Le diable en ordonna autrement; notre homme avait une recette que lui avait léguée son père, apothicaire de son vivant. Averti de notre maladie, il composa une médecine, et appelant une vieille de soixante-dix ans, sa tante, qui remplissait au logis les fonctions d'ipflrmièr« , il la chargea de nous donner à chacun... ^. On commença par don biégb; le bon garçon #ait tout interdit et se laissa faire... ; mais, moi, J'avais moins de patience ; la plaisanterie n'était nullement de mon goût, et je me conduisis fort mal : la vieille en suA quelque chose. Cabra s'emporta, me dit qu'il me mettrait hors du logis; mon malheur voulut qu'il oubliât sa menace. Nous nous plaignîmes à don Alonso, et le Cabra, en lui faisant croire que notre maladie n'était qu'une feinte pour éviter les leçons, rendait nos plaintes inutiles. La vieille fut installée gouvernante du logis et chargée d'alimenter et de servir les pensionnaires ; le domestique fut renvoyé, parce que le

DE SÈGOVIE. 47 mattrre lui trouva, un vendredi matin, quelques miettes de pain dans les poches. Ce que la vieille nous fit souffrir. Dieu le sait! Elle était tellement sourde, qu'elle n'entendait que par signes ; elle y voyait à peine, et priait Dieu et lés saints si souvent, qu'un jour son rosaire se désenfila au-dessus de la marmite. Cela nous valut le bouillon le plus chrétien qw j'aie jamais pris. — Des pois noirs, disaient les uns ; ^ ils viennent sans doute d'Ethiopie? — Des pois en deuil, r^renaient les autres ; ^ quels parents ont-ils perdus? Mon mattrre don Diego en goba un grain, voulut le mâcher, et se cassa une dent. Prendfe la pelle à feu pour la cuiller à pot, servir une écuelle de bouillon pavée de charbons, étaient choses fort ordinaires à la vieille. Mille fois je rencontrai dans la soupe des insectes, des morceaux de bois, des débris de l'étope qu'elle filait; je laissais tout passer, cela occupait l'estomac et y faisait volume. Le Carême s'avança au milieu de toutes ces horreurs, et, vers la fin, un de nos camarades tomba malade. Cabra, craignant toujours la dépense, tarda tellement d'appeler un médecin, que le pauvre enfant eut plutAt besoin de confession que d'autre chose. Enfin, il fit venir un aspirantchirurgien, qui tâta le pouls au malade, et déclara que la faim avait pris les devants sur lui pour tuer cet homme. I^e

The text on this page is estimated to be only 20.10% accurate

48 DON PABLO DE SÈGOVIE. pauvre garçon mourut, en dTet ; nous lui flme§ de pauTres hiDérailles, car il était étranger, et nous rertomes de là, prorondémeBt émus. Toute la *Ule ffit inormée de ce triste événement. et don Alonso Coronet l'apprit comme les autres. Il n'aTait pas d'autre fils que don Diego ; il cessa de donl«r des cruautés de Cabra, et commença k ajouter plus de foi aux rapports des deux spectres ; car nous étions arrivés à ce pitoyable état. Il vint pour nous retirer de la penHioo, et nous étions devant lui, qu'il nous demandait encore. Enfin, il nous reconnu ; et, hds plus de méiagement, il traita, fort mal le licencié Vigile-Jeûne. Il nous ffit transporter chez lui dans deux chaises à porteurs, et nous primes congé de nos camarades, qui nous suivaient du regard et du désir, le cœur plus gros que le captird' Alger qui voit partir ses compagnons lacfaetés.

The text on this page is estimated to be only 15.94% accurate

CHAPITRE IV. De la UJDvalesceDce de Pablo et d« Di^n. Leur départ pour aller étudier i Alcala de Henarte. RKivés au logis de don Atonso, on nous mit chacun dans un lit avec grande précaution, de crainte que dos os, disloqués par la famine, ne Tinssent A se répandre. On fit venir » gens tout exprès pour nous chercher les !Ux par le visage, et comme mes aoninances ent été les plus grandes, et que j'avais eni une Taim impériale, — car enfin J'avais été - «u.^ comme domestique, — on fut un bon bout de temps avant de trouver les miens. Les médecins vinrent et ordonoère nt qu'on nous ehassAt la ponsnère de

The text on this page is estimated to be only 25.89% accurate

52 DON PABLO la bouche a^{ec} des queues de renard, oomme
Ton fait pour épousseter les tableaux, et nous étions, en effet, de véritables
tableaux de misère. Ils défendirent qu'on parlât haut dans notre chambre
pendant neuf jours, flUrce que, nos estomacs étant creux, chaque parole y
faisait écho. Enfin, on nous fit apporter des consommés et des mets
substantiels. Oh ! quel feu de joie allumèrent nos boyaux au premier lait
d'amandes, au premier oiseau qu'ils virent arriver ! Tout était nouveau pour
eux. Mais que de peine on eut le premier jour à séparer nos mâchoires ! nos
gencives étaient ridées, nos dents noires et scellées entre elles. Entourés de
soins, nous revînmes peu à peu à nous et • nous réprimés haleine. Au bout
de douze jours, nous nous levâmes pour faire quelques petits pas, et nous
avions encore Fair d*ombres. A notre maigreur extrême et à notre teint
jaune, on nous eût pris pour de la graine des solitaires é» ia 1 hébalde ^ .
No^s passions \à journée à remercier Dieu de nous avoir raohet[^] de la
captivité du féroce Cabra» et nous lui denmn[^]MH)[^] de ne pas permettre
qu'un cbrétiea tombât dans sas HiAiM cruelles. Sî[^]par baaard?[^] mangeant,
nou»nous rappalJKMisia t[^]l[^] de ce bourceau, notre fwn s'augmentait de
teHe sorte, (fue ce jour-là 1# dépense diU logis s'en ressentait* Nous
raconti<ms trouvent à don Alonso que le Heeniaé se mettait vareinent à
table sans nous faire un loog discours contre la gourmandise, qu'il ne
cottnaiaaail ce

The text on this page is estimated to be only 29.95% accurate

DE 8ÉG0VIE. 55 pendant que de nom, et don Alonso riait l)eaueoi^> quand Dons lui disions que dans ie commandeaienldeDieu : Tu ne tuerof pag^ il comprenait les perdrix, les chapons et toutes les choses qu'il ne voulait pas nous donner ; il y comprenait même la foim ; c'eût été un péché que de la tuer, c'était une vertu que de l'entretenir. Trois mois se passèrent, au)K)ut desquels don Alonso projeta d'envoyer ^on Bis à Alcala, pour apprendre ce qui lui manquait de grammaire. Il me demanda si je voulais y aller, et je répondis que je ne désirais pas autre chose que de sortir d'un pays où j'entendrais sans cesse le nom de ce maudit persécuteur d'estomacs : je m'offris à servir son fils du mieux que je pourrais. Il lui donna un de ses valets comme majordome, .avec mission de diriger sa maison et de lui rendre compte de l'argent qu'il nous assignait pour la dépense et qu'il noua remit en mandats sur un nommé Julian Merluza. INous chargeâmes notre mobilier sur la voiture d'un certain Diego Monge ; il se composait d'une demi-couchelte pour mon mattre, de deux lits de sangle pour moi et le majordome, qui se nommait Aranda, de cinq matelas, buU draps, huit oreillers, quatre tapis, un coffre plein de Uw^ blanco et des autre» ustensiles d'ua ménage. Nous nous plaçâmes dans un carrosse et nous parttnes sur le soir, une heure avant la fin du jour. Il était près de minuit lorsque nous arrivâmes à réterneUement maudite hAMlerie de Viveros. L'hMelier était Moriaqua et fripon^ et

The text on this page is estimated to be only 14.35% accurate

54 UON PABLO de ma vie je n'ai vu <AaX et otaien en aiusi
bonne harmo* nie '. Il nous Stgrande Mte, s'approcha du oantMM, ooïu
donna la maÎD pour nous aider k descendre, et août demanda Hi nous
alUons étudier. Après notre réponse, il noua condoiut dans l'IiAteUerie où
se trouvaient deax sao^nts avec des filles de Joie, uo curé qui lisait son
brftrioire è la fumée, un vieux marchand avare qui cbercbait à oublier de
souper, et deux étudiants à petit collet, pique-assiettes avisant aux moyens
de se rassasier à bon compte. — Seigneur hdte, fit mon maître, comme un
jeune homme peu haUtué à se trouver Aans une hdiellerie, servez-nous ce
que vous aurez pour moi et deux domestiques. — Nous sommes tous les
vAtres, s'écrièrent à l'instant les dem Bacripanta. et nous nous mettons ii
votre service.

DE SÉGOVIE. 55 VMk I l'hôte, songez que ce cavalier vous tiendra bon compte de ce que vous ferez : allons! buffet sur table. Sur ce» l'un d'eux vint à mojn mettre, lui Ata son manteau, le posa sur un banc, et ajouta : — Reposez-vous, seigneur. J*étais tout fier de cet accueil et me ôroyais déjà le mattre de ThAtellerie. — Quelle jolie tournure de cavalier ! s'écria à son tour une des nymphes. ^ Il va étuditr? Êtes^vous son domestique? — Nous le sommes tous deux, lui dis-je, en désignant Aranda. . — 4 Et comment se nomme-t-il? — Don Diego Goronel. Je n'eus pas plutôt prononcé ce nom, qu'un des étudiants courut à mon mattre la larme à l'œil et le serra étroitement dans ses bras, — Oh! seigneur don* Diego, lui dit-il, qui m'aurait pu faire prévoir, il y a dix ans, que je vous rencontrerais de la sorte I Malheureux que Je stfis, d'être changé au point que vous ne pouvez me reconnaître I Don Diego restait tout étonné, et moi autant que lui, ju

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

' 56 DON PÀBLO rtfit ioQs deux que nous ne l'afions vu de notre vie. L*autre étudiant regardait don f>iép^o. — ^ Esirce là, ditHl à son ami, œ jeune seigneur dont vous m*av0a tant de fois nommé le père? Cesi «m grand bonheur pour nous que de le rencontrer et de faire la connaissance d*un jeune cavalier d'autant de mérite ; que Dieu le conserve ! En parlant de la sorte il se signa. ;Qui n'aurait pas cru que ces jeunes gens avaient été élevés avec nous? Don Diego fit de grandes politesses au premier, et il allait lui demander son nom, lorsque survint rhAtelier, qui flaira de suite la mystification et trpuva bon d'Y aider quelque peu. — Laissez cela, seigneur, s'écria-t-il en mettant la nappe ; vous causerez après le souper, il se refroidit. Un sacripant approcha des sièges pour tout le monde et un fauteuil pour don Diego, un autre apporta un plat. — Mettez-vous à table, seigneur, dirent les étudiants à don Diégo^ et, en attendant qu*on^ous prépare ce qu'on trouvera pour nous , nous aurons l'honneur de vous servir. — Jésus! reprit don Diego, prenez place, je vous en prie, faitesr-moi Thonneur de partager avec m^i.

DESÉGOVIE. 57 — Tout à rheure, répondirent les sacripants, quoiqu'on ne leur parlât pas ; tout n'est pas encore prêt. Quand je vis les uns invités, les autres qui s'invitaient eux-roêmes, je m'affligeai, et je pressentis ce qui allait arriver. Les étudiants s'emparèrent de la salade qui formait un plat assez copieux ; et, regardant mon maître : — > Il n'est pas convenable, firent-ils, que dans un lieu où se trouve un cavalier si distingué, ces dames restent sans manger. Ordonnez, seigneur, qu'elles prennent une bouchée. Don Diego invita ces dames avec un compliment des plus galants ; elles vinrent s'asseoir^ et, aidés des deux étudiants, elles expédièrent le tout en quatre bouchées, ne laissant qu'un cœur de laitue que mangea don Diego. ~ Seigneur, lui dit le maudit étudiant en le lui présentant, vous avez eu un aVeul, oncle de mon père, qui se trouvait mal quand il voyait des laitues. C'était un homme de grand mérite I... Pendant qu'il parlait, les sacripants vinrent s'installer, portant à eux deux la moitié d'un chevreau rdti, deux longes de cochon et une paire de pigeons en ragoût, que le curé, resté dans son coin, dévorait du regard. — Eh bien, père, lui dirent-ils, allez-vous rester là? Venez, approchez*vous; le seigneur don Diego nous traite tous. 8

55 DON PABLO Le bon père ne se le fit pas dire deux fois, et quand don Diego vit qu'ils s'étaient tous impatronisés à sa table, il commença à s'attrister. Les convives se partagèrent le menu et lui donnèrent je ne sais quoi, des os et des ailerons ; le reste fut avalé en un clin d'œil. — Mangez peu, seigneur, disaient les sacripants ; cela pourrait vous faire mal . — Il est bon, ajoutait le maudit étudiant, de peu manger pour s'accoutumer à la vie d'Alcala. Aranda et moi, pendant tout ce temps, nous demandions à Dieu de leur mettre dans le cœur de nous laisser quelque chose. Quand ils eurent tout fait disparaître et que le curé eut repassé les os des autres, Tun des sacripants se leva. — Pécheur que je suis ! s'écria-t-il, nous n'avons rien laissé aux domestiques ! Venez ici, amis ! Holà ! seigneur hôte, donnez-leur tout ce que vous aurez, voici un doublon. Le maudit parent de mon maître, Técolier, je veux dire, s'élança aussitôt vers lui. • — J'en demande pardon à Votre Grâce, seigneur cavalier, lui dit-il ; mais il me semble que vous n'êtes pas fort en fait de courtoisie ; ^ ne connaissez-vous pas le seigneur mon cousin ? Il donnera pour ses serviteurs et aussi bien

The text on this page is estimated to be only 24.38% accurate

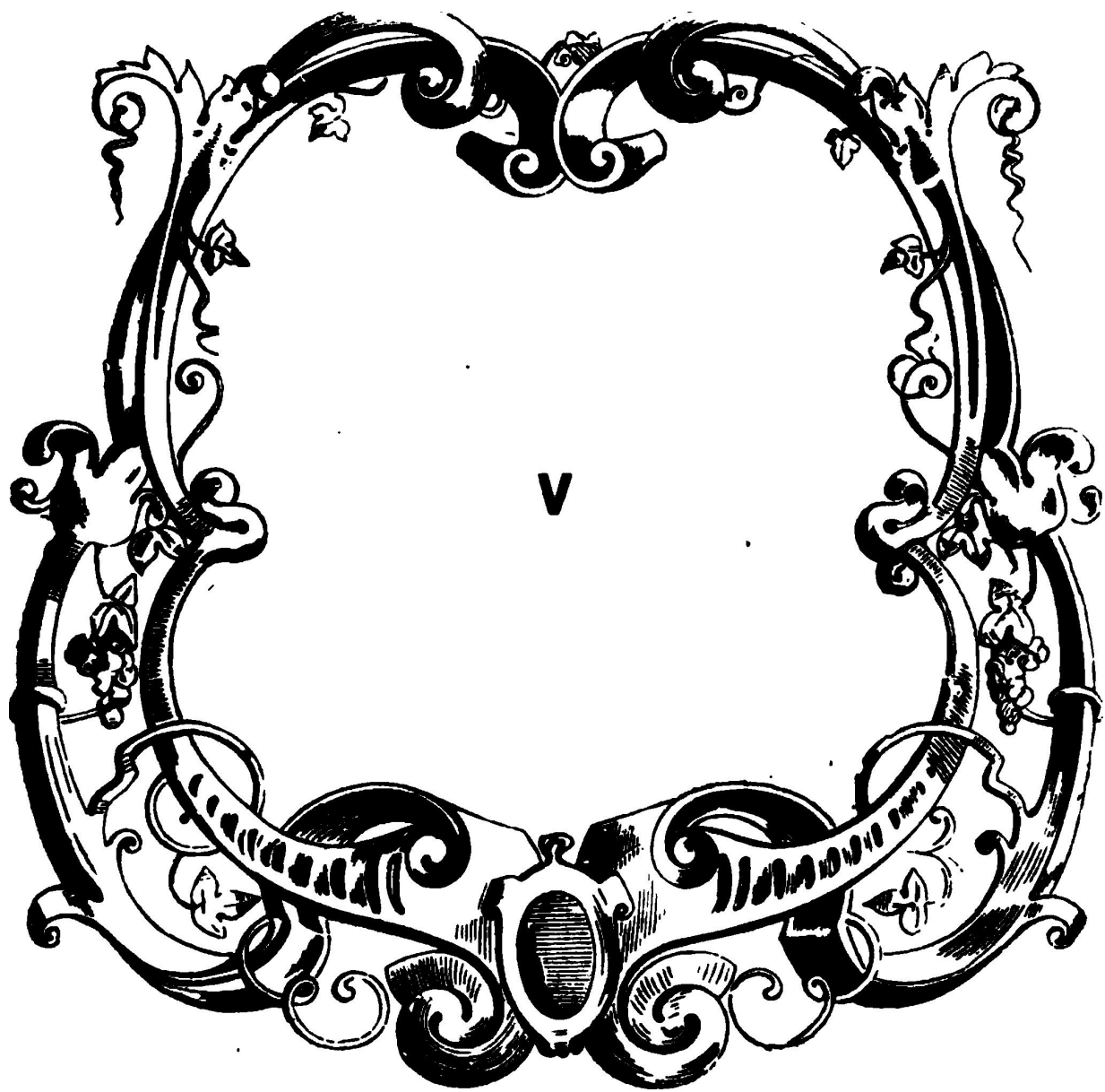
DE SÉGOVIË S9 pour les nAires, û nous en avions, comme il nous a donné à nous-^mêmes. — Ne vous fâchez pas, répondit Tautre, Je ne te connaissais pas. J'étais hors de moi ; je les maudissais tous à voix basse, et peu s'en fallut que je n'éclatasse. On enleva la table, et tous conseillèrent à don Diego de s'aller coucher. 11 voulait payer le souper ; on lui répondit qu'il en serait temps le lendemain. On eausa quelques instants, et l'étudiant, à qui don Diego demanda son nom> répooodil qu'il s'appelait don Carlos Coronel. Au moment où, bien repus et bien lestés, les convives improvisés de mon maître se disposaient à gagner leurs chambres, le prétendu don Carlos s'aperçut que Tavare dont j'ai parlé était endormi dans un ooln. — 4 Voulez-vous rire, seigneur? dit-il à don Diego ; nous allons jouer quelque tour à ce vieux, qui, tout riche qu'il est, n'a mangé qu'une poire pendant tout te chemin. — Bravo le licencié ! dirent les sacripants ; faites-lui ce que vous dites. l'^étudiant s'approcha du pauvre vieillard, qui dormait toujours, lui enleva une besace sur laquelle U avait tes pieds, il en délia tes cordons, et y trouva une botte 4e confitures sèches. U en tira tout ce qu'elle renfermait, mit à la place des |4errps, des n^orceaux de bois et tout ce qu'il trouva, puis te referma.

m DON PABLO — Cela ne suffit pas, ajouta-t-il ; voici une outre. Il en vida le vin, sauf quelques gouttes, et j fourra de la laine et de la bourre qu'il prit à Tun des oreillers de notre carrosse. Il remit Foutre et la botte dans la besace^ fourra une grosse pierre dans le capuchon du gaban du vieux, et tout le monde s'en alla dormir pendant une heure ou une demi-heure qui restait. Lorsque nous descendîmes, le vieux donnait encore ; on rappela ; mais, quand il voulut se lever, il se sentit retenu par le capuchon de son gaban ; il regarda quelle en pouvait être la cause, et Thôtelier feignit de lui chercher querelle. — Corps-Dieu, mon père, s'écria-t-il, n'avez-vous donc trouvé autre chose à emporter que cette pierre? Seigneurs, je vous prends à témoin, Je ne céderais pas cela pour cent ducats, car c'est un excellent spécifique contre les maux d'estomac. L'assistance se mit à rire, et le pauvre vieux jurait et protestait que ce n'était pas lui qui avait mis la pierre dans son capuchon. Les sacripants, qui s'étaient offerts pour régler la dépense, firent un compte auquel Juan de Leganos lui-même ' n'eût rien compris et qui se trouva monter à soixante réaux. Mon mattre paya, nous mangeâmes un morceau, et le vieux, pour faire comme nous, prit sa besace. De peur que nous ne vissions ce qu'elle renfermait et afin de ne partager avec personne, il l'ouvrit en cachette,

DE SEGOVIË. 64 sous son gaban, et, saisissant un plAtras, il le porta à sa bouche et y enfonça les deux seules dents qui lui restassent et qu'il faillit briser. Il se mit à cracher et à donner des signes de douleur et de dégoût. Nous accourûmes tous auprès de lui, et le curé, le premier, lui demanda ce qu'il avait. Le pauvre homme se démenait comme un beau diable ; Fun des étudiants vint droit à lui en lui présentant une croix et en criant : « Arrière, Satan ; • l'autre ouvrit un bréviaire; on lui dit qu'il était possédé, il le crut sans peine, et demanda qu'on lui laissât se laver la bouche avec un peu de vin. On le laissa faire ; il prit son outre, rouvrit, en approcha un vase et y versa une espèce de vin sauvage mêlé de laine, d'étoupe, et si velu, si barbu, qu'on eût pu le croire contemporain de Noé. A ce nouvel événeoant, le vieux acheva de perdre patience ; mais, voyant tous les visages décomposés par le rire, il prit sagement le parti de se taire et de rejoindre les sacrixmnts et les flles dans le coche qui les avait amenés. Les étudiants et le curé se bûchèrent chacun sur un âne, et nous remontâmes dans notre voiture. Nous ne fûmes pas plutût en route, que les uns et les autres se mirent à nous faire la nique et à se moquer de nous tout à leur aise. — Seigneur élève, criait Thûtelier, pareilles leçons vous feront vieux. — Je suis prêtre, disait le curé, je dirai pour vous une messe. — Seigneur mon cousin, hurlait Tétadiaot maudit, c'est quand il en cuit qu'on se gratte, et non après*

The text on this page is estimated to be only 11.66% accurate

63 DON PABLO DE SÈGOVIE. — Je vous Bouboita plus de prudence, Higneur don Diego, a}ouUit l'autre *. Noos felgatmes de ne pas entendre, mais Dieu sait combien nouB étions furieux. La peofée de cette aventure nous conduisit Jusqu'à Alcalá, oii nous arrivâmes k neuf tieures; nous descendtmeB à l'subwge, et nous passâmes le reste du jour à relbire le compte du souper de la veille sans parvenir à le tirer à clair.



The text on this page is estimated to be only 18.25% accurate

CHAPITRE V. Pablo hii son pnirée à l'université d'Alcali. Il paye sa bienvenu*^ en (ribubitions de lou(« «sp^oe. ODS qiuttAmes l'hAlellerie avant la nuit pour nous rendre au It^is qu'on avait loué pour nous. C'était en dehors de la porte de Santiago et daos une maison où il ne logeait que des étudiants. L'tiAte était du nombre de : qui croient en Dieu par courtoisie ou d'une ièrc inexacte; le peuple les appelle HorisI, et il y a encore à Alcala bon nombre de ces gens-là aussi bien que de certains autres qui ont de grands nez et qui n'en manquent que pour sentir le porc. Notre hAte donc, en me recevant, me fit plus mauvaise mine que

66 DON PABLO si J'étais curé et que si je venais loi réclamer son billet de confession ^ Je ne sais s'il voulut, par cette réception, nous inspirer dès Tabord un certain respect pour sa personne ; je croirais plutôt que de telles manières sont d'usage entre ses pareils ; il n'est pas surprenant de trouver mauvais caractère chez ceux qui ne suivent pas une bonne loi. Noos déballâmes notre bagage (et après avoir donné audience au tailleur ordinaire des écoles), nous dressâmes nos lits et nous couchâmes. Nous avions besoin de sommeil, et notre première nuit fut excellente. 11 faisait à peine jour, que nous fûmes éveillés par tous les étudiants de ThAtel, qui vinrent en chemises réclamer à mon mattre la bienvenue. Il n'y comprenait rien, et me demanda ce que c'était , pendant que, par précaution de ce qui pouvait arriver, je m'établissais entre deux matelas^ ne laissant voir que la moitié du visage, de sorte que j'avais l'air d'une tortue. Mon mattre leur ayant donné, sur leur demande, deux douzaines de réaux, ils se mirent à chanter et à pousser des cris du diable. — Vive le camarade ! disaient-ils ; qu'il soit des nôtres, qu'il ait droit aux privilèges des anciens, qu'il ait la gale, qu'il soit honni, qu'il meure de faim comme nous tous ! Les beaux privilèges, sur ma foi ? Kt là-dessus ils dégringolèrent par l'escalier. (Le tailleur que nous avions mandé la veille arriva, nous enveloppa de deux sacs de drap noir, qu'il intitula des

The text on this page is estimated to be only 20.62% accurate

sfHitanelles, et dégormaiB revêtus des insignes de la scieDce,) nous primes le chemin des écoles. HoD mattre, présenté par des collégiaux codous de son père, fut conduit k sa classe ; mais moi, qui devais entrer dans une autre où je ne connaissais personne, je me mis à trembler dès que je me vis seul. J'entrai dans la cour ; Je n' j eus pas plutAt mis les pieds, que du plus loin qu'ils me virent, tous les écoliers se mirent k crier : — Un nouveau l un nouveau ! (Je clierchai à Taire bonne contenance, et je me mis à rire comme si tous ces cris ne m'eussent pas inquiété ; mais rien ne pouvait me préserver du martyre qui m'attendait. Les étudiants s'étaient groupés en silence à vingt pas de moi; l'un d'eui s'avança gravement, m'examina froide

68 DON PABLO ment, tourna autour de moi et rejoignit ses camarades ; un second, un troisième, l'imitèrent avec le même sangfroid ; puis, petit à petit, un à un ; tous se mirent en marche à la file comme les ficjèles qui vont è ToiTrande, et tous défilèrent autour de moi. Cette première cérémonie ne m'effraya guère, et je cherchais à faire meilleureeontenance, lorsque je m'aperçus qu'une seconde épreuve se préparait : trois étudiants, qui paraissaient diriger toute la l3t>upe, vinrent se placer devant moi et me firent sur mon nom, mon origine et mes premières études, plusieurs questions auxquelles je répondis de manière à me donner aux yeux de mes nouveaux compagnons au moins une grande réputation de franchise, si je n'en pouvais obtenir d'autre. — i Quel est ton nom ? — Pablo, répondis-je du ton le plus bref. — i Quel est ton père ? — Un homme investi de la confiance de ses concitoyens ; il n'en est pas un qui ne consente à lui livrer sa tête ; ils n'ont pas un cheveu qui ne lui appartienne. — i Son métier ? — Barbier. — Bravo le nouveau ! hurlèrent les étudiants. — i Que sais-tu le mieux ? — Supporter la faim et maudire les maîtres.

DE SÉGOVIË. 69 J*eatendis autour de moi un murmure approbateur. — 4 Quelles sont les qualités nécessaires d'un loyal étudiant? — Se rire de tout, mener joyeuse vie, ne rien savoir et n'étudier rien. — Ce n'est pas mal, dit le président. — ^ Es-tu superstitieux, ois-tu aux augures? — En certaines occasions. — i Lesquelles? ~ Quand Je vois un médecin, je m'attends à la mort ; un alguazil, à être molesté ; un tailleur, à être volé ; un apothicaire, à être empoisonné ; une femme, à être dupé ; un étudiant, à tout. — Bien dit! cria toute la bande ; donnons-lui les preuves. — Un instant, fit le président. — ^ As-tu peur? — Je n'en sais rien. — i Pourquoi n'en sais-tu rien? — Si Je le savais, Je connaîtrais la peur. — ; Oais-tu les épreuves auxquelles nous allons te soumettre?

70 DON PABLO — Aucunement. — ^ Consentirai^tu cependant à les racheter? — Non. — i Pourquoi cela V — Parce que, pour me racheter, il faut de l'argent et je n'en ai pas. Je n'eus pas plutôt répondu, qu'un bandeau me tomba sur les yeux ; je me sentis enlevé et emporté je ne savais où par tous les étudiants, qui criaient à faire crouler les murailles. Ils me tenaient suspendu au-dessus de leurs têtes, et mon pauvre corps, passant de mains en mains, était tantôt à une extrémité, tantôt à l'autre du groupe formé par mes persécuteurs. Enfin, nous arrivâmes au terme de ce triomphe improvisé ; on me fit asseoir sur une planche que soutenaient deux étudiants ; le président réclama le silence, me demanda si je voulais être un loyal camarade ; Je protestai de mes bonnes intentions. Il reprit que ces bonnes intentions ne suffisaient pas et que je devais payer ma bienvenue. Je répondis de nouveau que j'étais hors d'état de le faire, et là-dessus le président ayant dit amen, toute l'assistance poussa un cri de joie, et un immense jet d'eau, provenant d'une pompe voisine, vint m'arroser tout le corps. La surprise me fit chanceler ; la planche sur laquelle j'étais assis

DE SÉGOVIE. 7[^] chavira, les étudiants qui la supportaient la laisisèrent tomber, et je donnai de trois pieds de haut dans un vaste bassin où je barbotai de mon mieux aux hurlements de toute la multitude. Quand tout ce bruit Tut calmé, le président reprit la parole. — 11 a bien répondu, dit-il, je le tiens quitte du reste. Qu'on le tire de là et qu'on le laisse libre ; il sera des nôtres demain. Làniessus les bourreaux me repêchèrent transi de froid, fls me remirent sur pied et s'éloignèrent à la hâte. Resté seul, j'arrachai mon bandeau et me mis à chercher notre logis, laissant sur mon chemin des traces ruisselantes de mon passage[^].) Heureusement pour moi qu'il était matin, et je ne rencontrai que deux ou trois gamins ; ils avaient sans doute de bons caractères, car ils se contentèrent de me lancer deux ou trois anguillades [^] et ils s'en allèrent. Je montai en courant dans la chambre de mon maître ; en un tour de main je jetai bas ma soutanelle, mon manteau et mes chausses, je les pendis au balcon, et, m'enveloppant dans une couverture, je m'étendis sur un tapis où je ne tardai pas à m'endormir. m
Quelque temps après[^] mon mattre arriva de l'école ; il fut tout surpris de me voir là, et ne sachant rien de mon (humide) aventure, il se mit en colère et me tira les che

The text on this page is estimated to be only 22.91% accurate

7J DON I[^]BI.0 Mais les coaps pleuvaient sur moi si mena, que j« n'eus •cr autre remède que de me cadier sous mon Itt. Aussitôt que je fus à !\ibri, j'entendis mes camarades de chambre qui criaient à leur tour, et je pensai que quelque étranger s'était introduit parmi nous pour nous administrer de la sorte. iOnfin, au bout d'un instant, les coups cessèrent; mes quatre camarades se mirent à crier vengeance ; puis, j'entendis la porte s'ouvrir, se refermer, et Tun d'eux se lever pour en pousser les verrous. J'étais, moi, toujours blotti sous mon lit, me plaignant comme un chien pris dans une porte ; les coups avaient cessé (mais j entendais toujours mes camarades se plaindre, et craignant que mon retour sur mon lit ne Tùtle signal d'une nouvelle attaque^ je n'osai sortir de ma cachette. Cependant les camarades, après s'être plaints encore quelques instants et après avoir chuchoté quelque peu à voix basse, paraissaient s'être endormis ; la nuit était d'ailleurs fort avancée ; je me levai donc petit à petit ; je tâtai mon lit, où je reconnus avec joie que personne n'avait pris mji place ; et tout engourdi par la fatigue, par le besoin du sommeil et par mon bain forcé de la journée, je m'empressai de m'y étendre de nouveau ; je levai donc une jambe, puis l'autre, je soulevai la couverture, me glissai tout d'une pièce dans Fintéricur, puis tou| aussitôt j'ei> .«sortis d'un seul bond en poussant des cris alTreux. J'étais complètement réveillé, mes camarades font de même ; ils m'entourent pendant que je me démenaiscommc un écor

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

DE SÉGOVIK. 75[^] ché dans laicool ; toute la maison se met sur pied ; on apporte de la lumière ; mon mattre accourt, m'accable de questions auxquelles je réponds en criant de plus belle. KnRn, on soulève ma couverture, on découvre mon lit, et Ton reconnaît que, pour me faire pièce, et après m'avoir c-ux-mêmes vertement flagellé, mes camarades avaient trouvé fort plaisant, pendant que j*étais blotti sous mon lit, d'en saupoudrer l'intérieur de rognures de crin, de crains de sable et d'épingles.. On m'examina, et dès qu'on eut reconnu que j'avais eu plus de peur que de mal, on se mit à rire, les camarades, surtout*). Le jour venu, on me laissa seul, et une fois sans témoins, je me mis à pleurer de rage. Je reconnus avec douleur qu'il m'était arrivé plus de tribulations en un jour à Ai<'ala qu'en trois mois chez le licencié Cabra. A midi, je rue levai ; ma soulanelle était à peu près sèche, je m'habillai et je rejoignis mon maître, qui me demanda comment je me trouvais. On déjeuna; puis les autres valets m'entourèrent, et comme j'avais bravement pris mon parti sur toutes mes. tribulations de la veille, je me mis à on rire avec eux. — Alerte, Dablo, me dis-jc loutbas; alerte (il faut te faire ici une vie nouvelle et ne pas oublier le meilleur précepte de ta mère, aie l'œil au guet ; et, en attendant la, barbe, tiens-toi du moins le menlcm sur l'épaule.

The text on this page is estimated to be only 7.24% accurate

7« IKh\ l'ABLO l>F. SI^COVIK. O parti une fois pris, je tendis la
miiiiii ii n»'s |>ersi'cuteurs.) Aussi, à partir de ic jour, Je n'eus au tofcis <)u«
des frères, e| je ne rencontrai dans les lours de Iwole que de francs
camarades.

The text on this page is estimated to be only 15.77% accurate

CHAPITRE VI. Palilo dfvienl n>aiiv»it: garnement, lli^Uiiiv dp
sos pif mii'ii>« Ais «■ommti lu vorras fairo, — iitn lonin v'utrcs — dit le
proverbe, et le proverbe a raison ; à force d'y songer, je Tonnai la résolution
d'être vaurien ave* les vauriens, et plus vaurien que tous, s'il était possible.
Je siiissij'en suis venu à bout, mais je puis vous urcr, niesseigneurs, que j'ai
fait en cela tout lue mes moyens m'ont permis. Je comnien^ par condamner
ii la peine de mort tous les |H'tiU cochons qui entreraient dans la maison (et
l'étatde litierté dont jouit cet animnl en la ville d'Alcala rendait ces

80 DON PABLO visites très-fréquentes». Je jurai le massacre de) tous les poulets de notre gouvernante qui oseraient quitter la basse-cour pour pénétrer dans ma chambre, et Je dois dire que je mis tous mes soins à leur faciliter ce passage. Un jour, deux porcs de la plus belle venue s'introduisirent au logis ; j'étais à jouer avec les autres valets ; j'entendis grogner. — Allez donc voir, dis-je à Tun d'eux, qui ose s'exprimer de la sorte en notre demeure. Vrai Dieu ! ajoutai-je quand il m'eut dénoncé les coupables ; c'est bien de l'insolence et bien de l'audace ! Je me mis, là-dessus, dans une grande colère, et courant fermer la porte, je marchai vers les deux insolents l'épée haute, et je la leur enfonçai dans la poitrine. Ils se mirent à faire les cris que vous savez mais les camarades et moi, pour couvrir le bruit, nous nous mîmes à chanter à tue-tête jusqu'à ce qu'ils eussent expiré entre nos bras. L'exécution faite, nous nous mîmes à l'œuvre, et en un clin d'œil nos victimes furent flambées à un feu de paille, dépecées et mises en quartier. Tout était fini, quand vinrent nos maîtres, si ce n'est toutefois le boudin, qui n'était pas des mieux préparés, attendu que, pressés comme nous l'étions, nous avions laissé dans les boyaux la moitié de ce qu'ils renfermaient. Don Diego et notre majordome crurent toutefois qu'il était de leur devoir de me semoncer vertement ; mais les

DE SÉGOVIE. 81 habitants du logis et les amis de mon mattre riaient de telle sorte, qu'ils obtinrent bientôt ma grâce. — ^ Que diras^u, me demanda don Diego, si on porte plainte et si la justice s'empare de toi? — J'accuserai la faim, répondis-je, c'est la protectrice des étudiants ; si l'excuse ne suffit pas, je dirai qu'à l'air familial avec lequel ces messieurs étaient entrés, j'avais cru qu'ils étaient de la maison. Tout le monde se mit à rire. — Bravo ! Pablo, ajouta mon maître ; vous commencez à merveille. Don Diego et moi nous étions les deux extrêmes, lui la vertu, moi le vice ; il était le garçon le plus calme et le plus religieux du monde ; nul n'avait d'aussi grandes dispositions que moi à la turbulence, et cependant nous vivions ensemble dans la plus parfaite harmonie. J'avais aussi obtenu les bonnes grâces de la gouvernante du logis (et pour me les conserver, j'avais renoncé à la mort de ses volailles). Mon mattre et ses amis, qui vivaient ensemble, m'avaient nommé le dépensier de la communauté, et j'avais hérité de Judas, qui avait rempli de semblables fonctions, un goût fort prononcé pour l'anse du panier. La gouvernante et moi nous nous entendions comme bohémiens en campagne, et, grâce à nous, la dépense allait bon train. Elle disait souvent à mon mattre quand j'étais présent : f>— On ne trouverait pas, seigneur, un serviteur comme

82 DON PABLO ce petit Pablo, s'il n'était aussi espiègle. Gardez-le bien, seigneur, car on peut lui passer ses espiègleries en fareur de sa fidélité. Il n'y a pas au monde un pourroyeur plus intelligent. J'en disais d'elle tout autant de mon côté, de sorte que nous en faisons accroire à toute la maison. Quand nous achetions ensemble de Thuile, du charbon ou du lard*, nous en mettions de côté une bonne moitié, que nous revendions à nos mattres quand la provision était épuisée...; puis nous leur disions qu'ils étaient prodiges, qu'ils allaient trop vite et qu'à pareil train le bien du roi ne suffirait pas. Quand il m'arrivait d'acheter quelque chose au marché à sa juste valeur, nous nous donnions le mot pour nous quereller. — i Comment) Pablo, me disait-elle, voudrez-vous me faire croire qu'il y a là pour un demi-réal de salade? Je feignais de pleurer, je criais, j'allais me plaindre à mon maître, je le priais d'envoyer le majordome aux enquêtes et de faire taire la gouvernante qui me querellait à plaisir. L'enquête se faisait, et le majordome revenait convaincu, ainsi que mon maître, de ma probité autant que du zèle de la gouvernante. — Ahl disait don Diego, si Pablico était aussi vertueux qu'il est fidèle ! 6 JQ gagerais, messeigneurs, que vous vous effrayez d'avance à la pensée de la somme que nous économisâmes en une année? Elle dut être forte, en effet, mais nous ne

DE SÉGOVIE. 85 nous crûmes pas obligés à en faire profiter nos mattres. La gouvernante se confessait d'ailleurs tous les huit jours, et jamais je ne vis en ejle pensée ou apparence de restitution, ni même le plus petit scrupule, et cependant c'était une sainte. Elle portait sans cesse au cou un rosaire de telle taille, qu'il eût été plus commode de porter sur les épaules une charge de bois ; des poignées d'images, de croix, et de médailles d'indulgence y étaient suspendues, et elle assurait que chaque nuit elle priait sur tout cela pour ses bienfaiteurs. Elle comptait une centaine de saints pour ses avocats, et, en bonne conscience, il lui en fallait bien autant pour se faire pardonner ses péchés. Elle les priait en latin pour faire l'innocente et composait une multitude de mots inconnus à Cicéron et qui nous faisaient mourir de rire. Elle avait bien quelques petites industries dont on ne parle pas en bonne compagnie; (en duègne consommée, elle savait à merveille conduire une intrigue, transmettre un message, et je crois que, comme ma mère, elle aspirait au surnom d'algébriste d'amour. Si ce sont là des crimes et des défauts, elle les avouait du moins avec une extrême franchise) ; elle assurait qu'ils lui venaient de famille, comme aux rois de France le don de guérir les écrouelles. Il était dans notre intérêt de vivre toujours en bonne intelligence; mais nul n'ignore que deux amis, lorsqu'ils sont également avides, finissent par se tromper l'un Tautre . (Sachant qu'il en devait être ainsi entre nous, je tins à honneur de n'être pas devancé. Voyez où nous mènent Tamour-proprè et le génie du mal ! 4 Peut-on calculer le nombre d'associations utiles qu'ils ont rompues ici-bas?)

»4 l>0^ PABLO La gouveroante élevait des poules dans la cour, et j'avais bien envie de lui en manger une ; elle avait aussi douze ou treize poulets déjà forts, lin Jour qu'elle était à leur donner à manger, je Tentendls leur dire pie^ pte, à plu* sieurs reprises. A cette manière d'appeler les poulets, je jetai les hauts cris. — Corps de Dieu ! voisine, lui dis-je, que n'avez-vous tué un homme, ou détourné Fargent du roi, choses que je pourrais taire, plutôt que d'avoir Tait ce que vous venez de faire et qu'il me sera impossible de cacher ! Malheur à vous et à moi I A ces exclamations, que Je fis avec le plus grand sérieux, la gouvernante fut toute troublée. -- iQu'ai-Je donc fait, Pablo? me dit-elle; si tu veux plaisanter, ne m'effraye pas davantage. — Plaisanter ! Ah ! plût à Dieu I mais Je ne puis cacher tout cela à lInquisition, sous peine d'être excommunié ! — L'Inquisition ! fit-elle, et elle se mit à trembler : ; aiJe donc fait quelque chose contre la foi ? — C'est là ce qu'il y a de pis ; ne badinez pas avec les inquisiteurs, dites que vous avez péché par sottise, que vous avez regret de vos paroles, mais ne niez pas ce blasphème et votre irrévérence. — i Pablo, reprit-elle avec effroi, si Je dis que J'ai regret de mes paroles, me puniront-ils?

DE SÉGOVIE. 85 — Non, ils vous absoudront. — Alors j'ai regret, l mais de quoi? Dites-le moi, car jo ne le sais pas, aussi vrai que je désire le repos éternel pour ceux que j'ai perdus. — ^ Est-il possible que vous ne le sachiez pas? Je ne sais comment vous le dire, car Tirrévérence est telle, qu'elle me fait trembler. 4 Ne vous souvenez-vous pas que vous avez dit à vos poulets pie, pie? Pie est le nom de plusieurs papes, vicaires de Dieu et chefs de FÉglise ; ce péché vous semble-t-il peu de chose ? La pauvre femme resta comme morte. — Pablo, me dit-elle, c'est vrai, jç Tai dit ; mais puisse Dieu ne pas me pardonner si je l'ai dit avec malice ; j'en ai regret ; vois s'il y a quelque moyen qui puisse me sauver d*être accusée, car je mourrai si je me vois à l'Inquisition. — Si vous jurez sur l'autel que vous n'y avez pas mis de malice, je pourrai assurément ne pas vous accuser, mais il est nécessaire que vous me donniez ces deux poulets qui ont mangé quand vous les avez appelés du très-saint nom des -pontifes, je les porterai à un familier pour qu'il les brûle, parce qu'ils sont damnés, et après cela vous jurerez de ne plus recommencer d^aucune manière '. — Eh bien, Pablo, me dit-elle toute joyeuse, emporteles tout de suite; demain je jurerai. — (Jo qui est le pis, ajoutai-jc pour la persuader encore

86 DON PABLO plus, ce qui est le pis, Cyprienne — elle se nommait ainsi — c'est que je cours des dangers, car le familier me demandera si c'est moi, et il pourra me faire quelque avanie; portez-les vous-même, car en vérité j'ai peur. — Pablo, reprit-elle en entendant cela, aie pitié de moi pour Famour de Dieu, porte-les, il ne peut rien l'arriver. Je me fis prier beaucoup, et enfin, — c'était ce que je voulais, — je me déterminai ; je pris les poulets, j'allai les cacher dans ma chambre, je feignis de sortir, puis je revins. — Gela s'est mieux passé que je ne croyais, lui dis-je ; le bon petit familier voulait venir avec moi pour voir la femme, mais je l'ai gentiment entortillé et j'ai arrangé l'affaire. Elle me donna mille embrassades et un autre poulet pour moi. J'allai avec lui rejoindre ses compagnons, et je fis faire chez un pâtissier une fricassée que je mangeai avec les autres valets. La gouvernante et don Diego apprirent la plaisanterie, et toute la maison s'en amusa fort; la pauvre Cyprienne en eut à la fin tant de chagrin, qu'elle en pensa mourir, et, dans sa colère, elle fut à deux doigts de dévoiler mes rapines ; mais son propre intérêt la retint. Une fois brouillé avec elle, je ne pouvais plus la tromper ; je cherchai donc quelque autre moyen de m'amuser, et, pour cela, je m'étudiai à ce qu'on appelle, en termes d'étudiants, courir quelque chose. C'est une honnête traduction de voler.

The text on this page is estimated to be only 22.04% accurate

DE SEGOVIE. 87 Il m'aniva en ce genre les aventures les plas plaisantes. Passant un soir vers les neuf heures dans la grande rue, et il s'; trouvait peu de monde à ce moment, J'aperçus une boutique de confiseur, et sur l'étalage une petite botte de raisins. Je prends mon vol, je m'approche, je saisis la boîte et me mets à courir ; le confiseur s'élance à ma poursuite ; avec lui ses serviteurs et ses voisins. J'étais chargé, et bien que j'eusse de Pavanée, je vis qu'ils allaient m'atteindre. Au détour d'une rue je jette la botte à terre ; je m'assieds dessus, j'enveloppe rapidement ma jambe avec mon man- ^ teau, et je me mets à crier en la tenant à deux mains : — Holà ! Dieu lui pardonne, il m'a Toulé aux pieds. Ils m'entendirent et accoururent ; alors, je me dis ù dire : — Très-salDte mère de IMeul et le reste de la prière du soir.

8H DON PABLO Le confiseur et les autres avaient Tair furieux, et criaient à tue4ête. — ^ Frère, me dirent-ils, un homme n*a-t-il point passé par ici ? — 11 est en avant, répondis-je ; il m'a marché sur la jambe ; mais loué \$oit le Seigneur! Ils gagnèrent au pied là-dessus, et s'éloignèrent. Resté . seul, j'emportai la botte au logis, et je racontai Taflaire. Les camarades me félicitèrent beaucoup, mais ne voulurent pas croire que cela me fût arrivé de la sorte ; je les invitai donc à venir le lendemain soir me voir courir quelque autre boîte. Ils vinrent au rendez- >rous; ils remarquèrent que les bottes étaient dans Tintérieur de la boutique, et qu*on ne pouvait les prendre avec -la main ; ils jugèrent donc la chose impossible. D'ailleurs, le confiseur, averti par ce qui était arrivé à son confrère aux raisins, se tenait sur ses gardes. J'arrive, et, à douze pas de la boutique, je mets à la main mon épée, qui était un fort estoc. Je m'élance vers la boutique en criant : Meurs! et je porte une pointe vers le confiseur ; il se laisse tomber, je pique une botte, je l'enfile de mon épée et je m'en vais. Les camarades étaient ébahis de mon adresse, et mouraient de rire de voir le confiseur qui demandait qu'on l'examinât; disant que sans doute je l'avais blessé ; que j'étais un homme avec lequel il avait eu une querelle. Mais en levant les yeux, et en reconnaissant le désordre que l'enlèvement d'une botte avait mis parmi les

DE SÉGOVIE. 89 autres^ il devina la ruse, et se mita se signer de telle sorte, qu'on crut qu'il n'en finirait pas. J'ayoe que Jamais succès ne me fit plus de plaisir. Les camarades disaient qu'à moi seul je pouvais soutenir la maison avec ce que je eourats^ ce qui est la même chose que voler, à mot couvert. J'étais jeune, et les éloges qu'on donnait à mon adresse m'excitaient chaque jour à de nouvelles espiègleries. (Que de fois la nuit j'ai décroché et changé de place les enseignes des marchands ; que de fois j'ai mis en campagne les alguazils et le guet ; que de fois j'ai mis en émoi les bons habitants d'Alcala en criant au feu au milieu de la nuit ! A l'université, j'étais le bourreau des nouveaux, le mauvais démon des recteurs^ le tyran des garçons de salle.) J'ai volé aux couvents de nonnes je ne sais combien de tasses et de petits pots, et quand j'allais y demander à boire, je ne rendais jamais le vase dans lequel on me servait ; c'est à cause de mes larcins que ces dames ne donnent plus rien maintenant sans gage '. Enfin, je promis à don Diego et à tous ses amis d'enlever un soir lesépées de la ronde elle-même. Nous convînmes d'un jour, et nous nous rendîmes tous ensemble au lieu choisi. Je marchais en avant, et, dès que j'avisai la justice, j'allai à elle avec un autre valet du logis. — i Est-ce la justice ? demandai-je d'un air fort agité. — C'est elle, répondit-on. — i Est-ce le corrégidor? 42

90 DON PABLO — C'est lui. Je me jetai à genoux . -^ Seigneur, lui dis-je f n^on salut, ma vengeance, et l'intérêt de l'État sont entre vos mains. Si Votre Grâce veut faire une grande capture, qu'elle> daigne me permettre de lui parler un instant à l'écart. Il fit ce que je lui demandais, et déjà les archers^ empoignaient leurs épées, et les alguazils leurs baguettes. — Seigneur; continuai-je, je viens de Séville à la^ suite de sii^ hommes, les plus criminels du monde, tous voleurs et assassins. L'un d'eux a tué ma mère et un mien frère pour les voler; j'ai la preuve de ce fait. Avec eux, selon ce que j'ai ouï dire, est un espion français, et, à leur^ propos, je soupçonne - ici je baissai la voi^i — qu'il appartient à Antonio Ferez ^. À ces mots, le corrégidor fit un saut en avant. — Où sont-ils? — Seigneur^ dans la maison publique ; que Votre Grâce se hâte : les âmes de ma mère, de mon frère, vous le payeront en prières ; et le roi !... — Sus donc, Jésus ! ne perdons pas de temps ; suivez-moi tous ; donnez-moi une rondache. — Seigneur, repris-je en l'attirant de nouveau à l'écart. Votre Grâce va se perdre si elle agit de la sorte. Il est important que vous entriez tous sans épées, un à un, car ils

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

DE SËGOVIE. 94 sont dans des chambres, ils ont des pistolets, et s'ils tous voient entrer avec des épées, comme la jDstke seule a le droit d'en porter, ils feront feu. Il vaut mieux n'aToirque des dagues^, et leur saisir les bras par derrière : nous sommes assez nombreux pour cela. Le moyen plut au corrégidor et la capture à faire Tallécha. Nous approchions; le corrégidor, prévenu, ordonna à ses gens de cacher leurs épées sous Therbe dans un champ qui était presque en face de la maison. Ils le firent et passèrent outre. J'avais averti mon camarade que voir déposer les épées, les prendre et gagner le logis devaient être tout un. Il n'y manqua pas ; quand les re^rs entrèrent, je passai le dernier, et dès qu'ils furent mêlés pat'mt les gen^ qui étaient là, Je leur faussai compagnie, j'enjllatune petite rue qui conduit à la Yietoire, et un lévrier ne m'eût pas atteint. (lue fois entrés et ne voyant rien que des étudiants et des libertins, c'est tout un, le^ recors me cherchèrent et ne me trouvèrent pas ; ils se 'doutèrent de la ruse, oourun^nt à leurs épées et n'en virent pas la moitié d'une. ^ Qui pourrait dire les recherches que firent cette nuitlà le corrégidor et le recteur ? Ils aUèrenl ()ans toutes les cours, visitèrent to0s les Kts. Ils vinrent à notre maison. Pour ne pas être reconmi, je m'étais étendu sur mon lit, un mouchoir autour de la tête, un cierge d'une main et un cruciflx de l'autre ; près de moi un camarade vêtu en clerc m'aidait à mourir, et les autres récitaient les litanies. Le recteur vint et avec lui la justice, et ils sortirent aussitôt, ne pouvant |penser qu'ils trouveraient là ce qu'ils cher

The text on this page is estimated to be only 20.97% accurate

92 DO.N PABLO DK SÉGOVIE. chùeat. Ils ne regardèrent rien, et mieux, le recteur me dit un répoDB. Il demanda si j'avais déjà perdu la parole, on lui répondit que oui ; et li-dessus ils s'en altèrent, désespérant de trouver quelque iodice. Le recteur Jura qu'il livrerait le coupable s'il le découvrait, le corrégidor jura de le pendre, rât-ll le flis d'un grand, et moi je me levai. Si vous allez à Alcala, ntesseigneurs, vous y entendrez parler de cette mystification, on s'en souvient encore. Je ne vous dirai pas comment je .rendis la place du marché aussi peu sAreque le carrefour d'une forêt, comment Je frappai d'impAts les boutiques de drapiers, les magasins d'orfèvres, voire mèâfle les étalages des fruitières, car je ae pus Jamais oublier l'alTront que j'avab reçu de celles de Ségorie, quand je fus roi des coqs; les jardins, les vignes, les vergers d'alentour me payaient tous la dtme. Aussi, ces bagatelles et quelques autres me donnèrent la réputation d'un homme actif et subtil entre tous. J'étais le favori dœ jeunes cavaliers amis de mon maître ; ils se disputaient mes services et à peine me laissaient-ils à don Diego, k qui j'accordai toujours cependant le respect que je lui devais et le dévouement que méritait son affection pour moi.

The text on this page is estimated to be only 3.22% accurate

CHAPITRE VIL Dea B«[^] tateane à SêgMic. Pabto ifpfnw l b
Mori de si et se Rut une règle de (. 'oodoïle poor Tainur. ir koal de qoclqae
leaps, don Mégn reçvt éi MB pèfv Bue Mm [^]ci es renfermait nne seronde
pew ■»!». Cette lettre Hait (Tofi ■ieii oarle, «n[^]Mé Aloaso ttaatpina,
fvt>epmnrt de lo«le» les fert» pomiMes ', el rt eoam à SéfaviéT rà il tenait
de tr[^]»-[^]<hi Jartiee. Le fail est que de toole» le» rénrtn' » as pen eayîlalca
ffn'efc svirit prùm depoi» Ereaae, pw «k neï'étiil «Anit[^]MtM loi. ithwnmi». yaÉiqB'ilbiilitir«tti vérité, mimwiaHtto

À

The text on this page is estimated to be only 18.97% accurate

CHAPITRE VII. Dou Diego Ktounie à Ségovie. Pablo appreod la mort de ses parents et se f[^]iinne règle de conduite pour l'avenir. u bout de quelque temps, don Diego reçut de son père une lettre qui en renTermak une Beeonde pour moi. Cette lettre était d'un mien oDcle, nommé Alonso Ramplon, proe parent de toutes les vertus possibles ' , et rt connu & Ségovie, où il tenait de très-près Justice. Le fait est que de toutes les résolug un peu capitales qu'elle avait prises depuis , treans, pas une ne s'était exécutée sans lui. Il était boorreou, puisqu'il faut dire la vérité, mais un aigle

96 DON PABLO parmi ceux du métier. A le voir à Tœuvre, on avait l'eau à la bouche de se laisser pendre. Voici le contenu de la lettre qu'il m'adressa de Ségovie à Alcala : • Mon fils Pablo, — c'est ainsi qu'il m'appelait, tant il avait d'affection pour moi, — les grandes occupations que me donne, dans la place que Je remplis, le service de Sa Majesté, ne m'ont pas permis de vous écrire plus tôt ; si le service du roi a des désagréments, c'est surtout par l'excès du travail, et encore j'en suis bien dédommagé par l'obscur honneur d'être au nombre de ses serviteurs. J'ai le chagrin d'avoir à vous donner des nouvelles peu agréables. Votre père est mort, il y a huit jours, plus courageusement qu'aucun homme en ce monde ; je puis le dire, car c'est moi qui l'ai guindé '. Il monta sur son âne sans mettre le pied à rétrier; la jaquette du supplice lui allait comme si elle eût été faite pour lui ; en un mot, il avait si bonne prestance, que tous ceux qui le voyaient passer précédé de la croix, le jugeaient digne de sa future élévation. Il allait d'un air délibéré, regardant aux fenêtres, saluant tous ceux qui quittaient leurs travaux pour le voir ; deux fois même il se fit la moustache. Il engageait ses confesseurs à se reposer et approuvait ce qu'ils disaient de bon. Arrivé à la croix de bois ^, il mit le pied sur l'échelle, ne monta ni trop lentement ni comme un chat, et, rencontrant un éche> Ion brisé, il se retourna vers la justice et la pria de le faire remplacer pour la prochaine occasion, attendu que d'autres n'auraient peut-être pas autant d'assurance que

DE SÉGOVÎE. 97 lui. Je ne puis vous exprimer Jusqu'à quel point il plut à tout le monde. « Arrivé au haut, il s'assit, rejeta en arrière les plis de son vêtement, prit la corde et se la mita la gorge. Voyant en ce moment que le théatin voulait le prêcher, il se retourna vers lui. « — Frère, lui fit-il, je le prends pour dit; donnez-moi un peu de Credo et finissons promptement, je ne voudrais pas paraître long. « Ainsi fut fait ; il me recommanda de lui mettre son chaperon sur le côté, de lui essuyer la bave, ce que je fis. Il tomba sans ramasser ses jambes et sans faire de contorsions. Il se tint, en un mot, très-gravement ; on ne pouvait demander davantage. Je le mis en quatre et lui donnai pour sépulture les grands chemins. Dieu sait quelle peine je ressens de le voir là, tenant table ouverte pour les corbeaux ; mais j'espère que les pâtissiers du pays nous consoleront en en mettant quelque peu dans leurs pâtés à quatre réaux "*.

« Quant à votre mère, bien qu'elle soit encore vivante, je puis presque vous en dire autant. L'inquisition de To^ lède Fa fait mettre en prison, parce qu'elle déterrait les morts. Il paraît qu'elle faisait la sorcière, et on a dit que chaque nuit elle embrassait un bouc sur l'œil sans prunelle. On a trouvé dans son logis plus de Jambes, de bras et de têtes qu'il n'en faudrait à une chapelle de miracles, et Ton prétend que, comme la vieille Célestine^ On \5

The text on this page is estimated to be only 23.02% accurate

dit enAn qu'elle a Hguré dans un aaio-de-fé, le jour de la Trinité, avec quatre cents condamnés à mort. « J'en suis bien chagrin, car elle nous déshonore tous, moi surtout, qui suis ministre du roi. De semblables parentés ne me vont pas. " Vos parents, mon (Ils, ont laissé ici je ne sais qu^le somme cachée, cela peut monter en tout à quatre c«nts ducats. Je suis votre oncle, ce que j'ai sera pour vous. Cette lettre reçue, vous pourrez venir ici ; avec ce que vous savez de latin et de rhétorique, vous serez un homme unique dans l'art du bourreau. Itépondez-moi de suite, et d'ici là que Dieu vous garde. Cl De Ségovle, etc.. » Je ne puis nier que cette nouvelle honte me Bt un Impression, et cependant je me consolai en partie ;

DE SÉGOVIE. 99 est Teffet des vices chez les parents ; les enfants y trouvent une consolation à leurs peines, quelque grandes qu'elles soient. — Je courus trouver don Diego ; il lisait la lettre de son père qui le rappelait auprès de lui, et qui, informé de mes espiègleries, lui mandait de ne pas m'emmener. Don Diego me prévint qu'il allait partir, et me témoigna tout le chagrin qu'il avait de se séparer de moi. Celui que j'éprouvai n'était pas moins grand. Il m'offrit de me mettre au service d'un gentilhomme de ses amis, mais je le remerciai. — Seigneur, lui dis-je en souriant, j'ai maintenant une autre ambition et d'autres projets, je vise plus haut ; je suis, à dater de ce jour, chef de famille, seul maître de mon nom, et je dois songer à en faire quelque chose. Je lui appris comment mon père était mort aussi honorablement que l'homme le plus haut placé, comment il avait été décapé, comment on lui avait octroyé une noblesse à quatre quartiers [^], et dans quels termes tout cela m'avait été écrit par mon seigneur et oncle le bourreau, ainsi que la nouvelle de l'emprisonnement de maman ; j'imaginai enfin qu'il me connaissait assez pour que je pusse lui dire tout cela sans honte. Don Diego prit une vive part à mes malheurs et me demanda ce que je comptais faire ; je lui communiquai mes projets, qu'il approuva. Il partit le lendemain fort tristement pour Ségovie, et je restai à la maison sans rien laisser entrevoir de ce que j'éprouvais. Je brûlai la lettre de mon

The text on this page is estimated to be only 17.88% accurate

JOO DU^ PAULU DE SÉGOVIE. oDcle, de crainte qu'elle ne tombât entre les n>aiDS de quelqu'un, el Je commençai mes préparatifs pour me rendre moi ausii et seul à Ségovie, où je voulais recueillir mon héritage et connaître ma famille, afin de l'éviter.



4114 DON PABLO cordonnier pour les créances que je lui emportais, les gémissements de la gouvernante pour ses gages que je retenais, la colère de Thôte pour le loyer de la maison? L'un disait : — Mon cœur Tavait deviné. L'autre : — On m'avait bien dit que c'était un mattre fourbe et un escroc. Enfin je partis, tellement aimé de tous, que mon absence en laissa une moitié en larmes et l'autre moitié riant de celle qui pleurait. Je cheminais en songeant à tout cela, lorsqu'au delà de Torote, je rencontraï un homme monté sur un mulet de bât. Il causait tout seul avec une grande volubilité, et il était tellement occupé de son sujet, que j'étais à côté de lui qu'il ne me voyait pas. Je le saluai et il me salua ; je lui demandai où il allait, et dès que nous eûmes échangé quelques questions, nous notis mtmes à parler de la descente du Turc et des fbrces du roi. Il prétendit m'exposer comment on pourrait conquérir la terre sainte et comment on prendrait Alger ; à tout ce qu'il me dit je reconnus que cet homme était un fou politique. Nous continuâmes à causer assez joyeusement, et, d'une chose à Tautre, nous tombâmes sur la Flandre. Arrivé là, il se mit à soupirer. — Ce pays, s'écria<-t-il, me coûte plus qu^au roi ; voici quatorze ans que je médite un expédient qui pacifierait tout en un instant s'il n'était aussi impossible.

DE SÉGOVIE. 105 ~ ^ Quelle peut être, lui dis-je, cette chose impossible qui pourrait produire un si important résultat? — Quand je dis impossible, seigneur, reprit-il, ce n'est pas ma pensée bien réelle, car rien n'est plus simple. Cette chose n'est impossible que parce qu'on ne voudra pas la faire. Si je ne craignais de vous ennuyer, je vous dirais ce que c'est; du reste, on le saura plus tard, car je compte la faire imprimer avec quelques autres mémoires dans lesquels j'indique au roi deux moyens de réduire Ostende. Je le priai de me les faire connaître ; il tira alors de sa poche un rouleau de papier sur lequel il me montra le plan <lu fort de l'ennemi et celui du nôtre. — Vous voyez, me dit-il, que la difficulté en cette affaire consiste dans ce petit bras de mer ; eh bien , je donnerais l'ordre de le supprimer en le desséchant avec des éponges. Cette extravagance m'arracha un grand éclat de rire, et mon homme me regarda en face. — Je n'ai dit cela à personne qui n'ait ri comme vous, tant ce projet fait de plaisir à tout le monde. — Je n'en doute pas, répliquai-je, c'est l'effet tout naturel d'une pensée aussi neuve et aussi judicieuse ; mais songez, je vous prie, qu'à mesure que vous épongerez l'eau, la mer en rapportera tout autant. — La mer ne fera point cela, j'y ai mûrement réfléchi;

^06 DON PABLO j'ai imaginé, pour obvier à cet inconvénient, d'en creuser le Tond de douze stades sur ce point-là. Je ne répliquai rien, de crainte qu'il ne me dît qu'il avait aussi un expédient pour faire descendre le ciel ici-bas. Jamais de ma vie je ne connus un pareil insensé. Il me disait que Juaneio n'avait rien fait de bien, qu'il se chargerait de faire monter toute l'eau du Tage à Tolède d'une manière plus facile. Quand je lui demandai ce nouveau moyen, il me répondit que c'était par enchantement. — Avez-vous jamais rien entendu de semblable? — Du reste, ajouta-t-il, je n'exécute rien de tout cela que le roi ne me donne d'abord une commanderie ; je suis très-capable de la régir, et j'ai des titres de noblesse fort honorables. Au milieu de ces propos et de ces extravagances, nous arrivâmes à Torrejon où il s'arrêta, parce qu'il y venait visiter une parente. Je continuais seul ma route, riant comme un fou des singulières occupations de cet originaire, lorsque Dieu et ma bonne étoile me firent apercevoir de loin une mule paissant en liberté l'herbe du grand chemin et près d'elle un homme à pied qui feuilletait un livre, faisait des raies dans la poussière et les mesurait avec un compas. Il passait d'un côté, il sautait de l'autre, et, de temps en temps, mettait ses doigts en croix, puis dansait autour de son ouvrage. J'avoue que je n'osai d'abord le regarder que de loin, pensant que c'était un enchanteur, et j'avais peine à me déterminer à passer près de lui. Je me

DE SÉGOVIE. <07 hasardai enfin, et quand je m'approchai il m'entendit. Il ferma son livre^ alla chercher sa mule, et, en mettant le pied à rétrier, il glissa et tombé. Je courus le relever. — Je n'ai pas bien pris, me dit-il, le milieu de la proportion pour faire la circonférence en montant. Je n'y compris rien et Taidai à se remettre sur sa bête. A quelques pas de là, il me demanda si j'allais à Madrid par une ligne droite ou par un chemin circonflexe. Je ne savais ce que cela signifiait, et je répondis que je suivais la voie circonflexe. Il me demanda encore à qui était Tépée que je portais ; quand je lui eus dit qu'elle était à moi, il la prit et l'examina. — Ces branches de la garde, fit-il, devraient être plus inrandes, afin de mieux parer les coups de taille qui se for< ment sur le centre des estocades. Là-dessus, il entama une démonstration si pompeuse et si diffuse, que force me fut de lui demander quel métier il professait. — Je suis, me dit-il, un escrimeur habile par excellence, et je puis le prouver en toute occasion. — Mais en vérité, repris-je en retenant un nouvel éclat (Je rire, à ce que je vous ai vu faire sur le grand chemin, des cercles, des angles, des lignes, je vous aurais pris plutôt pour un enchanteur. — C'est, me répondit-il, que j'étudiais avec mon grand

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

40» DON l'ABLO compas une f[^]nte par le quart de cercle, dont le résultat doit être la mort instantanée de l'adversaire, et je m'occupais à la rédiger en termes de mathématique. — ; Kst-ii possible qu'il } ait de la mathématique là dedans? — Kon-seulemont de la mathématique, mais encore de la théologie, de la philosophie, de la musique et de la médecine. ~ Quant à cette dernière science, répliquai-je, je n'en doute pas, puisqu[^]il s'agit de tuer [^]. — Ne vous moquez pas, me dit-il, je vous enseignerai tout à l'heure un coup superbe ; parade, riposte à coups détaille en concentrant les sptrales de l'épée. — Je ne comprends rien à tout ce que vous me dîtes, grand ou petit. ~ Ce livre vous en instruira, répondit-il ; il est intitulé les Grandeurs de rÈpce ; il est très-bon et il enseigne des miracles. Je vous le prouverai ce[^]ir ù Rejas, à la cou> chée; nous prendrons deux broches, et vous me verrez faire des merveilles. N[^]en doutez pas, quiconque lira ce livre tuera tous ceux qu'il voudra. — Ou ce livre, lui dis-je, enseigne à procurer la poste aux hommes, ou bien 11 a été composé par quelque docteur. — Comment, docteur! Bien entendu, c'est un grand savant, c'est même plus qu'un grand savant [^]

bE SÉGOVIE. ^09 En causant de la sorte, nous arrivâmes à Kejas, et nous nous arrêtâmes devant une hôtellerie. Au moment où je descendais de ma mule, mon compagnon poussa de grands cris. — Faites un angle obtus avec les jambes, ramenez-les en deux lignes parallèles cl laissez-vous aller perpendiculairement sur le solL'hôtelier, qui me vit rire, en fit autant et me demanda SI ce cavalier qui parlait de la sorte était Indien. Mon escrimeur s*approclia de Thôte. — Seigneur, lui dit-il, donnez-moi, je vous prie, deux broches pour deux ou trois angles, je vous les rendrai surle-champ. — Jésus ! fit Fhôte, donnez-moi plutôt vos angles, ma femme les embrochera ; je n'ai jamais entendu prononcer le nom de ces oiseaux. — Ce ne sont pas des oiseaux, répondit mon original; voyez un peu, ajouta-t-il en se'tournant vers moi, ce que c'est que de ne pas saviflir! Donnez-moi les broches je ne les veux que pour escrimer, et peut-Atre ce que vous me verrez faire aujourd'hui vous vaudra-t-ii plus que tout ce que vous avez gagné en votre vie. Les broches se trouvant occupées, il nous fallut prendre deux cuillers à marmite. Jamais on ne vit rien de plus risibleau monde. Mon homme faisait un saut et disait : — Avec ce mouvement, j'atteins plus loin et j'arrive aux degrés du profil.

The text on this page is estimated to be only 20.24% accurate

10 l)0!N PABLO Il Taisait un nuire saul, elil ajoutait : —
Maintenant j'emploie un mouvement ralenli pour tuer j naturel : ceci est
d'estoc, et cela de (aille. Il ne m'approchait pas d'une lieue et tournait autour
àe moi avec sa cuiller ; comme je n'étais pas Tort tran<)uille, on eût pris
cette comédie pour un assaut contre une marmite qui bout et qui s'enltiit. —
Voilà seulement le bon sjsième. me dit-il enfin en s'iirrétant, plulAt que
toutes les niaiseres qu'enseignent ces misérables maîtres d'escrime qui ne
savent que boire. Il avait à peine aciievé ces mots, que nous vîmes si. ilii' de
l'hAtellerie un mulâtre qui montrait les dents. Il avait un cliapeau rabattu en
forme de parasol, un plastron de bulHe sous un pourpoint déboulonné et
Karni de rubans ; il avait le.s jambes raKneuiêes conmie Viiiigle impérial, le
vi

I)K SÉGOViE. H« sage traversé d'estafilacles, la barbe fourchue, les moustaches en fuseau, et une dague garnie de plus de grilles et de plus de traverses qu'un parlofr.de nonnes. — Je suis examiné, nous dit-il en regardant la terre, et je porte mon brevet ; par le soleil, qui échauffe les moissons, je mettrai en morceaux quiconque pariera mal de tout bon fils qui professe les armes *. Redoutant quelque fâcheux événement, je me mis entre eux deux, disant au nouveau venu qu'on ne parlait pas de lui et qu'il avait tort de s'olTenser. — Qu'il mette Tépée à la main, s'il en a une, continua•il, qu'il laisse là sa cuiller à pot, et nous verrons quelle est la vraie science. — Cet ouvrage l'apprend, dite haute voix mon pauvre compagnon, en ouvrant son livré ; il a été imprimé avec permission du roi, et je soutiendrai avec la cuiller et sans la cuiller, ici ou ailleurs, que ce qu'il dit est la vérité. Mesurons, si vous en doutez. Là>dessus, il prit son compas, tira des lignes, et nous dit : — Cet angle est obtus. — Je ne sais ce que c'est qu'angle et obtus, dit le matlre en tirant sa dague, je n'ai entendu prononcer pareils mots de la vie ; place, et avec cette arme je le mettrai en morceaux. Il attaqua le pauvre diable, qui se sauva en sautant par toute la maison.

112 DON PABLO DE SÉGOVIE. — Il ne me blessera pas, nous cria*t*il en passant près de nous ; je lui ai gagné les degrés du profil. L*hAto et ses gens furent obligés de s'interposer et de mettre la paix entre eux ; je les laissai faire, car je me pAmiais de rire. On soupa, puis on nous mit dans une même chambre, le fou et moi, et nous nous couchâmes. A deux heures du matin, il se leva en chemise et se mit à parcourir la chambre à tâtons, sautant et disant une foule d'extravagances en langue mathématique. Il me réveilla, puis s'en alla trouver Thôte et lui demanda de la lumière, en lui disant qu'il avait trouvé pour Testocade un terme de proportion qui était le segment de la subtendante. L'hôte était furieux et le donnait à tous les diables pour ravoir réveillé ; il le traita de fou et le mit à la porte. Mon homme revint me trouver ; il me dit que si je voulais me lever, il me ferait voir la ruse si fameuse qu'il avait inventée contre le Turc et SOS cimenterres ; il disait qu'il voulait aller l'enseigner au roi comme chose très-importante pour les catholiques. Le Jour venu, nous nous habillâmes tous et payâmes notre gîte. On réconcilia le fou avec le raatre d'armes, qui partit en convenant que le système de mon compagnon avait du bon, mais qu'il ferait plus de fous que d'adroits, parce que la plupart n'y éntt^ndaient rien.

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

CHAPITRE IX. Fīl)lo rL'uuonlri' un |iml«. E pris le chemin de Madrid, et le Tou me dit adieu, parce qu'il suivait une route difTérente. J'étais déjà à quelque distance, lorsqu'il revint en courant et en m'appelant de utes ses forces. Nous étioas au milieu de la impagne, où personne ne pouvait nous enIre ; il s'en vint me parler à l'oreille. - Sur votre vie, seigneur, me dit-il, ne parà personne des admirables secrets que je vous ai confiés en matière d'escrime ; gardez4es pour vous

H6 DON PABLO seul, vous avez de rintelligence, ils vous profileront. Je lui en fis la promesse^ et il s'en retourna. Je fis plus d'une lieue sans rencontrer personne, songeant aux nombreuses diffiottltés que Je trouverais pour vivre en honnête homme et en homme vertueux ; car j*avais d'abord à dissimuler le triste patrimoine que me laissaient mes parents et ensuite à me conduire de telle manière que ceux qui me connaissaient fussent forcés d'oublier de qui j'étais issu. J'étais tout heureux d'avoir des pensées aussi sages, et Je me disais : Si Je suis vertueux, on devra m'en savoir plus de gré, à moi qui n'ai personne pour m'apprendre à l'être, qu'à tout autre qui aura reçu la vertu comme héritage de famille. J'allais discourant de la sorte, lorsque Je rencontrai un clerc, déjà âgé, qui suivait sur une mule le chemin de Madrid. Nous liâmes conversation, et il me demanda tout aus^ sitôt d'où Je venais. — D'Alcala, luidis-je. — Que Dieu maudisse d'aussi méchantes gens, s'écriat-il ;il n'y a pas entre eux tous un seul homme d'esprit. — i Comment, lui demandai-Je, pouvez-vous dire pareille chose d'un lieu qui réunit tant de savants ? — Des savants! répliqua-t-il, ides savants! Voici quatorze ans, seigneur, que je fais à Majalahonda, où j'ai été sacristain, des noëls, des chansons de Fête-Dieu , et ils n'ont pas daigné en couronner une seule. Je veux vous

DE SÉGOVIE. U7 convaincre de rinjusiice qu'ils m'ont faite, et vous donner un échantillon de mes œuvres. (Alors il fira de ses chausses un petit papier tout crasseux, et me lut quelques strophes si extravagantes, si ridiculement rimées, que je ne crois pas qu'il en existe de plus pitoyable dans la collection des noëls passés et présents '.) — l Peut-on faire mieux? me dit-il. Croirez-vous que chacune de ces strophes me coûte plus d'un mois de travail et d'étude? — Sans nul doute, répondis-je en étouffant une nouvelle envie de rire ; de ma vie je n'ai rien entendu de plus gracieux (Funiversité d'Âlcala n'est qu'une sottie, et ces couplets méritent toute sorte de récompenses). — Ceci n'est qu'un jeu, seigneur ; veuillez écouter maintenant quelques pages d'un petit livre que j'ai fait en l'honneur des onze mille vierges, et dans lequel j'ai consacré à chacune cinquante huitains ^. Je reculai d'épouvante à l'approche de ce demi-million de strophes, et je le suppliai de me donner en place quelque chose dans le genre divin ^. Il se mit alors à me réciter une comédie qui comptait plus de journées que le chemin de Jérusalem. — Je rai fait en deux jours, me dit-il , en voici le brouillon. Il me montra une liasse qui n'avait pas moins de cinq

120 DON PABLO — Après le sonnet du lièvre, disais-je je vous dirai le trentième, dans lequel je TappeUne étoile. J'étais au désespoir de penser que je ne pouvais rien nommer qui ne lui eût fourni matière à quelque disparate, et je me crus sauvé lorsque nous approchâmes des faubourgs de Madrid, espérant que la crainte d'être entendu lui imposerait silence. Ce fut tout le contraire; dès que nous fûmes dans la rue, il éleva la voix pour faire connaître ce qu'il était. Je le suppliai de se taire, lui disant que si les enfants sentaient le poète, il n'y aurait pas de trognon de chou qui ne vint à notre adresse. Je lui dis en confidence qu'il fallait éviter de se faire connaître pour poète, parce que depuis peu de temps un poète renégat, qui avait renoncé aux muses pour mener une vie raisonnable, avait lancé contre ses confrères une pragmatique qui les déclarait fous ^ . (Cette fois j'avais touché la bonne corde. Notre homme n'avait fait de vers ni sur ce mot ni sur cette idée, et ma confidence l'effraya beaucoup. Il me demanda tout bas si cette pragmatique était promulguée ; je lui répondis qu'elle le serait bientôt, qu'on n'attendait pour cela que quelque nouvelle impertinence de messieurs les poètes. Dès ce moment il ne dit plus rien et se tint coi.) Nous arrivâmes de la sorte à une hAtellerie où il avait coutume de descendre. A la porte se trouvaient plus de douze aveugles, qui reconnurent à l'instant le sacritain, le» uns à l'odeur, les autres à la voix. Ils poussèrent de grands cris pour lui souhaiter la bienvenue, et le brave

The text on this page is estimated to be only 20.35% accurate

DE SËGOVIE.)2I homme los embrassu tous. L'un lui demanda une orsison pour \ejuiiejugcen vers graves et sentencieux, prêtant aux gestes et à l'action-, d'autres lui demandèrent des complaints pour les tmes du purgatoire, et chacun lui donna huit réaux pour arrhes. — Savez-vous, me dit-il quand il les eut congédiés, que «es aveugles vont me rapporter plus de trois cents réaux : aussi, avec rotre permission, je vais me retirer pendant quelques instants pour leur faire une partie de ces oraisons ; puis, après dîner, nous serons libres et nous causeFOns tout k l'aise.

in DON PÂBLO — (jcaod Dieu, me répondit lé pauvre homme, ne sachant s'il devait se mettre en colère, peut-on Iraiterun poëte de la sorte ! — Marchandise ! — Ce que j'en fais, seigneur, n'est que par amour de Part et non par esprit mercantile. ^ Ne vaut-il pas mieux entendre nos aveugles réciter de bonnes stances, des cantiques convenablement rimes, plutôt que ces psaumes sans rime ni raison, ces canciones estropiées et ces vers boiteux nés du cerveau de quelque pauvre hère de nos provinces? — Marchand, moi! — Oh! seigneur, quel mot!) Moi, propriétaire de huit cent mille couplets efTectifs ; moi qui ai demeuré dans la même hôtellerie que Lignan et qui ai dtné plus de deux fois avec Espinel; moi qui me suis trouvé à Madrid aussi près de Lope de Vega que Je le suis de vous ; qui ai vu don Alonso de Ercilla plus de mille fois ! ^ Savez-vous que j'ai chez moi un portrait du divin Figueroa et que j'ai acheté les grègues que quitta Padilla lorsqu'il se fit moine *? Je les porte encore, ces grègues , quelque mauvaises qu'elles soient, les voici. l'iR parlant de la sorte, le brave sacristain nous exhiber ses culottes avec une gravité qui fit rire aux éclats tous les habitués de l'hôtellerie. (Il en f\it tellement déconcerté, qu'il se leva de table sans ajouter un seul mot, et retourna s'enfermer dans sa chambre pour achever les stances de ses mendiants.) H était, du reste, près de deux heures; J'avais du chemin à faire avant la couchée; je dis adieu au sacristain, et, mon écot payé, Je me remis en route. Je eheniinais paisiblement sur le chemin qui conduit au j

The text on this page is estimated to be only 16.52% accurate

OË SÉCOVIE. t27 Puerto,-iDrsque Dieu, qui craignait atns doute que l'isolement ne me donnât de mauvaises pensées, me 51 rencontrer un soldat. Nous nous saluâmes avec la plus grande politesse, et In connaissance ne fut pas longue. Il me demanda si Je venais de la ca|Htale ; je lui répondis que Je n'avais Tait qu'y passer. — C'est tout ce qu'elle mérite, me dit-il aussitôt : <-(.' pays ne convient qu'à des gens de rien. J'aime mieux, j'en jure par leChriM, étreà un siège comptant teabeuresdans la neige Josqa'è la ceinture et maitgeànt do. bois, que de

1 42S DON PABLO supporter les injustices dont on «d[^]reuve les gens de bien en ce pays-là. — 11 y a de tout à Madrid, seigneur soldat, lui répondis-je ; on sait y faire grand cas des gens de mérite. ~ Grand cas! reprit--il d*un ton courroucé; voilà six mois que j'y sollicite inutilement une enseigne, après vingt années de service, après avoir perdu mon sang au service du roi, comme ces blessures en font preuve. En même temps, il me découvrit sa cuisse droite pour me faire voir une cicatrice d'un pouce de long» à laquelle je reconnus plutôt les traces de quelque furoncle et le bistouri du barbier que le fer é[^] Tenneoii. Il m*en montra ensuite deux autres à ses talons, en me disant que c'étaient des coups de feu ; fen avais deux semblables produites par des engelures. Il Ata son chapeau et me flt voir une estafilade qui lui partageait le nez, puis trois autres balafres qui se dessinaient sur sa figure commejies degrés d'une mappemonde. — J'ai reçu tout cela à Paris, me dit*il, pour le service de Dieu et du roi ; et pour toutes ces taillades de ma face, je n'ai obtenu que de belles paroles, ce qui ne vaut pas plus que de mauvaises actions. Lisez ces papiers, seigneur; par la vie du licencié! jamais homme, vive Dieul jamais homme aussi signalé, j*en adjure le Christ I n'a fait semblables campagnes. Jamais aussi signalé[^] le soldat disait vrai, car il Tétait à coups de couteau. Alors il me tira d'une botte de fer -blanc

DE SÉGOVIK. 429 des papiers qui sans doute avaient appartenu à un autre dont il prenait le nom. Je les lus et lui fis mille compliments, jurant que ni le Cid ni Bernardo n*avaient rien fait en comparaison de lui.^ — Comment en comparaison! Dites encore, par Dieu! ni Garcia de Paredès, ni Julian Romero, ni tant d'autres braves. En dépit du diable, il n'y avait pas d'artillerie alors, et je jure Dieu que Bernardo n'en aurait pas pour une heure de ce temps-ci. Si vous allez en Flandre, mon jeune seigneur, faites-vous raconter les exploits du BrècheDent, et vous verrez ce qu'on vous dira. — ^ E6t>ce donc vous ? lui demandai-je, — Eh ! ^ qui donc serait-ce si ce n'était moi? ^, Ne voyezvous pas cette brèche dans ma mâchoire? IN'en parlons pas davantage, il ne sied pas à un homme de chanter ses propres louanges. En discourant de la sorte, nous rencontrâmes un ermite monté sur un âne et portant une barbe qui lui descendait jusqu'aux genoux ; il paraissait exténué et était vêtu de drap gris. Nous le saluâmes avec le Deo grattas accoutumé. Il nous fit admirer les blés de la campagne, et prit texte de là pour louer la miséricorde du Seigneur. — Ah! mon père, interrompit le soldat en sautant, j'ai vu venir sur moi les piques plus épaisses que ces épis ; je jure le Christ que j'ai fait tout ce que j'ai pu au sac d'Anvers ; oui, certes, je jure Dieu ... 17

no DON PABLO l'ermite le pria de ne pas jurer autant. — On reconnaît bien, mon père, que vous n'avez pas été soldat, puisque vous me blâmez d'une chose qui est inséparable de mon état. J'éclatai de rire en voyant en quoi il Taisait consister l'art militaire, et je ne doutai plus que ce ne fût quelque coquin, car il n'est point d'habitude plus détestée parmi les soldats de cœur et de mérite si elle ne Test parmi tous. Nous arrivâmes aux gorges du Puerto ; Termite récitait ses prières sur un chapelet qui valait son pesant de bois et qui ressemblait à un jeu de boules ; le soldat, de son côté, comparait les rochers aux châteaux qu'il avait vus; il en examinait le côté fort et le côté faible, et désignait les points les plus convenables pour y placer de l'artillerie. Je les regardais tous deux et je craignais autant le rosaire de Termite avec ses grains énormes, que les mensonges du soldat. — Oh! disait celui-ci, comme je ferais sauter avec de la poudre une grande partie de cette gorge ! Quel grand service je rendrais aux voyageurs ! A Cerecedilla, où nous arrivâmes au sortir des gorges et à la chute du jour, nous entrâmes tous les trois dans une hAtellerie où nous demandâmes à souper. C'était un vendredi. — Amusons-nous un peu en attendant, dit Termite, car

DE SI[^]GOVIE. 454 Toisiveté est la mère de tous les vices ;
jouons des Ave Maria. m Et laissant tomber son rosaire, il tira de sa manche
un jeu de cartes. — Jouons un peu d'argent plutôt, dit le soldat, cela nous
amusera davantage; j*aicent réaux, je les risquerai. — J'en risquerai autant,
m'écrai-je, alléché par Tespoir du gain. L'ermite ne voulait pas nous
désobliger, — J'accepte, répondit-il, j'ai sur moi Thulle de la lampe ^ qui
monte à environ deux cents réaux. Je me flattai d'être la chouette qui lui
boirait son huile , mais je souhaite au Turc que tous ses projets réussissent
de la sorte. Nous choisîmes le lansquenet, et, ce qu'il y eut de bon, c'est que
l'ermite feignit de ne pas le coniiatre et nous pria de le lui enseigner.
L'innocent homme nous laissa faire deux levées, après quoi il nous mena de
telle sorte, qu'il fit en peu d'instants table nette C'était pitié de voir comme
le fripon raflait tout du creux de sa main et recueillait de notre vivant notre
triste héritage ; il avait perdu une bagatelle pour nous la reprendre ensuite
avec tout le reste, â chaque coup le soldat lâchait un torrent de jurons, de
malédictiones et de blasphèmes (et l'ermite ne se donnait même plus la peine
de l'empêcher de jurer). Moi, je me rongais les ongles pendant que le

452 DON PABLO frère luaii les siens sur la table, et il n'y avait pas de saint que Je n'invoquasse. L'honnête homme nous pluma complètement; il m'enleva six cents réaux, tout ce que j'avais, et au soldat les cent qu'il avait offerts. Nous lui proposâmes de continuer sur gages ; il répondit que ce n[^]avait été qu'un passetemps, que nous étions son prochain et qu'il ne voulait pas nous gagner davantage. ^ Je vous donnerai maintenant un conseil, ajoula-t-il» ne jurez plus; voyez, je me suis recommandé à Dieu, et cela m'a porté bonheur. Nous ne soupçonnions pas l'habileté de ses doigts et nous le crûmes ; le soldat jura[^] mais de ne plus jouer jamais, fît je fis comme lui. — Vive Dieu! disait le pauvre sergent, — il me confia que c'était là son grade, — je me suis vu au milieu des luthériens et des Maures, et jamais je n'ai été dépouillé de la sorte. L'ermite se mit à rire et retourna son rosaire ; moi, qui n'avais plus un maravedis, je lui demandai de nous faire souper et de nous défrayer tous les deux jusqu'à Ségovie, puisque nous n'en avons plus le moyen. Il me le promit et commanda soixante œufs pour notre souper. On nous fit loger dans une salle commune parce que les chambres de rhôtellerie étaient occupées. Je me couchai fort triste ; le soldat appela ThAte, le pria de lui garder ses.

DE SKGOVItL ^55 papiers avec la botte de fer-blanc qui les renfermait et un paquet de chemises liors de service. L'eroiite se recommanda à Dieu pendant que nous le recommandions au diable, et s'endormit. Je restai éveillé quelques instants encore, cherchant un moyen de lui reprendre mon argent, et le sergent ronfla bientôt, rêvant à ses cent réaux. Avant le Jour, le sergent, éveillé le premier, demanda de la lumière, appela ThAte et lui réclama ses papiers ; mais voici que ThAte ne pouvait se rappeler où il les avait mis et lui rendit seulement son paquet. Ce fut une scène terrible autant que comique. Le pauvre sergent, en chemise, Tépée à la main, remplissait la maison de ses cris et poursuivait ThÔtc en menaçant de le tuer ; Termite, craignant que ce ne fût un coup monté contre ses réaux, se tenait bien tranquille dans son lit en jouant avec son rosaire. Enfin, on retrouva les papiers ; le soldat se calma et acheva de s'habiller; l'ermite en fit autant, paya pour nous, reprit son ftne, et nous continuâmes ensemble notre route, fort mécontents, le Brèche-Dent et moi, de n'avoir pu reprendre notre fortune.... Nouft. arrivâmes sans nouvelle aventure jusqu'en vue de Ségovie ; mes yeux s'en réjouirent, mon cœur battit à l'approche de ma patrie, mais en cela ma mémoire ne fut pas d'accord avec mon cœur, et le souvenir du martyr souffert chez Cabra diminua un peu ma satisfaction. J'arrivais du reste un peu méconnaissable de ce que j'étais en partant; j'avais grandi, j'étais bien vêtu, et ma barbe commençait à poindre. A la porte de la ville mon cœur se serra, je venais de

^54 DON PABLO passer près du lieu où Ton expose les restes des suppliciés, et mon père sans doute était au milieu d'eux attendant la sépulture. Je continuai mon chemin en me signant, et, pour éviter des témoins des émotions de toute espèce que j'allais éprouver, je pris congé de mes compagnons de route et je m'acheminai seul à travers la ville, ne sachant auquel de mes concitoyens, à part le gibet, je pourrais demander des renseignements sur mon oncle. Je m'adressai à plusieurs, et personne ne put me répondre; Alonso Raniplon leur était inconnu. J'éprouvai un instant de bonheur de rencontrer à Çégovie autant d'hommes de bien. J'étais dans un assez grand embarras, lorsejue, dans une rue voisine j'entendis le précurseur des hautes œuvres qui jouait du gosier'; je pressentis que mon oncle n'était pas loin et qu'il faisait des siennes. Je vis venir en effet une procession d'hommes nus Jusqu'à la ceinture et sans capuchon, marchant devant mon oncle> qui, un fouet à la main, chantonnait une chaconne en s'accompagnant sur le dos de cinq de ces malheureux instruments à corde *. Je regardais défiler ce cortège, avec un individu auquel je m'étais donné pour un noble cavalier, l'oncle lève les} eux en passant auprès de moi, il me voit, s'avise de me reconnaître et se Jette à mon cou en m'appelant son neveu. Je crus que j'allais mourir de honte, et je n'osai me retourner pour prendre congé de mon voisin. — Viens avec moi, me dit mon oncle, et quand j'en aurai flni avec ces gcns-là, nous renlrerons ensemble et tu dtncrasavec moi.

The text on this page is estimated to be only 12.02% accurate

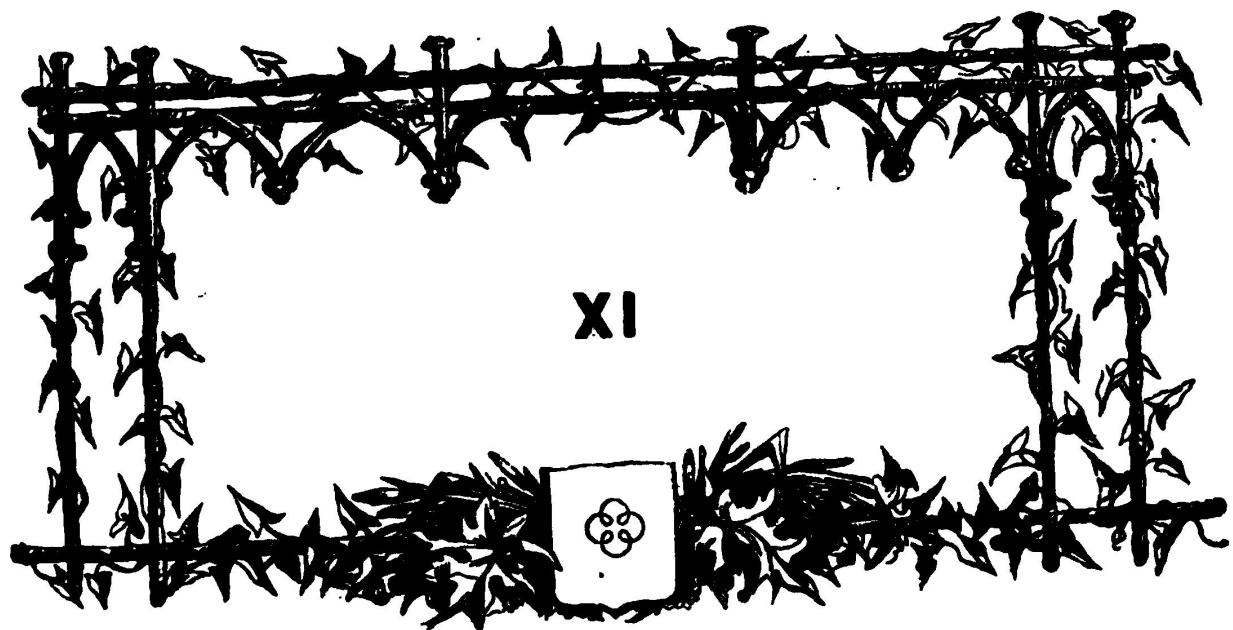
hE SEGOYIE. 135 JenelemisaDciuMairatà b« jotodrr i u sailr oq
â soo entourage, etje hii rtpondis que j'ûnaîs mimx l'atteodrr: il me qaiUa et
me promet de me reprendre en passant. J'étais si ronfkis de cetttr rencontre,
qne si le recoaTremenl de OMHi bien n'anit pas dépendn de lai. je ne
l'aurais revQ de ma Tir. (Hais j'allais Mre ricbe le lendemain, r'r~ tait nn
dentier calice d'ameitame à aTaIrr. et j'attmdîs.) Mon onde acheva de
donner le connple à ses patients, revint me chercher et me coodiisit chez
loi.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

■f**

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

48



The text on this page is estimated to be only 19.17% accurate

CHAPITRE XI. »t parfiitemeDl rtçn par son oncle qui le pfésente
à tes ai Il recueille soa bériUge ei reprend le cbemin de la capitale des
Espagnes. r dans la maison d'un porteur d'eau, de l'abattoir, que demeurerait
mon bon ; nous entrâmes. Mon logis n'est pas un palais, me ditaïs je vous
assure, neveu, qu'il convient [lent à mes alTaires. nontAmeg par un escalier
semblable aux chemins de la potence et dans lequel Je m'engageai avec
inquiétude, ne sachant ce qui m'advierait en haut.

^40 DON PABLO Nous pénétrâmes dans une chambre si basse, qu'il fallait presque y maroher dans la posture des gens qui reçoivent la bénédiction. L'oncle pendit son fouet à un clou au milieu de cordes, de liens, de couteaux, de crochets et d'autres instruments du métier. J'étais tout honteux d'une semblable réception et d'un aussi triste spectacle ; je n'étais pas au bout. — ^Tu n'ôtes pas ton manteau? me dit mon oncle. Âssieds-toi donc. — Merci, mon oncle, lui répondis-je tout préoccupé, je n'en ai pas l'habitude. — ^ Sais-tu que tu as du bonheur de m'avoir rencontré en semblable occasion ? Tu dîneras bien, j'ai des amis que je traite aujourd'hui, de bons vivants avec lesquels tu seras enchanté de faire connaissance. I En ce moment la porte s'ouvrit, et je vis entrer l'un des amis de mon oncle. C'était un de ces hommes qui s'en vont par les rues quêtant pour les âmes du pq^gatotre ; il était vêtu d'une grande robe violette qui lui descendait jusqu'aux pieds et portait à la main une tirelire qu'il faisait sonner. <■ — Mes âmes vont bien, dit-il à mon oncle, elles m'ont ^ autant rapporté aujourd'hui qu'à toi tes fouettés ; nous *« pouvons nous donner la main. Us se prirent tous deux la barbe, et l'homme aux âmes, ^ retroussant sa robe et montrant des jambes cagneuses >

DE SÉGOVIE. Un couvertes de grègues de toile, se mit à danser en demandant si Clémentine était venu. — Pas encore, dit mon oncle. Au même instant parut, enveloppé dans un capuchon et chaussé de sabots, un chansonnier de glands, je veux dire un porcher. Je le reconnus, — pardonnez-moi le mot, — à la corne qu'il portait à la main au lieu de ravier à la tête, la seule chose qui lui manquât pour être selon Tusage. Le porcher nous salua à sa manière. Derrière lui venait un mulâtre manchot et louche ; il avait un chapeau plus large qu'un parasol, plus élevé qu'un clocher de paroisse, une épée à embrocher dix hommes à la file et un justaucorps de buffle. On pouvait dire qu'il avait un visage de marque, car il était tout faufilé d'estafilades. Il entra, salua tout le monde et prit place. — Sur ma foi, Alonso, dit-il à mon oncle, vous avez reçu ce matin bonne paye de deux de vos patients, le manchot et le filou. — J'avais, parbleu, bien donné quatre ducats * à Frechilla, le bourreau d'Ocagna, dit en sautant le frère quêteur, pour qu'il aiguillonnât son âne et qu'il ne prit pas son fouet le mieux fourni, lorsqu'il fut chargé de me caresser l'échiné. — Vive Dieu ! fit l'homme à la grande épée — c'était un recors — j'avais mieux payé que cela Lobresno à Murcie ; mais la bourrique n'en imitait pas moins le pas de la

1 t 442 DON PABLO tortue, et le gueux m'appliqua ses coups de fouet de telle sorte, que J'en revins couvert d'ampcmls. — C'est mal, dit mon oncle, et surtout ce n'est pas loyal. — Mes épaules, s'écria le porcher en les secouant, ont encore leur virginité. — A chaque porc vient sa Saint-Martin, répondit le frère quêteur. — Je puis me vanter, reprit mon bon oncle, que de tous ceux qui manient l'escourgée je suis le plus consciencieux; je ne donne que ce que je dois au patient qui se recommande à moi. Ceux d'aujourd'hui m'ont donné soixante réaux, et ils ont été fouettés en amis avec mon fouet le plus innocent. Quand j'eus reconnu quelle honorable société recevait mon oncle, je me mis à rougir, et il me fut impossible de le dissimuler. Le recors s'en aperçut. — ; Est-ce là, dit-il à mon oncle, le jeune clerc qui a pâti l'autre jour et à qui vous avez renfoncé les épaules? Je répondis que je n'étais pas homme à être traité de la sorte. Mon oncle se leva. — C'est mon neveu, répondit-il, il est maître es sciences à Âlcala et grand suppôt de l'université. Le recors m'offrit ses excuses, et les deux autres me firent j

The text on this page is estimated to be only 25.19% accurate

DE SÉGOVIE. 445 les plus grandes politesses. Quelle hoate ! avec quelle impatience j'attendais le dtner, moD argent et le moment de quitter mon oncle ! On mit la table, ce qui ne Tut pas long, puis l'un des convives, attachant un chapeau au bout d'une corde, le descendit par la fenêtre, comme font les prisonniers pour demander l'aumAne, et le remonta avec le dtner servi dans des morceaux de plat, des assiettes écornées et des tessons de cruche. Tout cela venait d'une gargote située au-dessous du logis de mon oncle. On prit place autour de la table, le quêteur au haut bout et le reste sans ordre. Je ne saurais dire ce qu'on nous servit i c'étaient toutes choses propres à exciter à boire ; je m'abstins, mais les convives de mon oncle ne s'en firent pas faute ; ils mangèrent avec «oi^, on peut le dire, car ce fut moins parce qu'ils

144 DON PABLO étaient affamés que parce qu'ils calculaient à l'avance la quantité de vin que ces stiniulants leur feraient boire. Ce fut bientôt une orgie digne du lieu et des gens ; tous criaient à la fois ; le porcher faisait plus de bruit que sa corne ; le recors jurait par tous les saints du martyrologe ; mon oncle chantait un cantique ; il avait la voix rauque, un œil à moitié endormi et Tautro qui nageait dans le vin. Le quêteur, disant que Fanis était bon pour faire boire, prit une poignée de sel et Tavala tout entière. Il y avait là une écuelle d'un liquide ayant quelque apparence de bouillon, le porcher s'en empara à deux mains ; mais, au lieu de la porter à sa bouche, il la dirigea vers sa joue et s'en~ nonda de bouillon de la tête aux pieds. Il se leva brusquement en s'appuyant sur la table ; la table n'était pas so* lide, chavira et tomba sur les autres. Alors grands cris et grand bruit. Le porcher allégua pour excuse qu'il avait été poussé par le quêteur, celui-ci lui donna un démenti, et tout aussitôt ils en vinrent aux mains. Le porcher tapait avec sa corne, le quêteur avec ses poings qui n'étaient pas moins durs, et nous eûmes grande peine, mon oncle et moi, à les séparer. L'oncle, et c'était le moins ivre de la compagnie, disait qu'il n'avait jamais vu tant de monde chez lui. Les deux combattants, accablés des efforts qu'ils venaient de faire, furent endormis en un instant; l'archer était dans un coin fort tranquille et pleurant à chaudes larmes, parce qu'il avait le vin triste, et mon oncle, qui se confondait en salutations à un chandelier de bois qu'il pre*

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

DE SÉGOTIE U5 oajt pour on coBYifey » liiMi poosser sur son lit où bien* Mil repon. Dès que le cahne fui répanda dans la maison et que feus TU les ooafif es en repos pour quelques heures, je les bisBai là et je passai toute Taprès-dlnée à parcoqrir ma Yille natale. La maison de Cabra aYait changé d'habitants, et [appris que l'Iodlgne licencié était mort. Je ne demandai pas de quoi, la fiûm en a fait bien d'autres. Â la nuit, je retournai à la maison et je trouvai l'un des coDfires qui se promenait à quatre pattes en cherchant la porte et en disant que sans doute il n'y en avait plus dans la maison. Je fus ravi de tant de bonne volonté, et lui montrant ceUe par où fêtais entré, je rengageai à on profiter pendant qu'elle était ouverte. Il ne me fut pas aussi facile de réveiller et de congédier les autres ; cependant j'en vins à bout, et, resté seul avec mon oncle, qui n'était pas complètement ivre, je le forçai à se déshabiller et à se coucher. Je m'étendis sur un Yîeux matelas dans un coin, et je m'endormis. Le lendemain matin je témoignai à don Âionso Timpatience que j'éprouvais de recueillir mon héritage et de mo remettre en route, afin de reprendre mes études. Le brave homme avait la tête dure, et ma tâche n'était pas facile ; cependant il se rendit à mes raisons et me fit connaître que je trouverais, non plus quatre cents, mais trois cents ducats, que mon père avait gagnés de ses propres mains et qu'il avait confiés à une bonne femme, à l'ombre de laquelle on volait à dix lieues à la ronde. Je lui sus gré, du 49

446 DOIN PABLO reste, de n'avoir écorné que d'un coin la somme de mon héritage ; il eût pu le boire ou le manger tout entier sans que j'eusse la possibilité de me plaindre ; mais pour un homme aussi borné et aussi abruti, il avait fait un calcul en partie Tort raisonnable : c'est qu'avec cet argent je pouvais travailler, subir des examens, me faire graduer. (Ce qui était moins sensé, c'est qu'il ne pensait pas que cela dût me servir à autre chose qu'à le remplacer un jour d'une manière éclatante autant que peu commune.) — Pablo, mon fils, me dit-il lorsque j'eus empoché le magot, tu auras grand tort si tu ne profites pas et si tu n'es pas honnête homme, car tu as de qui tenir. Te voilà riche pour quelque temps, je suis là pour le reste ; ce que j'ai et ce que je gagne, je te le destine. (Reviens-moi sage et savant, tu seras la merveille du métier.) Je le remerciai vivement de ses offres, mais je ne promis rien quant au reste, mon plan était arrêté. Nous passâmes néanmoins la matinée à faire des projets, lui tout haut, dans son sens, moi tout bas, dans un sens opposé. Le soir, il voulut me conduire visiter dans leurs taudis ses convives de la veille ; ils jouèrent aux osselets, burent comme de coutume, et j'eus le triste rôle de ramener mon oncle à moitié ivre. Je le couchai et m'étendis sur mon matelas (décidé à couper court dès le lendemain à tant de crapule et d'ignominie. Je me proposais, — ce fut toujours là mon rêve, — de ne fréquenter que les nobles cavaliers, les hommes de distinction et de le devenir moi-même. Pourquoi faut-il que toute ma vie, malgré cette ferme volonté,

DE SÉGOVIE. U7 j'aie été entraîné, poussé par plus fort que moi, hors de la route que Je voulais suivre t) Au point du jour, pendant que mon oncle dormait encore, je me levai sans bruit, et laissant auprès de son lit une lettre d'adieux dans laquelle je le priais de ne plus s'occuper de moi, je sortis, fermai la porte en dehors, rejetai la clef dans l'intérieur par une chatière, et courus me réfugier dans une hôtellerie située à l'autre bout de la ville. Voici dans quels termes ma lettre était conçue : « Seigneur Alonso Ramplon, Dieu m'a fait plusieurs grâces signalées ; il a rappelé à lui mon bon père, il a renfermé ma mère à Tolède, d'où elle ne sortira probablement qu'en fumée, il ne me manque plus que de voir faire de votre personne ce que vous faites de celle des autres. Je veux et prétends être le seul de ma race ; deux et plus c'est impossible, à moins que je ne tombe entre vos mains et que vous ne me mettiez en plusieurs morceaux comme votre frère. Ne vous tourmentez pas de moi, je veux oublier que le même sang coule dans nos veines. Dieu vous garde, servez-le, ainsi que le roi. « Pablo. »

<^«OWi>

The text on this page is estimated to be only 21.40% accurate

CHAPITRE XII. . Une belle rencontre et une belle connaissance.
» le muletier partait le matin même de l'Atelier avec des bagages pour Madrid. Il avait un âne que je lui louai et sur lequel je m'installai joyeusement, secouant sur mon oncle et sur Ségovie la poussière de mes souliers, ne mis en route (décidé à mettre en jeu toute mon intelligence et toute mon adresse, afin de faire une position honorable ; je résolus de faire peau neuve en touchant le pavé de Madrid, où personne ne me connaissait, ce qui m'allait à merveille; de jeter bas tout ce qui sentait la tenue d'étudiant et de (ils

The text on this page is estimated to be only 23.52% accurate

de rien ') pour endosser l'habit court et le costume à la mode. Pour être tout entier à mes projets et à mes réflexions, je marchais en avant et à une grande distance du maître de ma monture, et je désirais fort ne rencontrer personne, lorsque j'aperçus devant moi, cheminant à pied et à pas comptés, un gentilhomme de bonne mine, botté et éperonné, les chausses relevées, l'épée ceinte, le manteau rejeté sur l'épaule, un collet de dentelle formant l'éventail, le chapeau sur le côté de la tête, en un mot, d'une tenue parfaite. Je pensai que c'était quelque noble cavalier qui avait laissé sa voiture en arrière, et je le saluai poliment en passant près de lui.

DE SÉGOVIE. 4S5 — Seigneur licencié, me dit-il en m'exanrinant, vous êtes plus à Totre aise sur cette bourrique, que je ne le suis avec tout mon él^ant appareil. , — En yérité, seigneur, lui répondis-je croyant qu*il voulait parler de son équipage et de ses laquais ; ma monture est d'une plus douce allure que la voiture, et quelque commode que soit celle que Votre Grâce laisse derrière elle, on doit y souffrir encore des cahots et des secousses de nos mauvais chemins. — l Quelie voiture me suit ? reprit-il d'un air fort surpris. En parlant de la sorte, il se tourna brusquement pour regarder en arrière, et ce mouvement ayant rompu un cordon, le seul qui retnt ses chausses, elles lui tombèrent sur les talons. Je faillis mourir de rire à ce spectacle imprévu ; mais le noble cavalier, ne se déconcertant pas, me pria de lui prêter une aiguillette. Je m'approchai de lui, il n'avait qu'une bande de chemise par devant et rien qu'un demi-rideau par derrière. — Pour Dieu, seigneur, lui dis-je. Votre Grâce fera bien d'attendre ses valets, car je ne puis lui porter secours, je n'ai qu'une seule aiguillette. — Si vous vouiez vous moquer de moi, me répoudit-il sa culotte à la main, à la bonne heure ; mais je ne comprends rien à votre histoire de valets. Je devinai enfin que c'était un pauvre diable, et au bout 20

^51 DON PABLO d*une demi-lleue que nous flines cAte à cAte, la chose me devint encore plus claire. Il m'avoua que si je ne lui faisais la charité de le laisser monter un instant sur mon âne, il lui serait impossible de gagner la couchée, tant il était fatigué de marcher en tenant ses grègues. Ému de compassion, je mis pied à terre ; mais, comme il n*avait pas les mains libres, je fus obligé de le hisser sur la bête, et, dans ce mouvement, je fis de nouvelles et plus effrayantes découvertes : dans toute la partie de derrière que couvrait le manteau, les crevés de son vêtement n'avaient que la peau pour doublure. Dès que mon homme se vit démasqué, il prit bravement son parti. — Seigneur licencié, me dit-il, tout ce qui reluit n'est pas or. A mon collet de passement^ à ma prestance, vous avez dû croire que j'étais un comte d'irlos ^. Combien y a-t-il dans ce monde de gens qui couvrent ainsi de haillons ce que vous avez touché ! — En effet, seigneur, lui répondis-je, je m'étais figuré tout autre chose que ce que je vois. — Vous n'êtes pas encore au bout, répliqua-t-il, vous pouvez voir sur moi tout ce que je possède, je n'ai rien de caché. Vous avez devant vous, seigneur, un véritable hidalgo de droit et de fait, de manoir et de souche montagnarde ', et si la noblesse me soutenait comme je la soutiens, je n'aurais plus rien à désirer ; mais, seigneur licencié, sans pain et sans viande on ne peut faire de bon sang; aussi celui qui n'a rien ne peut être le fils de quelque chose *. Je suis bien revenu des titres de noblesse depuis

DE SEGOVIE. ^55 qu'en échange des miens on n*a pas voulu, dans une gargote, me donner seulement deux bouchées un jour que J'étais à jeun, et cela sous le prétexte qu'ils n'avaient pas de lettres d'or ^. L'or en lingots vaut mieux que les lettres en or, il produit davantage, et il y a peu de lettres aujourd'hui qui valent de l'or ^. Enfin, seigneur, j'ai vendu jusqu'à ma sépulture, je n'ai pas une palme de terrain sur laquelle je puisse tomber mort. Les biens de mon père don Torribio Rodriguez Vallejo Gomez de Âmpuero, — il portait tous ces noms, — ont disparu dans une banqueroute; il ne m'est resté à vendre que le Hon, et je suis assez malheureux pour ne trouver personne qui en veuille, car chacun aujourd'hui se le donne gi^tis, et ceux qui ne l'ont pas avant leur nom le mettent après, tels que les seigneurs Bourdon, Cardon, Gordon, Goridon et tant d'autres ^ Le pauvre hidalgo racontait ses tristes aventures d'une manière si plaisante, que je m'en amusai beaucoup. Je lui demandai comment il se nommait, où il allait et ce qu'il faisait. — Je porte, me dit-il, tous les noms de mon père et plus encore; don Torribio Rodriguez Vallejo Gomez de Ampuero et Jordan. Ce nom, du reste, était des plus sonores; il commençait par don et finissait par dan, comme le son des cloches. — Je vais à Madrid, ajouta-t-il ; un fils aîné de famille, aussi râpé que moi, ne peut pas tenir deux jours dans un petit pays ; dans la capitale, au contraire, le centre et la

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

^56 UON PABL(» DE SÉGOVIK. pairie de tous, it y a table ouverte pour les estomacs aventuriers ; dès que j'y suis, j'ai toujours cent réaux dans ma bourse, un lit, un dîner, voire inéinej|uelques plaisirs défendus. L'industrie, dans la grvnde ville, est comme la pierre philosophale, elle change en or tout ce qu'elle touche. A ce langage, je crus voir le ciel ouvert, et, par forme de conversation, pourcharmer les ennuis de la route, je le priaï de me raconter comment et avec qui vivaient dans la capitaleceuxqui, commslui, n'avaient rien, car il me semblait également difficile de se contenter de ce qu'on avait et de se procurer ce qui appartenait aux autres. — ('«s deux métiers, me dit-il, ont, mon enfimt, de nombreux adeptes ; l'adresse est une clef souveraine, elle ouvre toutes les portes, donne accès partout, capte toutes les volontés. Vous me croirez sans peine quand Je vous aurai raconté ma manière de vivre et les ressources auxquelles j'ai recours; écoutez-moi, et vous n'aurez plus aucun doute.

^60 DON PABLO tous ; nous savons par-dessus tout vivre
Testomac vide, car rien n'est pénible comme de n'attendre son dîner que d'
autrui ^ *^. ■ - . Nous soignons la terreur des festins, la vermine des
gargotes ; nous ne vivons presque que d'air et nous vivons toujours contents
; nous sommes gens à nous suffire d'un poireau, et nous disons ne nous
nourrir que de chapons. Si quelqu'un vient nous voir, il trouvera notre
appartement rempli d'os de mouton, de volailles, d'épluchures de fruits, la
porte embarrassée de plumes et de peaux de lapereaux. Tout cela, nous le
ramassons de nuit dans les rues pour en faire étalage de jour ; puis, quand
vient notre visiteur, nous nous mettons en colère : — ^Se peut-il donc que
je ne sois pas assez maître chez moi pour obliger cette servante à balayer?
Pardonnez-moi, seigneur; des amis ont dîné ici, et ces valets Celui qui ne
nous connaît pas, prend cela pour argent comptant et demeure persuadé que
nous avons donné un grand repas. Je vous ai dit que nous vivions surtout
chez les atilfes ; vous allez savoir comment nous nous y prenons Pour peu
que nous ayons parlé à quelqu'un une demi-^fois, nous savons sa demeure
et nous tombons chez lui à l'heure où il se met à table. Nous alléguons pour
motif de notre visite l'affection que nous lui portons comme à l'homme du
monde le plus aimable et le plus spirituel. S'H se met à table et qu'il nous
demande si nous avons dîné, nous ré

DE SÉGOVIE. U\ pondons franchement que non ; s'il nous invite, nous ne faisons pas de façons et n'attendons pas une seconde invitation, parce que de telles délicatesses nous ont plus d'une fois exposé à jeûner ; s'il a commencé, nous répondons que nous avons dtné ; niais lors même qu'il serait fort habile à découper la volaille, le pain, la viande ou quoi que ce soit, nous trouvons là une occasion toute naturelle d'avaler quelques bouchées. *— Que Votre Grâce me permette, disons-nous, de lui servir de maître d'hôtel ; le duc de, Dieu veuille avoir son âme! — et nous avons grand soin de nommer un duc, ou un comte, ou un marquis parti pour l'autre monde, — prenait plus grand plaisir à me voir découper qu'à manger. Gela dit, nous prenons la pièce, un couteau, et nous la dépeçons en petits morceaux. — Dieu ! que cela sent bon ! nous écrivons-nous. Ge serait faire outrage ^ votre cuisinière que de n'en pas goûter ; c'est une habile femme. Tout en disant cela, nous goûtons la moitié du plat, et navet pour navet, porc pour porc, tout passe sous forme d'essai. Si de tels moyens nous manquent, nous recourons à la soupe de quelque couvent, c'est une ressource toujours assurée ^. Nous nous gardons bien de la prendre en public ; nous y allons en cachette et nous donnons à croire 2\

^62 DON PABLO aux moines que nous agissons plutôt par dévotion que par besoin. Il faut voir l'un de nous dans une maison de jeu ; il rend à tous de petits soins, il mouche les chandelles, il distribue des cartes. . . , il chante la bonne fortune de celui qui gagne, tout cela pour un triste réal d*étrenne 3. Nous sommes d'une rare habileté pour tout ce qui regarde notre toilette, et pas un fripier ne nous en remonterait. De même qu'il y a des heures consacrées à la prière, nous en avons aussi pour nous rapetasser. Dieu sait avec quelle adresse nous opérons. Nous tenons le soleil pour notre ennemi déclaré, car il rend visibles nos pièces, nos reprises et nos déchirures ; le matin nous nous plaçons devant ses rayons, le dos tourné et les jambes écartées, et nous voyons se projeter sur le sol Tombre de nos haillons, les cffilures produites par Tusure et par le frottement. Alors nous faisons la barbe à nos chausses avec des ciseaux. C'est surtout entre les jambes que s'use ce vêtement ; aussi enlevons -nous habilement des régions de derrière les morceaux nécessaires aux régions de devant ; il ne nous reste plus guère que la doublure aux parties ainsi dégarnies, mais le manteau seul en est témoin, et nul n'en peut avoir conOdence à moins de coups de vent, d'escaliers très-éclairés ou de promenades à cheval, ce dont nous nous gardons avec soin. La lumière est notre mortelle ennemie; au grand jour, nous marchons les jambes serrées, nous ne faisons de ré

DE SÉGOVIE. 465 vérences qu'avec les chevilles» car, si nous écartions les genoux, on découvrirait le fenêtrage de notre costume. Nous n'avons rien sur le corps qui n'ait été autre chose et qui n'ait toute une généalogie. Pour preuve, voyez ce pourpoint ; il est fils d'une paire de grègues, petit-fils d'une cape et arrière-petit-fils d'une capuche, souche de la famille ; il se transformera sans doute en semelles de bas et en beaucoup d'autres petites choses. Mes chaussons furent des mouchoirs, qui furent des essuie-mains, qui avaient été des chemises issues de draps de lit. Devenus chiffons, tout cela se transforme en papier, sur le papier nous écrivons, puis nous en faisons de la cendre pour reteindre les souliers ; nous en avons vu d'incurables revenus à la vie par de semblables moyens. Le soir, nous fuyons les lumières ; de crainte qu'on ne voie que nos manteaux sont chauves et nos pourpoints imberbes. Hélas ! ils n'ont pas plus de poil qu'un caillou ; Dieu a jugé à propos de nous en donner au menton et de la refuser à nos habits. Nous ne mettons jamais le pied chez les barbiers, et, pour éviter la dépense, nous nous rasons les uns les autres, suivant le précepte de l'Évangile : Aide-toi comme de bons frères. Nous avons grand soin de ne pas fréquenter les mêmes maisons que nos camarades, et de nous informer, avant de contracter une nouvelle liaison, si nous n'allons pas sur les brisées de l'un des nôtres. Nous y mettrions bientôt la famine avec la rage d'estomac qui nous possède tous.

The text on this page is estimated to be only 21.54% accurate

DON PABLO .Nos statuts nous obligent à monter à cheval par les rues de la ville une fois par mois, ne (Ût-ce que sur un âne, et Hue fois par an en voiture, quand ce ne serait que sur le coffre de devant ou sur le marchepied dederrière. Si notre heureuse étoile nous donne place dans l'intérieur de ta voiture, nous avons bien soin de nous mettre à la portière, la tête toute en dehors, saluant tout le monde afin d'être remarqués, parlant à tous nos amis, k toutes nos connaissances, même h ceux qui ne nous voient pas. Si nous éprouvons des démangeaisons devant des dames

The text on this page is estimated to be only 4.04% accurate

DK SÉOOVIK. Kifi ~ (hélas ! notre triste costume et notre saleté native nouN rédaiseot sou vent à cette pénible Infirmité), -- nous imagiDons une multitude de moyens pour nous gratlnr sans qu'oo s'en aperçoive* SI c*est à la cuisse, nous ra^Jonions que nous arons vu un soldat percé d'outre en outre h vMi «■droit; nous porioos la maio k la place qui nous déet wHÈii wm\$ grattons en indiquant la btessure- M aonmes à réglfse et que ce soit à la poitrine, nous dile Mem cmipa, Ion méine qu'00 0*efl serait qu'à l'hiirtâhê. Si e^est au dos« nous nous adossons à \m pîiiei ; nous lieigDOiis de nous lev^ peu à peu pour voir i\iè^i^i\$K Gtaae, f< MNK iko«s trottoes. 1 ▲u mensoBife «niiitflMiit! Jauiais il f<^ M>rt de >énU; d^' iMmtkit : BOUS eolrettâkios ttoU*^ <;otivef b^iUoti d<' de fwmtfnî, les uns wwme «unis, l*î^MuU<^ootiiiiii^ en ay«iit aoio de dire qu i)b mmH tou^ uj^rb vu fort éloiçiiéb. JanMûfi, iioteKbkss o^la, uoub u^ uoui> auiouijLCtoos que cif' //oiie Uâcrmido ; noui» luvuub ie^ (iaUieb qui font à» aooée^. quelgue jolies qu'elk» soient . tioub u»de txnir assidue qu'aux cabaretiet e^ pout noUi. p aux tidteii«rM> pour noire lugk*. auA i>lafiCiiA>><^u^.^ poiiruo£> coli'^t^ et uo^ fraiser : ce Miut u*st <:i«^uo«<^<;> p<;u €iii:*jani^s. et. quffb*- que soit noire «iaiii*ft*r 0* payhi. fiieb sont fiatisiau«^b. ^ou^ voyez nHfe- t«otlu«eï. ^. ciuiri*â^-v«jui qu *fli*î^ m/xi* * «TL «: <: |K>il sur Ul^ }HmÈt*St. MSUr iMf fi. «lUil^ tliif^lliitcuatr» *' A *oi: et coi, ,. pi^uH2-^ou^p*riiMf qu* / 1 ^. p-.)ij II*' CUeUIUii* " Il C<4\diHf* p**U P* ^MI^MT! U* i>a^ ** {t* * ââ*

I6« DOIN'PABLO mise, seigneur licencié, mais d'un collet ouvert et amidonné Jamais. D*abord^ parce que c'est un élégant ornement pour sa personne, ensuite, parce qu'après Tavoir porté des deux côtés, après l'avoir tourné et retourné, il trouve dans Tamidon, en le suçant avec soin, un aliment fort convenable. Rn un mot, seigneur licencié, un cavalier de notre ordre doit prendre pour règle de n*en avoir aucune ; il doit être aussi gros de besoins qu'une femme enceinte de neuf mois, et, plus il en a, mieux il vit au milieu de notre capitale. Tantôt il est dans la prospérité, roulant sur Tor ; tantôt il est sur un lit d'hôpital ; après tout, il vit, il vivote, et celui qui sait se tirer d'affaire est le roi du peu qu'il possède. Les étranges doctrines de l'industriel cavalier, cette manière originale de vivre, me frappèrent et m'étonnèrent de telle sorte, que, tout en riant et tout eu devisant, nous arrivâmes jusqu'à las Rosas, où nous passâmes la nuit. J'engageai Thidalgo à souper avec moi, car il n'avait pas un blanc ^, et d'ailleUrs je me sentais redevable envers lui pour ses théories et ses conseils, qui m'avaient ouvert les yeux sur bien des choses et me donnaient un goût fort prononcé pour cette existence aventurière. Je lui fis part de mes résolutions avant que de nous coucher; il m'embrassa mille fois, me disant qu'il n'avait jamais douté que ses préceptes ne produisissent une vive impression sur un homme d'autant de sens que moi. Il m'offrit ses services pour m'introduire à Madrid au milieu de SCS confrères en industrie et l'hospitalité dans leur re

The text on this page is estimated to be only 22.12% accurate

DE SÉGOVIE. 1 Gtrait. J'acceptai, et j'eus bien soin toutefois de ne pas lui Taire connaître ma petite fortune ; je déclarai seulement cent réauk, qui suflirent, avec tes services que je lui avais rendus et que je lui rendais encore, a m'acquérir son amitié. J'achetai pour lui à notre hAtelier trois aiguUettes, avec lesquelles il pAt réparer le désordre de son costume. Nous passâmes une bonne nuit, nous nous levâmes d(t bonne heure, et nous lançâmes joyeusement sur la roule de Madrid.

The text on this page is estimated to be only 20.78% accurate

CHAPITRE XIV. Ce qui advicot ĩ Pablo le jour de loa arrivée à Madrid. [js (tmes notre entrée à Madrid à dix heures 1 matin, el nous allâmes descendre tout roil au logis des amis de don Torribio. Mous 'nv  mes h la porte, il frappa. Une petite eille, bien vieille et bien pauvrement cou, vint nous ouvrir. L'hidalgo demanda ses la vieille répondit qu'ils étaient allés cherleur vie. Nous restâmes seuls jusque vers midi, passant notre temps, lui, à me vanter les charmes de la vie li bon marché, moi, à toul rercirOrr et à tout étudier.

ni DON PABLO A midi et demi, Je vis entrer une espèce de spectre, portant de la tête aux pieds une longue soutane noire, plus râpée que sa conscience, et sur les épaules un petit collet. Don Torribio et lui parlèrent quelques instants en jargon de Bohème * ; puis, le nouveau Tenu vint m'embrasser et m'offrir ses services. Après quelques instants de conversation, l'homme à la soutane tira de sa poche un gant dans lequel étaient seize réaux ; puis une lettre à l'aide de laquelle il disait avoir recueilli cette somme (c'était une autorisation de quêter pour une pauvre femme) ; il vida son gant, en tira un autre et les plia ensemble comme font les médecins. Je m'aperçus que, bien que rentré au logis, il conservait son petit manteau et que sa soutane était entièrement fermée et boutonnée ; j'étais nouveau, j'avais tout à apprendre, je lui demandai donc pourquoi il s'enveloppait avec tant de soin. — Mon fils, me répondit-il, j'ai au dos de ma soutane une énorme chatière, une pièce d'étamine blanche, et par devant une tache d'huile ; rien de tout cela ne paraît sous ce morceau de manteau, et je puis aller longtemps de la sorte. Alors, il jeta bas son manteau, et je remarquai que sous sa soutane il portait une espèce de vêtement d'une forme et d'une nature qui m'étaient inconnues ; je pensai que c'étaient des chausses, c'en était presque l'apparence ; mais quand il se retroussa pour réparer quelques avaries de son costume, je reconnus que ce vêtement nouveau était deux rouleaux de carton qu'il portait attachés à sa ceinture et qui lui enveloppaient les cuisses de manière à

DE SÉGOVIE. 473 remplir le yld de son costume et à suppléer à Tabsence de l'embonpoint, de la chemise et des gr^;ues, meubles qui lui paraissaient tout à fait étrangers — J'arrive de vo} âge, lui dit mon catnarade et introducteur, avec une grande maladie à mes chausses, et je voudrais bien me mettre à les raccommoder, i Avons-nous ici quelques morceaux convenables? — Seigneur, lui répondit la vieille, qui consacrait eliaque semaine deux journées à ramasser des chiffons par les rues pour traiter les maladies incurables de ses maîtres; seigneur, nous n'en avons pas un seul de votre couleur, et voici quinze jours que, faute de morceaux, don Lorenzo Iniguez de Pedroso reste dans son lit avec une grave maladie de pourpoint. Sur ces entrefaites, parut un nouveau camarade ; il avait des bottes de voyage, un habillement gris et un chapeau à larges bords relevés des deux côtés. Les deux premiers lui dirent le motif de ma présence ; il vint à moi et me parla avec beaucoup d'affection. Il quitta son manteau, sous lequel il portait un pourpoint en drap gris par devant et en toile blanche par derrière. Je me mis à rire. — Vous vous ferez aux armes, me dit-il avec le plus grand sang-froid, et vous ne rirez plus ; je parie que vous ne savez pas pourquoi je porte ainsi mon chapeau avec l'aile relevée? — C'est par galanterie sans doute et pour mieux attirer les regards.

ilÂ DON PÀBLO — Au contraire, reprit-il, c'est pour les détourner ; sachez que mon chapeau n'a pas de coiffe et que de la sorte je dissimule cetle lacune. Cela dit, il tira de ses poches une vingtaine de lettres et autant de réaux, en disant qu'il n'avait pu faire une distribution complète. Ces lettres étaient toutes écrites de sa main et signées chacune d'un nom imaginaire ; elles renfermaient des choses insignifiantes, des nouvelles de peu d'importance, et étaient adressées à des personnes de qualité ; notre aventurier les portait lui-même à domicile, réclamant pour chacune un réal de port, en se gardant bien de se présenter plus d'une fois par mois chez les mêmes personnes. Nous entendîmes en ce moment à la porte une discussion fort animée. C'étaient deux autres membres de la société. L'un portait un pourpoint de drap à la vallonné fort large, une cape de même étoffe, avec le collet relevé, afin de cacher sa collerette qui était déchirée. Ses hauts-dechausses étaient en camelot, du moins la partie apparente, car le reste était en serge rouge. L'autre avait un rabat en place de collet, des poires à poudre en guise de manteau ^, une béquille, une jambe envel^pée de chiffons et de peaux, parce qu'il n'avait de chausse que pour l'autre jambe. H se disait soldat et il l'avait été, mais, sans aucun doute, au plus loin des lieux où il y avait du danger. A l'entendre, il avait rendu de grands services, il avait eu d'étranges aventures, et son titre de vieux soldat lui donnait entrée partout. j

The text on this page is estimated to be only 21.32% accurate

DE SÉR.OVIE. 47S — Vom m'en devez la moitié, disait l'tiomme au large pouipoint, ou tout au moins une grosse j^rt, et si tous ne me la donnei pas. Je jure Dieu... — Ne jurez pas Dieu, interrompît le soldat, car une fois au logis je ne suis plus boiteux, et je vous prouverai, avec cette béquille, que je ne suis pas manchot. — Vous me la donnerez. — Je ne vous la donnerai pas. . Et, avec les injures accoutumées, tous deux s'attaquèrent, et leurs vêtements volèrent en lambeaux au premier choc. Nous accourûmes pour mettre le iiol^ et nous demandâmes le sujet de la querelle.

no DON PABLO DE SÉGOVIE. — Vous voulez rire, reprit le soldat, tous n'aurez rien de moi, Je vous Tatteste, ni moitié ni l'ombre de la moitié. Vous saurez, seigneurs, qu*au moment où nous étions à l'église de San Salvador, un petit garçon, s*adressant à ce malheureux, lui demanda si Je n'étais pas l'enseigne Juan de Lorenzana. Celui-ci, remarquant que l'enfant portait quelque chose, lui répondit affirmativement. • Lieutenant, me dit-il en me l'amenant, voyez ce qu'on vous veut. » Je compris et Je dis à l'enfant que J'étais bien celui vers qui il était envoyé, et il me remit un paquet renfermant douze mouchoirs que sa mère adressait à quelqu'un de ce nom. Maintenant celui-ci m'en demande la moitié ; on me mettrait plutôt en morceaux : mon nez seul usera ces mouchoirs. La cause fut jugée eu sa faveur quant à la propriété, mais non pas quant à l'usage, car on décida que les mouchoirs seraient remis à la vieille pour le service de la communauté et qu'il en serait fait des bouts de manche destinés à représenter des chemises, les statuts de l'ordre défendant de se moucher ^ . La nuit venue, nous nous couchâmes tous ensemble et si serrés, que nous ressemblions à une collection d'instruments de barbier dans un étui. Nous avons volontairement oublié de souper ; plusieurs se couchèrent sans quitter leurs vêtements ; ils n'avaient, du reste, pas besoin de cette précaution pour être fidèles au précepte qui défend de se coucher tout habillé.

The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate

CHAPITRE XV. a précédentl, el qu'il ne faudrait jias lire, i que U répétition. IKU daigna Taire luire le }our, et nous nous tntmes tous souples artnes. J'étais d^à aussi accoutumé à mes nouveaux camarades que s'ils eussent été mes frères. — Il n'y a jamais l d'intimité et d'afTeclion que lorsqu'il s'agit aire le mal. — C'était plaisir que de voir l'un lettre la chemise en douze fois, ou mieux en douze morceaux, récitant une prière h chacun comme le prêtre qui s'habille ; l'autre qui garait une de ses Jambes dans les défilés de ses chausses et qui la retrouvait dans des endroits où il n'était pas convenable qu'elle se mon

\U DON PABLO le regard fixe et tellement ardent, que le pété s'en dessécha. Jamais je ne soutins une lutte plus terrible ; Thonneur et l'ordre me disaient de le voler, Timpatience et la faim me conseillaient de Tacheter. Une heure sonna ; n'osant prendre ni un parti ni Fautre, je songeais à me réfugier dans une taverne, et déjà j'en 'prenais le chemin, lorsque, — ce Tut la volonté de Dieu, — je me trouvai nez à nez avec un certain licencié nommé Flechilia, camarade d'université, que j'avais perdu de vue depuis longtemps et qui montait la rue en courant. . . Je me jetai dans ses bras, et il eut quelque peine à me reconnaître à la manière dont j'étais costumé. — ^Gomment, c'est vous, seigneur licencié? lui dis-je en l'embrassant ; que de désirs j'éprouve de vous voir, que de choses j'ai à vous dire, et combien je suis peiné de devoir partir ce soir ! — J'en suis peiné autant que vous, me dit-il d'un air distrait, et, s'il n'était tard, je m^arrêteraSs pour être tout à vous. Mais je suis attendu à dtner chez une mienne sœur, mariée à Madrid, et je vous demande mille pardons si... — 4 Gomment, repris-je, la senora Ana est ici? Gourons, je vous prie ; quelles que soient les affaires qui m'amènent en ce quartier, je veux remplir auprès d'elle les devoirs d'un galant homme. 11 y allait d'un dîner à prendre au vol ; j'entraînai le licencié, et, chemin faisant, je lui contai que j'avais découvert dans Madrid une jeune fille dont il avait été fort amou

DE SÉGOVIE. ^87 n^ux à Alcalá, et je m'engageai à le présenter chez elle. Cette habile confidence lui alla droit au cœur et nous, conduisit jusqu'à son logis, où nous entrâmes. J'épuisai avec sa sœur et son beau-frère toutes les formules de la galanterie; et eux, ne se doutant pas du véritable motif de ma visite, me répondirent par pure politesse que s'ils avaient prévu la venue d'un hôte aussi aimable, ils eussent fait quelques dispositions pour le recevoir. L'occasion me parut belle, je l'interprétai à ma manière. — /, Vrai Dieu I répondis-je, ne suis-je pas un ancien ami? ce serait me faire injure que de me traiter avec cérémonie. On se mit à table, et je fis de même. Pour calmer le licencié, qui ne m'avait aucunement invité et que mon aplomb déconcertait, je me mis à l'entretenir tout bas de la jeune fille, à lui dire qu'elle m'avait parlé de lui, qu'elle l'aimait toujours, et autres mensonges de même nature. Pendant ce temps, je ne perdais pas un ccMip de dent ; je répandis le carnage au milieu des entrées ; j'avalai presque tout le bouilli en deux bouchées et sans malice, mais avec tant de hftte, qu'on eût pu croire que je n'étais pas sûr de ma conquête, même lorsque je la tenais entre les dents. IMeu m'est témoin que le caveau commun de VAniigun de Valladolid n'engloutit pas un corps avec plus de promptitude que je n'expédiai l'ordinaire de ces braves gens ^.. Ce fut avec plus de hâte que n'en met un courrier extraordi

188 DON PABLO naire. Ce dut être pour eux un spectacle inaccoutumé que le rapide passage du bouillon p j ima gorge, la netteté des assiettes qui sortaient de mes mains et des os que je me décidais à abandonner ; j'eus même grand soin, dans les intervalles, s'il faut dire toute la vérité, de faire passer dans mes poches bon nombre de rogatons. On desservit, je pris le licencié à l'écart, et je continuai à Tentretenir de sa belle et des moyens que je pouvais avoir de Tintroduire chez elle. Enûn, comme nous étions près d'une fenêtre, je feignis de m'entendre a{ peler dans la rue. — Je suis à vous, seigneur, ni'écriai-je ; je descends. Je demandai l'agrément de mes hôtes, promettant de revenir à l instant. Ils m'attendent encore aujourd'hui. J'allai, en sortant de là, à travers les rues jusqu'aux environs de la porte de Guadalajara, et je m'installai sur un bancdevant la boutique d'un marchand. Dieu voulut bien amener de ce côté deux belles dames, deux demi-vertus du grand ton, à demi voilées, suivies d'une duègne et d'un petit page. Elles entrèrent dans la boutique, je les y accompagnai ; elles demandèrent au marchand s'il avait quelque velours de façon nouvelle ; je pris part à l'examen des étoffes, offrant de les aider de mon choix, causant, riant, plaisantant et ne laissant plume ou aile à la raison. L'aisance avec laquelle j'agissais parut leur faire penser que j'avais du crédit dans la maison, et comme je n'avais rien à risquer, je leur fis les plus belles offres de service. Elles firent des façons, prétendant qu'elles ne pouvaient rien

The text on this page is estimated to be only 15.94% accurate

IIK SÉUOVIË. 189 accepter d'une personoe qu'elles ne
connaissaieDt pas. J'insistai et tes priaï de me permettre de leur eorojer des
toiles qu'on m'avait apportées de Milan et que je terais remettre chet elles
par mon page. J'indiquais, en parlaal ainsi, an page qui, nu^éle au milieu de
la me, altendaît son mattre, occupé dans une boutique voisine. Je sortis
même pour hii parler, et lui af aot Tait signe avec autorité de venir à moi. Je
Teints de fui donner des ordres, mais je lui demandai en réalité et par
contenance, s'il n'appartenait pas ao commandeur mon oncle, ce qu'il nia
tout naturellement. Afin de ane donner de l'imporlame, j Alaî

100 DON PABLO DE SÉGOVIE. mon chapeau à tous les auditeurs et à tous les cavaliers (lui passaient, et, sans en connaître aucun, je leur fis les plus grandes politesses, comme si j'eusse été leur ami le plus Tamilier. A tout cela et à un écu d'or que je tirai de ma poche, avec mine de faire Faumône à un pauvre, mes deux belles dames eurent lieu de juger que j*étais un cavalier distingué. Il se faisait tard, elles se mirent en devoir de partir, et m'en demandèrent la liberté, on me recommandant de n'envoyer mon pa\$;re chez elles qu'avec les plus grandes précautions. Je les priaï, par faveur et par souvenir, de me laisser un rosaire monté en or que portail la plus jolie des deux, le demandant comme gas^e de l'entrevue qu'elles me promettaient pour un autre jour. Hlles hésitèrent, je leur offris en garantie mes cent écus d'or; elles voulurent bien ne pas les accepter, tout en pensant sans doute qu'elles tireraient un jour de moi bien davantage, et me laissèrent le chapelet. En s'éloignant, elles voulurent savoir mon adresse ; je les conduisis par la rue Major, devant une maison de belle apparence où était un carrosse sans chevaux. Je leur dis que c'était là ma demeure, et que la maison, le carrosse et le mattre étaient à leur service; j'ajoutai qu'on me nommait don Álvaro de (.ordoue, et prenant galamment congé d'elles, je me dirig^^ai vers la maison, où je feignis d'entrer pour attendre qu'elles fussent éloignées.

The text on this page is estimated to be only 21.95% accurate

CHAPITRE XVI. Dans lequd Pahlo conliime le même récit jusqu'^ la mite en prison (le loute la bande. nuit fut venue, nous revînmes tous >. J'y trouvai le soldat aux guenilles une torche de cire qu'on lui avait pour accompagner un défunt, et lit conservée. t se nommait Magazo, naturel d'Oit été capitaine dans une comédie et u contre les Maures dans une parade. Quand il parlait avec des gens qui revenaient de Flandre, il disait qu'il avait été en Chine ; h ceux qui arri

494 DON PABLO vaient de Chine, il parlait de la Flandre. Il prétendait avoir eu part à plus d'un siège et avoir aidé à renverser plus d'un château — (château de cartes et siège de bois sans doute.). — Il professait un grand culte pour la mémoire du prince don Juan, et Je Tentendis dire maintes fois qu'il avait été honoré de Tamitié de Louis Quijada. Il parlait de Turcs, de galions et de capitans en homme qui connaissait par cœur tous les couplets populaires où il en est question. De la mer, il n'en savait pas un mot, car il n'avait de navaZ-qu'un goût prononcé pour les navets, et il disait, en racontant le combat livré par don Juan à Lépante, que ce Lépante était un Maure d'une immense bravoure. Nous fûmes rejoints par mon camarade don Torribio, qui arriva le nez poché, la tête emmaillottée, couvert de sang et de boue. Questionné sur l'origine d'un pareil état, il nous raconta qu'il avait été à la soupe de San Geronimo et qu'il avait demandé double portion pour des personnes honorables et pauvres. On en priva d'autres mendiants pour la lui donner, et ceux-ci, fort colères, se mirent à le suivre. Au détour d'une rue, ils le virent se cacher derrière une porie et y avaler ses deux portions d'un air déterminé. On commença par lui reprocher d'avoir trompé les bons pères, de se faire nourrir au préjudice des autres ; puis des paroles on passa aux coups, après les coups vinrent les contusions, puis les bosses au front. On le battit en brèche avec deux pots de terre, et une écuelle de bois qu'on lui fit flairer sans précaution lui mit le nez en compote. Il perdit son épée dans la bagarre ; et le portier du couvent, qui accourut au bruit» eut peine à mettre le

DE SÉGOVIE. ^95 holà. Enfin, notre pauvre frère éUdt tellement pressé, tellement serré de près, qu'il offrit de rendre ce qu'il avait pris. Cette offre, qu'il fit du plus profond de sa conscience, réveilla l'indignation générale. — Voyez ce monceau de guenilles, s'écria un maudit étudiant — mendiant et parasite de première force — voyez cet épouvantail à moineaux, il est vide et triste comme une boutique de pâtissier en carême, il est plus troué qu'une flûte, plus tacheté qu'une pi^ plus bigarré que le jaspé, plus barbouillé qu'un livre de musique, et il ose partager la soupe du saint avec nous, avec moi gradué bachelier es arts à l'université de Sigüenza S moi qui puis être évêque un jour ou dignitaire de l'État.... Fi! pour Dieu! Le brave portier fut obligé de se jeter au milieu de la foule ameutée par ce forcené, et sans sa protection, notre pauvre ami ne fût rentré au logis que par moitié. (Entre nous tous, du reste, c'était une lutte d'amour* propre, c'était à qui raconterait la meilleure aventure ou rapporterait le plus beau trophée.) Merlo Diaz, l'un de nos frères, qui rentra quelques instants après don Torribio, avait sa ceinture garnie d'un chapelet de petits pots et de verres dont il avait fait provision à tous les tours des couvents de nonnes où il allait demander à boire à chaque instant et d'où il revenait sans honte, gardant tout, contenant et contenu ^. Don Lorenzo del Pedroso obtint plus de succès que Diaz:

^96 DON PABLO il arriva avec un très-bon manteau qu'il avait échangé dans une salle de billard contre le sien qui n'avait poil ni plume. Don Lorenzo était coutumier du fait ; en arrivant dans un billard, il Atait son manteau sous prétexte de vouloir jouer, et le mettait avec les autres ; puis, ayant grand soin de ne s'engager à aucune partie, il retournait ,aux manteaux, prenait le meilleur et s'en allait. Pedroso était le fournisseur ordinaire de la société ; on lui avait donné pour quartier les Jeux de bague et de boule. Tout cela n'était rien ; il y eut unanimité d'approbation et de cris de joie lorsque parut don Cosme. Il était escorté d'une multitude d'enfants déguenillés, boiteux, blessés, manchots, affligés de toutes les maladies possibles. Don Cosme avait choisi le métier d'empirique et faisait une grande dépense de signes de croix et d'oraisons qu'une vieille de ses amies lui avait apprises'. Il gagnait à hii seul plus que tout le monde ; car si le consultant n'apportait pas quelque chose sous son manteau, si l'argent ne résonnait pas dans sa poche, si quelques poulets ne piaulaient pas dans le sac, le mal était dé<daré incurable. U exploitait ainsi la moitié du royaume. Il faisait croire tout ce qu'il voulait, d'autant qu'il était des plus forts en matière de mensonge, au point qu'il ne pouvait plus dire la vérité, même par mégarde. C'était un hypocrite des plus huppés ; il opérait au nom de Tenfant Jésus, et n'entrait jamais dans une maison sans y appeler la bénédiction du Saint-^lsprit ; les grains de son rosaire, le meuble indispensable d'un hypocrite achevé.

DE SÉGOVIE. ^a7 étaient pour le moins gros comme des oranges ^ . Il avait bien soin de laisser voir sous sa cape un bout de discipline taché du sang d'un poulet ; il était bien aise que quelque vermine le démangeât^ afin de donner à croire qu'il portait un cilice; il était enchanté de mourir de faim, afin de se donner le mérite d'un Jeûne volontaire. Quand il nommait le diable, il ajoutait : — « Dieu nous en délivre et nous en garde. » — Il baisait la terre en entrant dans une église, il se disait indigne, il ne portait jamais les yeux sur les femmes ; la main quelquefois. Avec toutes ces grimaces, il imposait au peuple de telle sorte, que chacun se recommandait à lui, c'était se recommander au diable.... Après don Cosme, vint Folanco, faisant grand bruit et parlant bien haut ; il s'équipa en notre présence d'une besace, d'une grande croix, d'une longue barbe postiche et d'une clochette. Son métier était de parcourir les rues la nuit en psalmodiant sur un ton lugubre : Réveillez-vous, vous qui dormez , Priez Dieu pour les trépassés! , Il recueillait de la sorte un grand nombre d'aumônes ; quand il voyait une maison ouverte, il y entraît; s'il était sans témoins et sans empêchement, il volait tout ce qu'il trouvait; s'il apercevait quelqu'un, il faisait sonner sa clochette et répétait de sa voix de pénitent : Réveillez-vous, vous qui dormez... .

The text on this page is estimated to be only 23.07% accurate

Je racontai à mes nouveaux amis mes aventures de la matinée et Je leur exhibai le rosaire que J'avais conquis. Ils m'accablèrent de félicitations, et le rosaire fut remis à la mère Lebrusca, la vieille gouvernante, qui fut chargée de le vendre et d'en encaisser la valeur. La bonne vieille, directrice, conseillère et recueilleuse du lo^u, passait une partie de son temps à courir de maisons en maisons pour y vendre les objets volés par les frères; ici elle disait qu'ils provenaient d'un grand seigneur dans la gêne; là, d'une pauvre diablesse qui vendait tout pour avoir du pain; partout enfin elle avait un prétexte à donner, une histoire à raconter. Elle pleurait souvent, croisait les mains, soupirait du plus profond de ses entrailles et appelait chacun mon enfant. Elle portait pour vêtement — à vrai dire par

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

DE sÉGOVir,. in dessus une très-bonne chemise, un jupon, une robe de dessous, une robe de dessus et une mante — certain sac de bure déchirée, qui lui provenait, disait-elle, d'un bon ermite de ses amis retiré dans les montagnes d'Alcala ^ . Le diable, qui ne se tient Jamais en repos et qui se mêle toujours des affaires de ses serviteurs, voulut, un jour qu'elle était allée vendre je ne sais quelles guenilles dans une maison, que quelques-unes Hissent reconnues par un ancien propriétaire. On alla chercher un alguazii,on s'empara de la vieille, qui avoua tout et nous dénonça. L'alguazil la laissa dans la prison et s'en vint à notre logis, où il trouva tout le collège d'aventuriers, moi compris. Il avait avec lui une demi-douzaine de recors, bourreaux aspirants, à l'aide desquels il condisit notre saint ordre en prison.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^'

The text on this page is estimated to be only 17.15% accurate

CHAPITRE XVII. Tribulations <le Publu daus \» phioa. Hisloire <le RobleUa, île don Carlo>', (lu ihcvalicT des Vitacles, de deux n et (l'un paquet d'liabils. De quelle mani PaMo, la vieiMe, et les avenlui'iers scsBinis sortent de prison. iBU sait combien nous prêtâmes à rire dans les rues aussi bien qu'à la prison ! Nous étions tous attachés et rudement lires les uns par leurs capes, les autres sans capes, laissant à découvert des vêtements rapiécés de blanc et noir. Un recors, voulant saisir l'un de nous ne manière solide, et ne rencontrant que des Ions en charpie, chercha à l'empoigner par la peau ; mais il ne trouva rien à prendre, tant le pauvre diable était desséché. D'autres laissaient entre les mains des recors les morceaux de leurs pourpoints et de leurs

204 DON PABLO grègues, et le chemin qu'ils avaient parcouru était semé de débris et de haillons. On mit en entrant, à chacun de nous, deux paires de fers, l'une aux mains, l'autre aux pieds, et on nous descendit dans un cachot. En me voyant sur ce triste chemin, je songeai à tirer parti de l'argent que j'avais sur moi. Je pris un ducat et m'approchai du geôlier. — Veuillez m'entendre en secret, seigneur, lui dis-je en laissant briller mon écu à ses yeux. Il comprit et me tira à l'écart. — Je vous en supplie, repris-je, ayez pitié d'un homme de bien ! — Je lui pris la main, et, comme ses doigts étaient accoutumés à porter semblables bagues, il se laissa faire et entendit à merveille. — J'examinerai la maladie, me répondit-il, et, si elle n'est pas sérieuse, vous descendrez avec les autres. Je compris la défaite, et baissai humblement la tête sans répondre. Il me laissa dans le vestibule et conduisit mes amis tout en bas. Quand la nuit fut venue, on m'envoya coucher au premier étage, dans la salle commune. On me désigna mon lit : il se composait d'un mauvais matelas jeté sur la dalle au milieu de vingt autres, occupés par les prisonniers. Je m'y étendis; on éteignit la lumière, et, au bout de quelques instants, nous oubliâmes tous nos chaînes.

The text on this page is estimated to be only 0.76% accurate

Il V 91 ail pn» <i*f skm. «t a b ti^e f^ »<>« ffM^Has». le robiBrt
dTvK* frMiaîK' dsstiufo a Se^iFûr dip rna è se» compagBOM^fMfortof: H
a ce mfc^cfK «tût f«9çip»iiv^. a raide iThai^ <i.}Ib^ o»»' pl?titt^ l^^ife de
fipr iKitta. Apr»:^* les preniètn^ ^ti^i^rfs i:»r ^fe* as «Knm'^il- r^»' i^'.
cçîfi*. r?«Tcflîês par Li *:c' *»<i T:-r?t^ fcs or-* icf»» k» *iïtr»< boire i la
îia-iïrn*^ - « •îfi.it^A^ f-.«3 .!^ li-^siKti: r»t»:-cti«w la ta*f^ -ît i»^* ^t!h^
.;>ia ^j-. re^î.: i lu ': la. IL f ->^t U-*:. que le tran a»? r^-i*-. J'il *i x at
if*»^*Ti* q»ie b:*.« tt »* par mes i :«*.» le tr :•-> nfle îîi^«:-*-ne J:<i peQ
de !L^r« soât. en * !?• rii^ irt je»-': îw Ç"^ ni" L^ryip- /V.i*«e sLie*-i fait
de MMT Uire. «'»' i r*5:»:û«it li v.»» e^ ô-»- 1* ht a^c* a écrit la-4fiiiiz2
rii* je «ru* Ti'.rt.iue- de Tt-i- t:«j^-r^ sl» lie. ■ot ?*» çîH ^ «eriL»>
f*fcTj*îEl- y* v^k: t • ■u> >e tie Jî^T-hT* iu il titt*e de fer. k rjt»' eu r.-
iMR*'. k*^€*^To«ai «r« tiîH»c.: -îî h le l^^e dt ! ui. dt^ buie'ur*. t<
î**«uo'éiaubt |.^iH> r-ei^îLut- f^a *.llt yarlt w.lie- îtKHià V.»u^ '«^b lîls et
r*fi^Alb e«ui i'il diribaieLT «i»-.»re 1! îfciwit 'jlii^ Lé ocmipj*^ : (iiiiciaj
mai*, ttupfvf. *4 itaTit.ît»:: L'akadde «i!» - etJt*nioaurr tout « tafmjer <it
tT^AA^tiatit *c« rasKitti w fr'e^îiQtihbeiit. nnnii* t^ti V.»i-*f J;<!tf araté
de «te* tiup}.»ôii«. 1- i»v^*^ Iî* wiUe. jj <if m'^v.»!* q»: î nmmdationel^-i
d^iiHiia*- Ui «^u!»** l' ^ **u: u)tf*iiMirt*' pîtnui iîM*b conqMÇTDOiM'
fHnir reH«*i' but uioi U»uve ic- îfiuw. e1 ; Vu> beaatlire. rieu lie put ti»»»»
jusMli^r j> i:»ôii*T. p*évi»><*iî' d'ailleurs qu* |»Julôî uue à*- m*
l<tisM^f ci»tiduif> ti<»iiv*- uuH

The text on this page is estimated to be only 7.44% accurate

204 hO[^] Krègues, et le chemin <i de débris et de bailloos On mit
en entrant fers, Tune aux main.s dit dans un cachot, songeai à tirer pai ' un
ducat et m'a] — Veuillez en laissant br Il compri — Je v« de bien * étaient
< faire et -if :i .ii. T>UfJ ^ esôfre. ..' pe lie •^ fiiiuiat - . » i\mn>st J. ai
"^-:r:»-ir jt j? — "; Tvidmer .•r .«• ie~"^ *in«ilTMl**S r- a •-* f ."ip!» de V.
i iaa> -^ »'. 'jteiteset .•• • -riDC . li •• il ?iirtait •.. • . j :a lom «• -*«^ t*î pour
-f. r-o Je fa...» '*^*u pte • cm; 'C tous ^r ui. Il

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

DE SÉGOVIE. 207 couvert de balafres, d'estafilades, et plus 'écumoire ; ses oreilles étaient en nombre immez recollé. .>utdtion de Robledo était des plus grandes dans : il fut le héros et Facteur principal d'une multii'aventures surprenantes, dont la dernière, qui lui .lu le coup de grâce, mérite de vous être racontée. (Ici Pablo s'arrêta, consulta du regard son illustre auditoire, et Jupiter lui ayant fait signe qu'on daignerait l'écouler, il se recueillit un instant, et reprit de la sorte. '• '^ HISTOIRE DB mOBUDO, DE DOIT CARLOS, DU CHEVALIBR DES MXRAGLES, DE DEUX NOUBBICKS BT D UN PAQLET I) HABITS. Il y avait à Madrid un jeune cavalier fort riche , d'un cairactère de!» plus joyeux, et grand coureur d'ayentures, nommé don Carlos. Il venait, i Tépoque où commence ce récit, de faire un héritage assez impori;ant, et il était arrivé de Salamanque, après un yoyage de quelques semaines.

20H DONPABLO avec une somme d'environ deux milla ducats et une jolie collection de bijoux de prix. Un soir il se disposait à sortir, lorsqu'il reçut la visite de plusieurs de ses amis qui venaient le féliciter de Theureuse issue de ses affaires. Parmi ces visiteurs, et le plus empressé de tous, vint un certain gentilhomme nommé don Antonio, qu'on surnommait le chevalier des Miracles. Tout, en effet, était miraculeux autant que problématique dans sa manière de vivre ; on ne lui connaissait ni rente ni revenu ; et cependant on le rencontrait partout, à la ville, à la cour, au Prado, en fort bel équipage, toujours bien suivi, mis avec élégance. Les jeunes cavaliers s'épuisaient en conjectures sur son compte, et on était arrivé à croire qu'il avait quelque moyen secret et peut-être peu délicat d'entretenir tout ce train. Don Carlos l'aimait beaucoup malgré tous ces doutes ; il le reçut à bras ouverts, causa longuement avec lui de son voyage, et enfin le conduisit dans le cabinet où il avait renfermé ses ducats et ses bijoux ; après quoi le chevalier des Miracles prit congé de lui. Don Carlos, retenu chez lui par d'autres visiteurs, ne fût libre que fort tard, et il était plus de minuit lorsqu'il put sortir et faire, comme cela lui arrivait souvent, une promenade nocturne à travers les rues désertes de Madrid. Il avait déjà fait beaucoup de chemin et il était loin de sa demeure, lorsqu'il lui vint la mauvaise pensée qu'il avait peut-être été trop confiant avec le chevalier, et qu'avec un homme poursuivi à tort ou à raison de doutes aussi graves.

DE SEGOVIE. 2(19 il eût dû être plus circonspect et moins communicatif. Cette pensée grandissait à chaque moment et le tourmenta enfin de telle sorte, qu'il rebroussa chemin afin d'aller transporter son trésor dans une autre pièce s'il en était encore temps. En passant auprès du cimetière d'une église voisine de sa maison, il entendit une voix plaintive et des cris étouffés. Don Carlos était brave ; laissant donc de côté toute crainte superstitieuse, il entra dans le cimetière, s'assura que son épée était libre, et s'avança vers un petit bâtiment en planches servant de charnier, et d'où paraissaient sortir les cris qu'il entendait. Un rayon de lumière perçait à travers les planches mal jointes, il fit le tour, arriva à la porte» et il cherchait à approcher sans être entendu, lorsque son pied rencontra un ossement, l'écrasa, et ce bruit donnant l'éveil dans l'intérieur, Carlos entendit une voix demander ; qui va là ? Au même moment un homme, de belle taille, sortit du charnier, tenant d'une main son épée et de l'autre une lanterne sourde, dont il dirigea la lumière sur don Carlos. Celui-ci, apercevant une épée, tira la sienne et se mit en devoir d'en découdre ; mais, tout aussitôt, l'inconnu jeta son arme et s'approcha. — Ah ! seigneur don Carlos, s'écria-t-il, quel heureux hasard vous amène ici ! Grande fut la surprise de Carlos en reconnaissant la voix du chevalier des Miracles, et il lui demanda ce qu'il faisait li. 27

240 DON PABLO — Hélas ! seigneur don Carlos, lui dit don Antonio, tous me Yoyei dans un bien grand embarras. Ecoutez-moi. Il y a près de deux années que J'ai épousé secrètement une jeune fille d'une des plus riches et des plus nobles familles de Madrid ; je n'ai pour confidents que deux amis qui m'ont servi de témoins, et le prêtre qui nous a mariés. Depuis ce temps, ma femme n'a pas quitté la maison de son père, et jamais, jusqu'à ce jour, aucun soupçon n'a existé sur notre liaison. Ce soir, au moment où je venais de vous quitter, elle m'envoie chercher, elle m'écrit qu'elle ressent les douleurs de l'enfantement, me prie de l'aider à sortir de chez elle, et de la conduire en un lieu sûr où elle puisse du moins être à l'abri de la première exaspération de son père, qui la tuerait s'il avait connaissance de sa faute. J'y cours, elle sort sans être aperçue, et j'allais la conduire près d'ici, chez une femme qui m'est dévouée, lorsque rémotion, la douleur, la fatigue l'ont forcée de s'arrêter, et je n'ai trouvé d'autre refuge que ce charnier qui, heureusement, était ouvert. Au moment où don Antonio achevait cette singulière confidence, de nouvelles plaintes se firent entendre ; puis^ après un instant de silence et un long soupir, ces mots : --Ah ! Dieu soit loué ! Le chevalier et don Carlos coururent vers le charnier et trouvèrent la jeune femme délivrée d'un bel enfant qui peut se vanter, s'il vit encore, de s'être trouvé bien près ?

DE SÉGOVIË. 2H de la mort, au moment où il venait au monde. Le chevalier conjura don Carlos de veiller sur la mère ; et, enveloppant l'enfant dans son manteau, il partit, en courant, le porter chez une nourrice qu'il avait retenue depuis plusieurs jours. Voilà don Carlos, le chercheur d'aventures, servi à souhait, mais dans le plus grand embarras où il se fût vu de sa vie. Il se tenait près de la jeune femme, la soutenant, lui rendant tous les soins qu'il était en son pouvoir de lui rendre en pareil lieu et à pareille heure ; mais il y avait si peu de bougie dans la lanterne, que peu d'instants après le départ du chevalier, elle s'éteignit tout à coup, et les deux patients, — je dis deux, car don Carlos l'était autant que la jeune femme, — se trouvèrent dans une complète obscurité. La jeune femme en fut tellement effrayée que, malgré toutes ses souffrances, malgré toute la faiblesse résultant de l'état où elle se trouvait, elle ne voulut pas attendre plus longtemps le retour du chevalier, et conjura Carlos de lui procurer un asile et des soins qui lui devenaient à chaque instant plus nécessaires. Ici redoublait l'embarras de Carlos ; le chevalier ne lui avait donné, à ce sujet, aucune instruction. Enfin, il se souvint d'un ancien serviteur de sa famille qui était marié et qui demeurait à vingt pas de l'église ; et, soutenant la malade dans ses bras, il allait l'y conduire, lorsque Mais ici il est important que je vous raconte ce qui venait de se passer à quelque distance et dans la maison même de don Carlos. Robledo, qui, comme je vous Tai

The text on this page is estimated to be only 22.36% accurate

212 DON PABLO dit, était un des plus industrieux larrons de Madrid, avait eu vu le petit trésor que notre aventurier gardait en ce moment de lui. Profitant de la sortie de Carlos, il avait pénétré, à l'aide de fausses clefs, dans le corps de logis qu'il habitait seul ; et, à force de fureter, il avait découvert le cabinet où étaient le trésor, le meuble qui le renfermait, et s'était emparé des ducats et des bijoux. Non content de cette capture, il avait choisi deux habillements, les plus beaux de la garde-robe, il avait fait du tout un paquet au milieu duquel les bijoux étaient soigneusement enveloppés, et, chargeant sur ses épaules ce riche fardeau, il était sorti sans fermer les portes, et plus diligemment qu'il n'était entré. A quelques pas du logis de don Carlos il se trouva presque nez à nez avec une ronde d'archers ; il fit aussitôt volteface, et, craignant d'être reconnu, il se mit à courir dans la

DE SÉGOVIE. 215 direction du cimetière ; les archers, entendant qu'on courait devant eux, pensèrent tout de suite que ce devait être un voleur, et se mirent à sa poursuite. Robledo était agile, il avait de l'avance ; mais, de peur que son Fardeau ne finit par ralentir sa fuite, il alla vers le charnier et Ty jeta ; certain de Ty retrouver lorsqu'il aurait dépisté le guet . Ce paquet tombant aux pieds de la jeune femme, au moment où elle se disposait à sortir, lui causa une telle frayeur, qu'elle oublia un instant ses souffrances, et don Carlos, ignorant le présent qu'on lui faisait de son bien, mit tout aussitôt l'épée à la main et s'avança vers la porte sans dire mot. Au bruit qu'il entendit, au craquement des os sur lesquels marchait le jeune cavalier, Robledo, qui s'était appuyé un instant contre la porte pour reprendre haleine, pensa, sans doute, que quelque fantôme, envoyé par Dieu, venait lui reprocher ses crimes; et plein d'effroi, fuyant ce nouveau danger, sans songer à celui qu'il voulait éviter un instant auparavant ; il sortit en toute hâte du cimetière, et donna tête baissée au milieu du guet. Cette rencontre fit néanmoins sur lui le même effet que produit[^] sur un homme ivre, le fossé plein d'eau dans lequel il se précipite. Réveillé, dégrisé, et ne voulant pas se laisser prendre comme un niais ; il mit à la main un espadon, dont il était armé, et s'en servit avec tant d'adresse, que, ne se laissant approcher par personne, il parvint à se faire jour au milieu des archers et à leur échapper à l'aide de l'obscurité. Cependant la jeune femme, de plus en plus souffrante.

2M DON PABLO impatiente de prendre du repos, sollicitait don Carlos de remmener. Celui-ci, n'entendant plus aucun bruit, la souleva de nouveau dans ses bras ; et, réunissant toutes ses forces, la porta chez son serviteur où elle reçut, à riostant, tous les soins que nécessitait son état. De son côté, le chevalier des Miracles avait porté son enfant chez la nourrice. Tout occupé des premiers soins à donner à i*innocente créature que le froid avait saisie et qui semblait plus près de mourir que de vivre, il avait chargé le mari de la nourrice de retourner, pour lui, avec une lanterne, au charnier du cimetière, et d'indiquer à don Carlos Tasile qu'il avait choisi pour la mère, ne pouvant Fy conduire lui-même. L'homme arrive au cimetière et n'y trouve plus personne ; il entre dans le charnier ; il en fait le tour en tremblant et met le pied, par hasard, sur le paquet abandonné par Robledo. Il recule aussitôt d'effroi ; mais, cependant, reprenant un peu d'assurance, il dirige sa lanterne vers cet objet, et dès qu'il reconnaît des habillements, il pense (qu'ils ont été oubliés par don Carlos ou par la jeune fenune, il les ramasse et se retire. Don Carlos, quitte de ses obligations, avait repris le chemin de sa demeure ; assailli de nouveau par les inquiétudes que son aventure de la soirée avait un instant dissipées, il monte en toute hâte dans son appartement, court à son cabinet dont il trouve la porte ouverte, la serrure forcée, et tombe à la renverse en reconnaissant que tout lui a été enlevé, bijoux et ducats.

DE SÉGOVIE. 215 Ne sachant qui accuser de ce vol audacieux, il pensa, dès le premier moment, que ce pouvait bien être quelque malin tour du chevalier des Miracles ; et ce larcin lui semblait l'explication naturelle de la lenteur qu'avait mise le chevalier à venir le rejoindre au cimetière. Il y retourna donc aussitôt, en toute hâte, résolu d'y attendre don Antonio, qui finirait bien, sans doute, par songer à ses devoirs, plutôt qu'à une plaisanterie pour laquelle le temps était fort mal choisi. Carlos arriva à la porte du cimetière au moment où en sortait le mari de la nourrice. Encore tout ému de sa colère et trompé par l'obscurité, il croit reconnaître le chevalier, il se jette sur lui avec furie, l'accable d'injures et le menace de le livrer à la justice comme voleur. L'autre se débat ; et pendant la lutte, le paquet tombe et roule à leurs pieds. Un alguazil, qui avait été de guet toute la nuit, passait en ce moment et retournait chez lui fatigué et, surtout, contrarié de n'avoir arrêté personne : il aperçoit deux hommes qui se couchent ; il marche à eux, les somme de lâcher prise et de lui répondre. La voix de la justice n'a jamais rencontré de sourds en Espagne : il est tout aussitôt obéi. Le jour commençait à paraître, et Carlos ne fut pas peu surpris en voyant à la place du chevalier des Miracles un homme qui lui était tout à fait inconnu. L' alguazil en ce moment ayant commencé son interrogatoire d'un ton magistral ; Carlos, encore tout ému, ne sut que répondre, et pendant ce temps l'homme à la nourrice trouva bon, quoi

210 DON PABLO que innocent , de se sauver comme un coupable, c'est-à-dire avec une rare agilité, laissant là le paquet et le reste. L'alguazil, furieux, n'ose le poursuivre de crainte de ne pouvoir le joindre et de perdre du même coup ses deux prisonniers ; il touche don Carlos de sa baguette et lui commande de le suivre au nom du roi. Don Carlos réfit, proteste, et Falguazil insistant, il le menace de son épée. L'alguazil aussitôt crie : Aide à ta justice ! et ce cri, semé à un coup d'escopette qui, tiré au milieu d'une ruine, en ferait sortir des centaines d'oiseaux de nuit, amène en un instant sur le lieu de la scène un troupeau de recors. Notre ami Robledo, pendant toutes ces allées et venues, n'avait pas oublié sa conquête et n'avait pas renoncé à la reprendre. Il arriva de ce côté pendant qu'on se querellait, et aperçut le paquet d'habits qui gisait piteusement à terre à quelques pas des disputants. Il met le chapeau à la main, s'approche d'un air dégagé, semble écouter tour à tour avec toute l'indifférence d'un curieux, les raisons de l'alguazil et celles de Carlos, et ne perd pas de l'œil le paquet chéri. Pendant que les recors arrivent et entourent le prisonnier, il se baisse, ramasse le paquet sans empressement , et se garde bien de fuir ; tout au contraire, il marche à côté de la troupe, on le prend sans doute pour le valet du seigneur alguazil ou pour celui de l'inculpé ; et on ne s'en occupe pas le moins du monde. On passe près d'une ruelle obscure, l'habile filou ralentit sa marche, tourne à gauche, marche lentement d'abord, puis allonge

The text on this page is estimated to be only 15.92% accurate

DE SÉGOVIE. 2n le pas, gagne au pîod, se sauve, et, dans la crainte d'être repris, sort de Madrid. A d'autres maintenant. Le chevalier des Miracles» laissant son enfant aux soins de la nourrice, court au cimetière et n'y trouve ni son messenger, ni sa femme, ni Carlos. Pensant que celui-ci a trouvé un asile pour la malade, il se rend chez lui, y apprend le vol dont il vient d'être victime. Inquiet, accablé de fatigue, ne sachant où retrouver son ami ou sa femme, il retourne chez la nourrice et y arrive en même temps que le mari. Celui-ci accourait tout effaré, pâle et défait, disant qu'il était poursuivi par la justice, qu'il était contraint de fuir et de se cacher, à cause de certain paquet trouvé entre sen mains et qu'on Facensait d*avoir volé. Il embranse sa femme, dît adieu au chevalier et repart sao\$ phif attendre. La pauvre femme se trouve mal, et les danger» auxquels elle croit son mari exposé font en elle une telle réolutioD, que son lait s'arrête. Voilà le pauvre chevalier dans iemharras le plus grand, ayant sur les bras un ealént qu'il ne peut nourrir avec la meilleure v«»looté du monde, et prêt k pierdre patience au milieu d^un M concoors d'étranges incident», fj^^n^ <ie oon6anf au hasard, il prend un cmrmse de louage et %e fait conduire dans un petit village voisin de Madrid H nommé Getafë, où il a quekfues eonnai^ances et dans lequel, en fraisant à toutes les portes, il espère enOn irmtver une nourrice pour son enfant. La Providence hn vient en aide \^h une heure de rp2>?

248 DON PABLO cherches, il trouve une nourrice, Tarrète, lui remet son enrant et[^]se dispose à retournera Madrid. Au moment où il remontait dans son carrosse, il entendit .un grand bruit dans la salle basse de ThAtellerie, et la curiosité rayant poussé, il vit un homme qui en tenait un autre par le collet et semblait vouloir Tétrangler. — [^] Te voilà donc, trattre de voleur ? lui disait-il ; c'est toi qui m*as volé à Tolède il y a un an ; je te reconnais, et tu ne m*échapperas plus. m Le voleur se débattait, se disait honnête homme et prétendait qu*on le prenait pour un autre. — i Quel est ce paquet que tu portes et que tu caches avec tant de soin? reprit l'homme de Tolède [^]sans doute encore quelque larcin que tu auras fait à Madrid... ? A ces mots, le chevalier se Ht place au milieu des curieux ; il s'approcha de l'accusé , le questionna adroitement et finit par acquérir la certitude qu'il n'était autre que celui qui avait dévalisé don Carlos. Tout aussitôt on fit appeler le juge, le paquet fut ouvert, on fit l'inventaire de ce qu'il renfermait; et le chevalier ayant déclaré y reconnaître les bijoux volés à son ami, on conduisit le coupable en prison, et les pièces de conviction furent déposées jusqu'à nouvel ordre chez le mattre de l'hôtellerie. L'arrivée et les explications du chevalier firent tout aussitôt relAcher don Carlos, qui se confondit en excuses visà-vis de son libérateur de ravoir soupçonné un instant. Il le conduisit chez sa femme, qui l'attendait avec la plus

DE SÉGOVIE. 2⁹ vive impatience ; puis, s'occupant de ses propres affaires, il obtint qu'un alguazil et un officier de justice fussent expédiés à Getafé pour en ramener le voleur et les pièces du procès. Tout fut bientôt expliqué. Robledo, qui avait de nom breux comptes à régler avec la justice, fut condamné à être pendu, et vint dans notre prison attendre son dernier jour. Don Carlos retrouva son trésor intact, sauf les petites brèches que fait la justice à tout ce qui lui passe par les mains ; on rappela de son exil volontaire le mari de la première nourrice, qui fut généreusement dédommagé de sa frayeur ; enfin on sut qu'il n'y avait rien de miraculeux dans la manière de vivre du chevalier des Miracles, et que sa femme, qui jouissait déjà d'une grande fortune, l'avait constamment mis à même de mener un train convenable. Il restait à dissiper l'inquiétude des parents de la jeune femme , à leur expliquer sa disparition et à calmer leur colère, ce qui n'était pas chose facile. Don Antonio, qui avait de nombreux amis et des parents haut placés, y employa tout ce qu'il put réunir d'hommes recommandables et influents. Plusieurs d'entre eux échouèrent; mais, comme dona Teresa était fille unique ; comme don Antonio était, sauf la richesse, un parti des plus honorables ; comme, après tout, ce qui était fait ne pouvait pas plus se défaire qu'on ne pouvait refaire ce qui était défait ; les deux amants obtinrent le pardon le plus complet, la réconciliation se fit d'une manière solennelle ; et, dès que l'état de l'accouchée le permit, une fête brillante, à laquelle fut in

The text on this page is estimated to be only 21.19% accurate

22» DON PABLO fité loat ce que Madrid comptait de noble et de distiogué, serrit à la fois d'assemblée de fiaçoailles, de (ête de noces et de cérémonie de relevailles. Rien ne troubla Jamais le bonheur des jeunes époux, ni la ?ive amitié de don Carlos et de don Antonio ^ . 0- -♦-»^x^^e-et«-«~ -Q Refenons à la prison. Le Géant, Robledo et quatre vau-* fienSt leurs acolytes, se disposaient à se yenger, la nuit suiTante, sur le dos de mes anciens amis, de ce que leurs poches ne pouvaient fournir à la bienvenue; et, bien que j'eusse contribué pour ma part, je ne laissai pas de craindre quelques éclaboussures. La perspective d'une nouvelle nuit d'angoisses et d'insomnie me fit faire de sérieuses réflexions^ qui tournèrent toutes à ravantage du geôlier. Je laissai là mes pauvres amis, auxquels je demandai pardon de leur fausser compagnie, et j'allai droit au geôlier, à qui je graissai la patte avec trois réaux de huit ^. Dès qu'il m'eut dit qu'il connaissait le greffier chargé d'instruire notre procès , je le priai de Tenvoyer cherdier par un de ses aides. Le greffier

The text on this page is estimated to be only 21.43% accurate

I>1£ SÉGOVIE. 221 venu, Je le tirai k l'écart, et, après l'avoir mis au fait de notre affaire, je lui confiai que j'avais quelque argent ; Je le priai de me le garder, el lui demandai de prendre les intérdU d'un malheureux geullthomme compromis par mégarde, et fort innocemment, dans celte malheureuse aventure. — Vous n'ignorez pas, seigneur cavalier, me dit-il quand il eut palpé ce que je lui destinais, que tout, en pareil cas, dépend de nous, et qu'il peut arriver malheur à celui qui, avec nous, n'agit pas en homme de bien. J'en ai plus envoyé aux galjtres a titre gratuit qu'il n'y a d'articles dans la loi. Fiez-vous à moi, ot soyez certain que je vous tirerai de lit sain et sauf.

222 DON PABLO Il s'en alla là-dessus, et à peine arrivé à la porte, il revint à moi pour me demander quelque chose en faveur du brave Diego Garcia ralguazil, auquel il était convenable, disait-il, de mettre un bâillon d'argent; puis en Taveur du rapporteur, afin de Faider à avaler tout Tarticle qui me concernait. — Un rapporteur, seigneur cavalier, syouta-t-il, est homme à anéantir un chrétien d'un froncement de sourcils, d'un éclat de voix, ou d'un coup de pied frappé sur le sol afin de réveiller Tattention distraite de l'alcade, — ce qui arrive quelquefois. Je compris, me le tins pour dit et j'ajoutai cinquante réaux à ceux que je lui avais déjà donnés. En retour de tant de générosité, il m'engagea, d'un air dégagé, à redresser le collet de mon manteau, qui était de travers, et m'indiqua deux remèdes contre la toux que m'avait donnée mon baptême de la veille autant que la fraîcheur de la prison. — N'ayez aucun souci, ajouta-t-il en s'éloignant, et ne négligez pas votre geôlier ; avec huit réaux vous obtiendrez de lui toutes les douceurs et tous les allègements possibles; ces gens-là n'ont de vertu et de bonté que par intérêt. Je compris l'avertissement, le geôlier reçut un écu, m'enleva tous mes fers et me permit d'entrer dans son logis, où je trouvai bientôt l'occasion d'être au mieux avec lui.

DE SÉGOVIE. 225 11 avait pour Temme une baleine, et pour filles deux diablesses, laides, méchantes, et menant, en dépit de leur visage, assez joyeuse vie. ■\ Il arriva que le soir, pendant que j'étais là, le seigneur Blandones de San Pablo, le susdit geôlier, rentra pour souper après sa besogne faite et ses pensionnaires parqués ; il paraissait préoccupé, de fort mauvaise humeur, et ne voulut pas manger. Sa femme, dona Ana Moraes, que cette disposition de son mari paraissait inquiéter, s'approcha de lui et le pressa, Timportuna de telle sorte, qu'il se décida à parler. -T- Il y a, il y a, lui dit-il, que "ce fripon d'Âlmeñdros l'Aposentador m'a dit, pendant que nous nous disputions pour le fermage, que vous n'étiez pas propre. — L'insolent I répondit-elle, ^ est-il donc chargé d'ébarber les éméchures de mes jupons? Sur les jours de mon aïeull tu n'es pas un homme si tu ne lui as pas arraché la barbe, i Faut-il pas qu'il m'envoie ses valets pour me nettoyer ? Dieu me soit en aide, ajouta-t-elle, en se tournant vers moi, il voudrait faire croire que je suis juive comme lui ; mais on sait que, s'il vaut vingt maravédis, il en a dix de vilains et deux fois cinq d'hébreux. Sur ma parole, seigneur don Pablo, que je l'entende, et je lui rappellerai la croix de Saint-André que méritent ses épaules ^. — Allons, allons, calmez-vous, femme, dit le geôlier. — Bon Dieu, il a dit que j'étais juive, et vous avez écouté cela de sang-froid ! C'est [ainsi que vous soutenez

224 DON PABLO rtionneur de dona Ana Moraes, votre femmo, -
fille de Stefania Rubio et de Juan de Madrid ! — ; Comment, interrompis-
je, de Juan de Madrid? — Oui, Juan de Madrid, naturel d'Aunon... Je vous
jure que rhomme qui a osé parler de moi de la sorte est un juif, un fripon et
pis encore. — Juan de Madrid, seigneur, dis-je au geôlier, d'un air grave,
était le frère aîné de mon père, je prouverai ce qu'il est et ce qu'il mérite. J'ai
dans mon pays un titre de famille, en lettres d'or, portant le nom de mon
père et le sien '^ : je prends ma part de cette injure, et si je sors de prison, je
forcerai cet insolent à se désavouer cent fois. La découverte d'un nouveau
parent causa une grande joie à mes hôtes, et surtout l'histoire du titre de
famille. Le mari voulut avoir des détails plus précis sur notre parenté ; et, de
crainte d'être pris en flagrant délit de mensonge, je jouai le courroux, la
colère, l'indignation, et il ne put obtenir de moi que des jurements. Tous
deux alors se mirent à me calmer, me priant de laisser dire l'Aposentador et
de n'y pas penser davantage, mais rien n'y put faire { et, comme un chien
qu'on a mis en colère, je grognais, je murmurais, et je me remettais à aboyer
au moment o^ on y pensait le moins). — Juan de Madrid, disais-je, je
prouverai le respect qui lui est dû I — Puis, un instant après : Juan de
Madrid, l'atné!... dont le père, Juan de Madrid, avait épousé Ana de
Acevedo! Juan de Madrid!

DE SÉGOVIE. 225 (Tant de zèle pour Thonneur de la famille ; le jécit que je leur fis, à ma manière, de mes aventures, et les preuves évidentes que je leur donnai de mon innocence, me firent, du geôlier et de sa femme, des partisans dévoués ; je fus chez eux, bien choyé,) bien couché, bien nourri; et le bon greffier, sollicité par mon cousin et encouragé par quelques nouveaux écus, fit si bien, qu'au bout de quelque temps, la vieille fut mise dehors sur un palefroi gris à longues oreilles, conduit par la bride et précédée d'un crieur public. Hélas ! on abusa de ce qu'elle était femme, pauvre et sans défense, et ces méchantes gens, certains que personne ne serait là pour y mettre opposition, osèrent faire la leçon au crieur qui la proclama voleuse, et au bourreau, qui eut la lâcheté de la battre. Mes compagnons la suivirent dans une tenue un peu décolletée, leurs haillons les ayant entièrement quittés de la tête à la ceinture inclusivement ; mais la justice ne s'en offensa pas, au contraire V- On eut Taimable attention de leur faire visiter la ville, ce qu'ils n'avaient pu faire depuis si longtemps; puis on les mit dehors pour six années. Je sortis complètement blanc par la grflce du greffier et du rapporteur, qui, pour tenir l'engagement pris en son nom, changea de ton, parla bas, sauta plus d'une phrase, et avala maint article lorsqu'il fut question de moi. o%^9^^ 29

250 DON PABLO mouchait très-souvent les chandelles et découpait à table. A réglise, elle avait toujours les mains jointes ; dans les rues, elle avait sans cesse quelque chose à désigner ; chez elle, c'était à tout moment une épingle à remettre dans sa chevelure ; elle jouait de préférence aux dames ; elle faisait sans cesse semblant de bâiller afin de montrer ses dents, et de se faire des croix sur la bouche *. Enfin toute la maison n'était occupée que de ses mains, et tout le monde, même ses parents, en était ennuyé. Il n'y avait dans la maison des logements que pour trois locataires. Un seul était vacant lorsque je me présentai, et je trouvai dans les deux autres un Portugais et un Catalan, qui m'accueillirent fort bien, et avec lesquels je fis prompte connaissance. Je jugeai, tout en m'installant, que la jeune fille serait pour moi une distraction des plus agréables ; et l'avantage d'habiter sous le même toit me parut inappréciable. Je me mis donc à lui faire les yeux doux ; je faisais à sa mère et à elle une multitude de contes que j'imaginai à plaisir ; je leur apportais toutes les nouvelles de la ville, vraies ou fausses ; et je leur rendais, en un mot, tous les petits services possibles, pourvu qu'ils ne me coûtassent rien. Je leur fis croire que je savais faire des enchantements, que j'étais nécromancien, que je pourrais, si je voulais, faire disparaître la maison ou la faire paraître en feu, et mille autres choses dont elles ne doutaient pas, car elles étaient des plus crédules. J'acquis bientôt, de la sorte, les bonnes grâces de la jeune fille, mais ce n'était pas son amour. Il est vrai que l'habit fait tout en ce monde, et je n'étais pas des mieux vêtus. Mon

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

I)K SEGOVTE. 251 cousin le greffier, que je me gardais de négliger et que je visitais souvent, par reconnaissance du pain que je manReais à sa lable, m'avait aidé, il est vrai, à améliorer ma garde-robe ; mais elle n'était pas encore assez brillante pour que mes hAtesses eussent de moi toute la bonne opinion convenable. Il fallait donc k toute force me faire passer pour riche et faire croire que j'en voulais faire un secret. J'employai à cela deui ou trois anciens amis que le hasard me fit retrouver. L'un d'eux, que J'envoyai à mon l(^is en mon absence, alla y demander le seigneur don Itamiro de Guzman ; c'était le nom que Je m'étais donné, mes amis m'ayant convaincu qu'il n'en coûtait rien de se choisir un nom, et que cela pouvait être Tort utile. Il s'informa de don Remiro, un homme d'affaires fort

252 DON PABLO riche, occupé pour le moment de contracter avec le roi deux traités importants. Les hôtes ne me reconnurent pas à ce portrait, et répondirent qu'il ne demeurerait diez elles qu'un don Ramiro de Guzman plus râpé que riche, petit de corps, d'un visage ordinaire et pauvre. — C'est celi^i-là même que je cherche, répliqua l'autre, et je ne demanderais rien à Dieu si j'avais toutes les rentes qu'il possède au delà de deux mille ducats. Cette confidence et quelques autres firent un grand effet sur les pauvres femmes ; et mon officieux ami leur laissa, en les quittant, une Tausse lettre de change de neuf mille écus, qu'il les pria de me remettre afin que je l'acceptasse. La mère et la fille ne doutèrent plus de ma fortune, et jetèrent tout de suite leur dévolu sur moi pour en faire un mari. Je rentrai de Tair d'un homme qui ne s'attend à rien et elles me remirent tout aussitôt la lettre de change. — Seigneur don Ramiro, me dirent-elles, il est deux choses qu'on cache difficilement : la fortune et l'amour. ; Pourquoi Votre Grâce, qui sait combien nous lui sommes dévouées, nous a-t-elle fait un secret de sa position ? Je feignis d'être fort contrarié de l'arrivée de la lettre de change, et sans leur répondre, je montai à mon appartement. Dès le moment qu'elles me crurent de l'argent, tout ce qui venait de moi fut trouvé charmant Elles applaudissaient à toutes mes paroles ; personne n'avait meilleur air que moi. Quand je les vis si bien amorcées, je fis ma dé

DK SÉGOVIË. 255 claratioD à la petite, qui in*éecouta avec une grande joie et me répondit de la manière la plus tendre. Le soir même, afin de les confirmer dans leur opinion sur ma fortune, je m'enfermai dans ma chambre, qui n'était séparée de celle de la mère que par une cloison très-mince, et tirant de ma ceinture cinquante écus, je les comptai tant de fois, qu'elle put calculer jusqu'à six mille. L'heureuse croyance dans laquelle je les mis eut pour moi les plus beaux résultats, et toutes deux ne songeaient qu'à me servir et à m'entourer des soins les plus minutieux. Mon voisin le Portugais se nommait 0 Senhor Vasco de Meneses^ chevalier de l'ordre du Christ. Il portait le manteau noir, les bottes, le petit collet et d'immenses moustaches. Il se consumait d'amour pour dona Berengère de Reboliedo, c'était le nom de notre jeune hôtesse ; et quand il était amoureuxment assis auprès d'elle, il soupirait plus qu'une béate à un sermon de carême. Il se mêlait de chanter et le faisait d'une manière pitoyable, et passait une partie de sa vie à jouer au pharaon avec le Catalan. Celui-ci était la créature la plus triste et la plus misérable que Dieu eût jamais créée. Il mangeait un jour sur trois, et un pain tellement dur, qu'un médisant eût eu peine à y mordre^. Il faisait le brave, et il ne Tui manquait cependant que de pondre des œufs pour être une poule complète, car il était vaniteux comme nul au monde. Quand ils s'aperçurent tous deux que j'allais si vite en affaires, Ils se mirent à dire du mal de moi. Le Portugais m^appelait fripon et déguenillé ; le Catalan me traitait de 50

254 DON PABLO lAche et de débauché. Toot cela, je le savais, je Tarais entendu plus d*une fois, mais je ne voyais pas qu'il fût né* cessaire d*y répondre, et je les laissais dire. Cette persécuttion ne m*empêchait d'ailleurs pas de faire ma cour à la petite ; je lui parlais fréquemment, et je lui écrivais des billets passionnés, commençant tous par les phrases d'usage : 0 Je prends la hardiesse... » « Votre divine beauté... » Je dépeignais mes peines dans un style de feu, je m'offrais comme esclave, et je signalais toujours avec un cœur percé d'une flèche. Nous en vtnmes bientôt au fti, et un jour, pour entretenir la haute opinion que j'avais donnée de ma qualité, je sortis de la maison, je louai une mule, je me déguisai complètement, et je revins à ThAtellerie. Lk^ changeant ma voix, je me demandai moi-même. — i N'est-ce pas ici, dis-je, que demeure Sa GrAce le seigneur don Ramiro de Guzman, seigneur de Valcerrado et Vellorote? — Il y a ici, répondit la jeune fille, un cavalier de ce nom, de petite taille... * — l Voulez-vous avoir la bonté de lui dire que Diego de Solorzano, intendant de ses rentes, passant par ici pour des recouvrements, est venu lui baiser les mains? r«la dit. je m'en allai, et je revins dans ma tenue ordi

DE SÉGOVIË. 255 uaire au i>out de quelques instants. On me reçut avec encore plus de prévenances que de coutume ; et, tout en me faisant la commission de l'intendant, on me demanda pourquoi j'avais caché que j'étais seigneur de Valcerrado et Veliorote. dette comédie acheva la jeune fille ; elle eut envie d'un mari aussi riche, et consentit à me donner un rendez-vous. Nous convînmes donc que la nuit suivante, vers une heure du matin, elle m'attendrait à la fenêtre de sa chambre. U me fallait, pour cela, suivre une longue galerie et escalader un toit qui séparait son appartement du mien. Mais le diable, qui est toujours aux aguets, voulut être de la partie. Je traverse la galerie sans être vu ni entendu , j'arrive au toit, je m'y hasarde ; mais le pied me manque, je glisse et je m'en vais tomber sur un toit inférieur dépendant de la maison d'un greffier, et si lourdement, que je brisai toutes les tuiles, dont les morceaux ne me laissèrent pas les côtes sans impression. Le bruit réveilla la moitié de la maison, on crut que c'étaient des voleurs, — il est vrai que les gens de ce métier ont quelquefois le caprice de choisir semblable promenade ; — enfin, on monta sur le toit. Je cherchai alors à me cacher derrière une cheminée, mais ce mouvement ne fltqu*accrottre les soupçons. Le greffier et deux clercs me rouèrent de coups et me garrottèrent sous les yeux de ma belle sans me donner le temps de me reconuâtre. L'innocente fille riait comme une folle, je lui avais dit que j'étais habile dans l'art des enchantements, et elle pensait

The text on this page is estimated to be only 23.43% accurate

2U DON PABLO DE SÉGOVIb:. que ma chute n'était qu'une plusanterie ; elle s'imaginait que, pendant que j'occupaiB les autres à la poursuite d'un semblant de moi-mdme, j'allais en réalité paraître h sa Tenêtre ; aussi m'attendait-elle toujours en m'engi^eant toutbas à entrer. Hais, hélas! c'était bien moi qui recevais les coups de poing et les coups de bâton ; je criais, et elle riait tov^ure. Enfin le greffier, séance tenante, et sans perdre de temps, se mit à verbaliser ; il me fouilla, me trouva des clefs dans la poche et écrivit, mal^ l'évideDce et toutes mes protestations, que c'étaient des rossignols et des crochets. Je lui dis que j'étais don Ramiro de Guzman, et il se mit i rire. Battu devant ma belle, pris sans raison, injustement accusé, je ne savais plus à quel saint me vouer. Je me mis à genoux devant le grefOer, je le priai, je le conjurai au nom de Dieu, mais rien ne fit, et il ne voulut pas me relAcher. Tout cela se passait sur le toit, et je cooh pris qu'à tout en ce monde, même à des tuiles, on peut faire porter Taux témoignage. Enfin , le procès-verbal dressé, on me fit descendre, par une lucarne, dans une cuisine où je fus enfermé.

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

CHAPITRE XIX. Comment Pahlo lenie une granitp » E ne
Termai pas les yeux de toute la nuit, songeant à mon malheureux sort qui
n'était pas tant d'être tombé sur un toit, que de me trouver entre les mains du
greffier. uandje songeais aux Ci-ochets qu'il prétenlit avoir trouvés dans ma
poche, aux pages I avait écrites sur ce point, je reconnaissais : douleur que
rieo ne croit autant en ce ide qu'un délit en puissance de greffier. Je passai la
nuit à faire des projets; un instant Je sondai À le conjurer au nom de Jésus-
Christ, mais Je fus

2A0 DON PABLO arrêté par le souvenir de tout ce que les scribes avaient fait souffrir au fils de Dieu *. Plusieurs fois Je tentai de me délier, mais le traître m'entendait aussitôt et s'en venait examiner mes liens. Il était plus occupé du bon procès qu'il allait me faire, que Je ne l'étais moi-même de ma délivrance. Il se leva au point du jour, s'habilla à la hâte et le premier de la maison, puis il reprit sa courroie et revint me caresser les côtes, tout en me faisant un long discours sur le péché de vol, avec l'éloquence d'un homme qui connaît à fond le métier. Nous en étions là, lui, dans une grande veine de générosité et me donnant force coups, moi, fort tenté de ne pas être en reste avec lui et de lui offrir de l'argent, lorsque survinrent le Portugais et le Catalan. Le résultat trop réel de mon escapade avait fini par détromper Berengère. Après m'avoir vu tomber, et recevoir une aussi cruelle correction, elle avait compris qu'il y avait, dans mon fait, du malheur et non pas de l'enchantement ; alors elle fit de telles prières à mes deux commensaux, qu'ils se décidèrent à venir à mon aide. En les voyant entrer, et en s'apercevant qu'ils me connaissaient, le greffier les prit pour mes complices et dégaina sa plume pour les inscrire au procès. L« Portugais ne s'y prêta pas. et malmena fort le greffier. — Apprenez, lui dit-il, que je suis un noble cavalier, gentilhomme de la chambre du roi; le seigneur que voici,

DE SÉGOVIE. 241 ajouta-Ml, en me désignant, est un noble hidalgo ; et le tenir attaché est le fait d'un coquin, Alors, et malgré le greffier, qui hurlait comme un Maure et appelait à Taide, il se mit en devoir de me délier. Aux cris de leurs patrons accoururent les deux clercs — demi*recors, demi-crocheteurs. — Ils foulèrent aux pieds leurs propres capes, chiffonnèrent leurs collets ; comme ils agissent toujours, pour faire croire aux coups de poing qu'ils n*ont pas reçus ; puis, sans oser prêter assistance à leur mattre, ils criaient comme lui et demandaient secours au roi. Mes deux voisins ne m'en détachaient pas moins. Le greffier, ne se voyant pas secouru, changea de système : — Je jure devant Dieu, s'écria-t-il, qu'on n'agit jamais de la sorte avec moi, et si vous n'étiez pas ce que vous êtes, seigneurs cavaliers, il pourrait vous en coûter cher. Veuillez désintéresser ces témoins , m'indemniser des tuiles cassées et me rendre la justice de reconnaître que je n'y mets point d'animosité. Je compris à Tinstant, et lui mis huit réauxdans la main. J'étais bien tenté de lui rendre les coups de bâton qu'il m'avait donnés; mais comme il eût fallu reconnaître que je les avais reçus, je l'en tins quitte et m'en allai avec mes voisins, que je remerciai — le visage meurtri de gourmades, et les épaules quelque peu moulues de coups de gaule — de ma délivrance et de la liberté que je leur devais. Le Catalan riait comme un fou et conseillait à Bereogère 51

242 DON PABLO de m' user sur-le-champ, afin de renverser le proTerbe, disant que* s'il est dans Tusage d* 6tre battu après avoir été **, il est fort rare d'être battu d'abord, et ** ensuite. Le lourdeau ne me ménageait pas les équivoques ; et il abusait de ses droits à ma reconnaissance qui ne me permettait plus de me fâcher. — Dès que j'entrais chez mes voisins pour les visiter, il n'était question que de gaule, de manche à balai, de bois vert, d'habits à secouer, et de noix à gauler. Ainsi poursuivi, persécuté, forcé de rougir sans cesse devant ma belle, battu incessamment en brèche par la plus redoutable de toutes les armes, le ridicule, je songeai à quitter la maison, mais je voulais surtout ne payer ni logis ni pension. Je m'entendis, à ce sujet, avec un brave licencié de ma connaissance, nommé Brandalangas, naturel de Hornillos, et avec deux de ses amis. Un soir ils arrivèrent tous les trois, demandèrent l'hétesse et lui déclarèrent qu'ils venaient pour m'enlever secrètement, au nom du saint office. Cette déclaration l'effraya, mais liât surprit d'autant moins que je m'étais fait passer pour nécromancien. Lorsqu'on m'emmena, elle n'osa rien dire ; mais lorsqu'elle vit qu'on enlevait aussi mes eflets, elle voulut y mettre opposition et les retenir, en garantie de ce que je lui devais ; mais les braves familiers déclarèrent que tout ce qui m'appartenait appartenait à l'Inquisition. A pareille réponse il n'y avait mot à souffler, elle laissa faire et fut réduite, pour se consoler, à dire qu'elle s'y était toujours attendue. 1^

DE SÉGOVIE. 245 Catalan et le Portugais, auxgaelselle conta
raventHre, demeurèrent persuadés que j'avais été enlevé par des démons
plutôt que par des familiersru n'y avait cependant pas de différence ; et il est
de fait qu'en m'aidant à quitter le logis, libre et sauf de tout payement,
Brândalangas et ses amis me rendirent un véritable service de démons
familiers. Une fois hors de là, je tins conseil avec mes libérateurs, et je
décidai de changer complètement de système aussi bien que d'habit. Je
résolus de prendre le costume à la mode, les chausses de cuir fauve, le
grand collet relevé, plus un laquais, ou mieux deux petits laquais, ce qui
était en ce moment du meilleur ton. Mes conseils prétendaient que le plus
sûr résultat de ce système, qui me donnerait l'apparence d'un riche cavalier,
serait un brillant mariage, résultat très-commun à Madrid. ; ils me promirent
même de se mettre en quête pour moi, de me chercher un parti convenable
et de m'aider de tous leurs moyens. (Je dois avouer, avec franchise, que
cette existence de vagabond m'était à charge ; j'avais du noir dans l'Ame,
des accès de mélancolie ; cette idée de pécher une femme me souriait, et je
l'adoptai à l'instant. Nous arrêtâmes un appartement dhonorable apparence ;
j'avais sauvé du greffe, de la prison et des industriels une somme encore
assez ronde, qui pouvait me conduire quelque temps ; je pris donc
résolument mon parti. Avant de me séparer de mes amis, Je jugeai
convenable de leur faire quelques recommandations. Je pris pour cela te ton
d'un homme d'importance, et me posant comptai

244 DON PABLO samment dans un grand fauteuil pendant qu'ils se tenaient debout devant moi : — Un instant; leur disrje en souriant. Puisque Vos Seigneuries veulent bien faire pour moi Toffice d'agents matrimoniaux, il est de toute justice qu'elles][connaissent mes principes à ce sujet. Dès le moment que je suis un noble cavalier, il m'est permis de dire quelles conditions je désire chez la femme qui deviendra la mienne. Écoutezmoi) « Je désire qu'elle soit noble, vertueuse, et surtout intelligente ; car, si elle est sotte, elle ne saura ni conserver ni utiliser les deux autres qualités. Dans la noblesse, je ne veux point de morgue ; et je veux qu'elle ait la vertu d'une femme mariée et non pas celle d'un ermite, d'une béate ou d'une religieuse. Son meilleur missel doit être son mari, et ses prières seront ses devoirs. ((Je ne la veux ni laide ni belle. Laide, ce n'est pas une compagnie, mais un ennui ; belle, ce n'est pas un plaisir, mais une sollicitude. S'il me faut choisir entre ces deux conditions, je l'aime mieux belle que laide, parce qu'il vaut mieux avoir sollicitude qu'ennui, et avoir h garder qu'avoir à fuir. « Je ne la veux ni riche ni pauvre ; je veux qu'elle ait de l'aisance ; je ne veux pas qu'elle m'achète et ne veux pas l'acheter. (Prenez-la riche, cependant ; les circonstances où je me trouve me permettent cette infraction aux règles que je m'étais faites.)

DE SÉGOViË. 245 « Gaie ou triste, je Taime mieux gaie ; car, un jour ou l'autre, la tristesse ne nous manquera pas. Prendre une femme soucieuse, boudeuse, cherchant les petits coins comme une araignée, pleureuse comme un oignon, c'est épouser un perpétuel compliment de condoléance. H Je veux qu'elle ait de Télégance pour ma satisfaction, non pour celle des oisifs ; elle doit adopter une tenue décente et non celle qu'inventera la coquetterie des autres femmes. Elle ne doit pas faire ce que font quelques-unes, mais ce que toutes doivent faire ; je Taime mieux avare que prodigue ; car, de la prodigalité il y a tout à craindre, de la parcimonie il y a beaucoup à espérer. La trouver libérale serait un bonheur extrême. « Qu'elle soit blanche ou noire, brune ou blonde, je n'y mets ni importance ni préférence ; je veux seulement, si elle est noire, qu'elle ne cherche pas à se faire blanche. De pareils mensonges rendent défiant plutôt qu'amoureux. « Petite ou grande, peu m'importe. « Grasse ou mince : je déclare que si elle n'est entrelardée, c'est-à-dire entre gras et maigre, je l'aime mieux mince. Je préfère une âme dans un roseau ou des os habillés de peau, qu'une cuve sur des tréteaux. « Je ne la veux ni jeune, ni vieille, ce serait le berceau ou la tombe ; j'ai oublié les chansons à endormir les enfants ; et je n'ai pas encore appris les répons. Je veux une femme faite ; si elle est jeune, tant mieux.

246 DOiN PABLO « Je désirerais beaucoup qu'elle n*eût pas de trop jolies mains, de trop jolis yeux ou une trop jolie bouche. Quand ces trois choses arrivent à la perfection, elles rendent insupportable celle qui les possède ; elle gesticule pour qu'on voie ses mains, elle fait des mines pour qu'on voie ses yeux, et elle sourit toujours pour qu'on admire ses dents. L'afféterie gAte les perfections, la simplicité fait oublier les défauts. « Je ne la veux pas orpheline, parce que je hais les anniversaires, les bouts de l'an et les commémorations; je ne lui veux pas, non plus, une parenté au grand complet. Je lui désire un père et une mère, parce que Je ne les redoute pas. Les tantes, je les verrai avec plaisir au purgatoire et je ferai dire des messes pour elles , tant et plus. « J'adresserais à Dieu bien des actions de grâce si elle était sourde et bègue ; deux inconvénients qui mettent un frein aux conversations et qui rendent les visites difficiles ; si elle était de moyenne qualité, ce serait une affaire d'or, car une femme de haute condition dépense l'année entière en paroles, en visites reçues et rendues ; bègue et sourde, rien de tout cela n'est à craindre. « Encore un mot; j'aurai grande estime pour la femme qui sera comme je la désire ; et je saurai supporter cello qui sera comme je la mérite. « Telles sont, seigneurs, mes désirs et ma volonté, et maintenant je me recommande à vous[^]. »

DE SÉGOVÎË. 247 Ceci fut prononcé avec un ton de fatuité qui me fit dire, par le licencié, qu'avant peu j'en remontrerais aux plus huppés. Nous sortîmes en riant, eux, pour vaquer à leurs affaires, et moi, pour réunir tous les éléments de ma tenue. Je visitai tous les fripiers, j'allai à toutes les ventes à Tencan, et je finis par me composer un costume de fort bon goût. J'allai de là chez un loueur de chevaux, j'en choisis un sur lequel je me redressai de mon mieux. Il ne me manquait plus que les laquais, mais je n'en pus trouver à louer le premier jour. J'allai dans la rue May or et je m'arrêtai devant une boutique de harnais, en ayant l'air de choisir un équipement pour mon cheval. Je fus accosté, au bout de quelques instants, par deux cavaliers de bonne mine, montés sur de jolis chevaux ; ils me demandèrent si j'avais intention d'acheter un harnais garni d'argent, que j'examinais avec attention. À cette question je cessai de m'occuper du harnais, affectant l'air d'un homme peu satisfait ; et, me tournant vers les deux cavaliers, je leur fis mille politesses et entamai avec eux une longue conversation. L'un d'eux portait sur la poitrine une broderie d'ordre, l'autre une chaîne de diamants que je reconnus pour les signes distinctifs de l'ordre de Santiago et d'une commanderie. Ils me dirent qu'ils allaient se promener au Prado, et je leur demandai la permission de me joindre à eux. Je priai le marchand, s'il voyait venir mes pages et mes laquais, de les envoyer au Prado ; je lui décrivis ma livrée, puis je me plaçai entre mes deux nouveaux amis. Us réunirent leurs pages, leurs laquais, et nous nous mîmes en route. Cet arrangement m'enchantait

218 DON PABLO d'autant plus, que, pour ceux qui nous voyaient passer, il était impossible de déterminer à qui appartenait cette valetaille, pas plus que de désigner celui de nous trois qui n'en avait pas. Nous causâmes de tout et nous causâmes beaucoup, des fêtes, des joutes, des femmes, du carrousel de Talavera ; d'un cheval, couleur porcelaine, que je prétendais posséder; et je leur vantai, avec emphase, une jument rouane qu'on devait m'amener de Cordoue. Dès que je rencontrais un page ou un laquais, conduisant un cheval, je le faisais arrêter, je lui demandais à qui était la bête, j'en examinai les qualités, les marques, et je demandais si elle était à vendre. Je priais qu'on lui fît faire sous mes yeux deux tours de rue ; et eût-elle été parfaite, j'avais toujours soin de lui trouver quelque défaut, et j'indiquais le moyen de le corriger. Le bon hasard voulut qu'il se présentât, pendant notre promenade, plusieurs occasions de ce genre ; mes compagnons étaient tout interdits et semblaient se demander quel était ce diable d'écuyer. Je leur dis que j'étais à la recherche de bons chevaux pour moi et pour un mien cousin. Nous arrivâmes devant le Prado. En y entrant, je dégageai mon pied de l'étrier, je portai le talon en arrière, et mettant mon cheval au pas, je parcourus lentement la promenade, toujours entre mes deux compagnons. J'avais mon manteau rejeté sur l'épaule, mon chapeau à la main; je regardais fièrement tous les promeneurs, et je crus reconnaître avec joie qu'aucun ne se rappelait m'avoir rencontré en d'autres temps et sous d'autres habits, en plus triste compagnie et en plus humble allure. Nous joignîmes une voiture, dans laquelle étaient des dames, et les deux cavaliers me proposèrent de les

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

DE SËGOVIE. 24» aborder, et de leur faire notre cour. J'acceptai ; je leur cédaï galammeot le cAté des plus jeunes et me plaçai k la portière des deux plus âgées, qui semblaient la mère et la tant« ^ Ces dames étaient fort aimables : l'une avait environ cinquante ans, l'autre un peu moins. Je leur dis mille cboies tendres qu'elles voulurent bien écouter — car il n'y a Temme au monde, quelque vieille qu'elle soit, qui ait autant d'années que de présomption. — Je leur dis que je serais trop beureux si je pouvais leur faire agréer quelque présent; je leur demandai quelle était la position des jeunes dames qui les accompagnaient, elles me répondi52

The text on this page is estimated to be only 3.88% accurate

..... X,-. ' ^1 b. . /y ra.*.. wu • II■r ^ -m• • ^i- . ••fĩ '/ iài 'm *-»•»..
/' '.té ^'^^u

DE SÉGOVIE. 25^e s , et leurs barbes en tremblaient. Je devinais que les ux nobles chevaliers étaient pris à court ; et no'emparant ' roccasion, je m'écriai que je regrettais Tabsence de les pages que j'eusse envoyés à Tinstant chez moi prendre ('S caisses de confitures que je venais de recevoir. On me ('mercia de ma gracieuse intention, et je suppliai ces lames de venir le lendemain à la Casa del Campo *. où je serais bien heureux de leur offrir une collation. Elles acceptèrent à Finstant, m'indiquèrent leur demeure et me demandèrent la mienne; puis leur voiture les emmena, le repris avec mes Compagnons le chemin de la ville. Ma générosité à Fend roi t de la collation et mon empressement à les tirer d'un mauvais pas, m'avaient acquis leur aflection ; et pour m'en donner le témoignage, ils me supplièrent de venir souper avec eux. Je me fis un peu prier, puis je montai à leur logis, affectant de temps à autre un accès de mauvaise humeur contre mes valets qui m'avaient abandonné, et jurant de les chasser le lendemain. Quand six heures sonnèrent, je leur dis que j'avais un rendez-vous galant, et leur demandai la permission de me retirer. Je les quittai, et lious convînmes de nous retrouver le lendemain soir à la Casa del Campo. J'allai rendre nion cheval au loueur et je rentrai chez moi, où je trouvai mes deux suppôts jouant au quinola. Je leur racontai mon aventure, nous tînmes conseil, et il fut arrêté que nous ferions servir la collation, et que nous y consacrerions deux cents réaux ; cela convenu, nous nous mimes au lit. J'avoue que je ne pus dormir de toute la nuit, et que je fis, tant qu'elle dura, mille projets sur l'em

The text on this page is estimated to be only 14.36% accurate

2S2 DON PABLO OE SÉGOVIK. ploi de la dol. Ce qui me souriait le plus était de faire bâtir une maison ou de la placer en rentes ; je ne savais trop ce qui serait le meilleur et ce qui me rapporterait! le plus.

The text on this page is estimated to be only 21.31% accurate

CHAPITRE XX. Continuation des aventures de Pablo ; ses succès se succèdent, mais de nouvelles disgrâces succèdent aux succès. Le jour le lendemain, et nous nous levâmes tous pour nous occuper des valets à enrôler, de la vaisselle plate à emprunter et de la collation à préparer. L'argent a pouvoir sur tout, il commande à tout, il n'est personne qui lui manque de respect. Je m'abouchai avec chef d'office de grande maison, qui pour une bonne somme, mit à mes ordres argenterie, valets et collation. La matinée se passa à tout disposer, et, le soir, j'allai louer un nouveau cheval sur lequel, à l'heure convenue, je me dirigeai vers la Casa del

256 DON PABLO Gampo. J'aurais ma ceinture garnie de papiers et de mé* moires, six boutons de mon pourpoint déboutonnés et d'autres papiers apparaissaient par cette ouverture. J'avais été précédé au* rende9»vbus par les damés et m'fis amis de la veille ; on m'attendait. Les dames me reçurent avec toutes les marques possibles d'affection, les cavaliers me dirent vous au lieu de Votre Grâce^ en signe de familiarité ' . J'avais dit que je me nommais don Felipe Tristan, et ce ne l'it, pendant toute la soirée, que Felipe par ci, Felipe par là. Je m'excusai d'être arrivé le dernier, sur les occupations que me donnaient le service de Sa Majesté et l'examen des comptes de mon majorât; j'ajoutai que j'avais eu un instant la crainte de manquer au rendez-vous, et je les engageai à se disposer, sans plus tarder, pour la collation. Un instant après moi arriva le chef d'office avec son attirail, son argenterie et ses valets ; mes conviés ne faisaient que me regarder et ne savaient que dire. Je lui donnai ordre d'aller au cabinet de verdure, d'y dresser son service et je proposai, en l'attendant, d'aller visiter les pièces d'eau. Les vieilles vinrent à moi pour me faire toute sorte de cajoleries, et je pus enfin voir les jeunes personnes à visage découvert. Jamais, depuis que Dieu m'a octroyé mes entrées dans ce monde, je n'ai vu chose plus gracieuse et plus parfaite que celle vers qui je braquais mes espérances matrimoniales. Elle était blanche, blonde, rose, sa bouche était petite, ses dents menues et bien rangées,

The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate

son nez bien Tait, ses yeux grands, bien Tendus et verts ; elle était convenablement grande, elle avait des mains charmantes et l'accent un peu zézayant. L'autre n'était pas mai, mais elle avait une tournure plus délibérée et elle portait le nez trc^ en avant. Nous parcourûmes les Jardins, visitant les pièces d'eau, et Je découvris, pendant ce peu de temps, que ma fiancée en espérance eût couru de grands dangers du temps d'Hérode par excès d'innocence, elle ne savait pas parler. Du reste, je me consolai Tacilement

21MJ DON PABLO de cette première dérogation à mes principes. Rien ne dédommage de la laideur d'une femme, pas même un grand esprit; un peu de beauté, au contraire, fait oublier beau> coup de sottise, on peut trouver une compensation à ce malheur dans la compagnie d*Aristote, de Sénèque ou d'un bon livre. Nous nous dirigeâmes vers le cabinet de verdure, et, en passant près d'un buisson, une branche accrocha la garniture de mon col et me le déchira un peu. Ma prétendue accourut, me l'attacha avec une épingle d'argent, et la mère me dit d'envoyer leed chez elle le lendemain, et que dona Âna — c'est ainsi que se nommait sa flUe — me le raccommoderait. Tout allait à ravir, mes amours aussi bien que la collation, et tout fut trouvé à merveille, les fruits, les confitures et les sucreries. Au moment où on desservait, je vis venir à travers le jardin un cavalier, suivi de deux laquais, et je reconnus en lui, au moment où je m'y attendais le moins, mon ancien mattre et ami, don Diego Coronel. Je ne perdis toutefois pas contenance, je suis persuadé que je ne m.e laissai pas trahir par un seul pli de mon visage ; cependant il parut tout surpris en m'apercevant, s'arrêta devant moi et regarda alternativement mon costume et ma figure. Enfin, il saluâmes amis de la veille, s'approcha des dames, qu'il appela ses cousines, et pendant tout ce temps, ne cessa de porter ses regards sur moi. J'allai, par maintien et de l'air du monde le plus dégagé, dire quelques mots au chef d'office, et en même temps don Diego engagea avec mes deux convives, qui paraissaient être ses amis, une

DE SÉGOVIË. 259 conversation très-animée. 11 leur demanda mon nom — ainsi que Je le reconnus depuis •— Ils' répondirent que je me nommais don Felipe Tristan, quej^étais un cavalier fort honorable et fort riche. I>on Diego me regardait et se signait. Enfin, en présence de ces dames, de tout le monde, il vint à moi. — Que Votre Grâce me pardonne, me dit-il. Dieu m'est témoin qu'avant qu'on m'eût appris votre nom, je vous prenais pour tout autre que vous êtes. Jamais je n'ai rien vu d'aussi extraordinaire. Vous ressemblez, à s'y méprendre, à un valet nommé Pablillos, que j'avais à Ségovie et qui était fils d'un barbier de la même ville. Tous se mirent à rire, et je me tins à quatre pour qu'un peu d'embarras ne vint pas me trahir. Je lui répondis en souriant que j'avais le plus^ grand désir de voir cet homme auquel on m'avait dit plusieurs fois que je ressemblais beaucoup. — Jésus I beaucoup t reprit don Diego, il ne peut y avoir de ressemblance plus frappante. La taille, l'organe, la tournure, rien n'est plus singulier. En vérité, seigneur, j'en suis tout ébahi. Les deux dames, la mère et la tante se récrièrent et prétendirent qu'il était de toute impossibilité qu'un cavalier d'autant de distinction pût avoir quelque chose de commun avec un semblable valet. — Je connais fort bien le seigneur don Felipe, ajouta i une d'elles — sans doute pour se justifier de toute com

260 DON PABLO plicité dans les soupçons de don Diego *- c'est lui qui voulut bien» à la prière de mon mari, nous donner rhosr pitalité à Ocana. Je compris et je répondis avec un profond salut que ma plus ardente volonté était et serait toujours de servir ces dames en toute occasion selon mes faibles moyens. Don Diego me fit mille protestations de dévouement et me demanda vivement pardon de Toflènse qu'il m'avait faite en me prenant pour le fils d'un barbier. — Vous ne voudrez pas le croire, seigneur» i^outa le traître , sa mère était sorcière, son père filou, son oncle bourreau, et lui-même était le plus mauvais garnement, rtiomme le plus pervers, que Dieu ait mis sur terre. le n'en pouvais plus, il me fallait un Immense effort de courage pour écouter en face, et sans sourciller, un ausâ triste éloge des miens et de moi-même. Quelques instants encore, et j'étais au bout de mes forces. Epfln, etgrAces à Dieu, on parla de rentrer. Je remontai à cheval avec les deux autres cavaliers, et don Diego prit place dans la voiture des ces dames. Il leur demanda qui avait fait servir la collation et comment elles me connaissaient. La mère et la tante répondirent que j'étais un riche héritier de bon nombre de ducats et que je paraissais vou-^ loir épouser Anita ; elles rengagèrent à prendre des informations qui lui prouveraient, sans pul doute, que J'étais un parti non-seulement convenable, mais même fort honorable pour toute la famille. Ces dames rentrèrent ainsi à

DE SÉGOVIE. 261 leur maison, qui était dans la rue de FArenal près San Felipe. De notre côté, nous montâmes, comme la veille, au logis qu'occupaient mes deux amis, ils me proposèrent de jouer, sans doute dans l'intention de me plumer ; Je devinai la ruse, et néanmoins je consentis. Ils prirent des cartes — elles étaient dressées et façonnées comme des petits pAtés — je perdis un tour et feignis de vouloir partir ; je me rendis à de nouvelles instances et me mis à leur gagner environ trois cents réaux avec lesquels je pris congé d'eux pour rentrer chez moi. J*y trouvai mes deux camarades, le licencié Brandalangas et Pero Ix)pez qui étudiaient, avec des dés, quelque merveilleuse tricherie. Dès qu'ils me virent, ils quittèrent tout pour me demander le récit de mes aventures de la journée. Je leur racontai tout de suite comment la rencontre de don Diego m'avait mis dans une cruelle perplexité et ce qui s'était passé entre lui et moi, ils me consolèrent, me conseillèrent de dissimuler toujours et de ne reculer on aucune manière, ni pour aucune raison, devant le but que j'avais choisi. Ils me dirent alors qu'on jouait au lansquenet, ce soir-là, chez un apothicaire voisin ; j'étais devenu fort habile sur ce jeu et J'en connaissais à merveille toutes les ruses. Nous résolûmes d'aller y faire un mort — c'est-à-dire y enterrer une bourse — et J'envoyai mes deux amis m'annoncer. Ils demandèrent humblement qu'on voulût bien admettre à la partie un frère de Saint-Benoit qui était ma

262 DON PABLO lade et qui, venu à Madrid chez une parente pour se soigner et se guérir, était muni d'une passable quantité de réaux de huit et d'écus. Cette confidence fit ouvrir de grands yeux. — Bravo I s'écria-t-on de toutes parts; vienne le frère. — C'est un homme Tort considéré dans l'ordre, reprit Pero Lopez, et pendant qu'il en est momentanément dehors, il veut causer à son aise ; c'est surtout dans ce but qu'il désire être admis. ^ — Qu'il vienne , qu'il vienne, et qu'il en soit selon son gré. — Et pour la bienvenue? demanda Brandalangas. — Nous n'en parlerons pas , dit vivement le maître du logis. Mes acolytes vinrent me rejoindre ; j'étais déjà travesti. J'avais un mouchoir autour de la tête, un vêlement complet de bénédictin, que je m'étais procuré par hasard il y avait quelque temps, et des lunettes. Ma barbe, coupée court, contrairement aux règles de l'ordre, me donnait un air demi-latque, une apparence de moine en congé qui ne nuisait nullement. J'entrai d'un air très>humble, je m'assis. Le jeu commença et s'engagea bien, tous s'entendaient comme larrons en tripot. Mais ils eurent beau s'entendre, j'en savais plus qu'eux, je les menai bon train et leur donnai de tels coups de griffe que, dans l'espace de trois heures, j'amenai à moi plus de treize cents réaux. Je déposai mon étrenne, murmurai d'un air contrit un

DE SÉGOVIE. 265 H Loué soU le Seigneur, » priai mes victimes de ne pas se scandaliser de me voer jouer, igoutant que c^était un passe-temps et rien de plus. Je les avais mis à sec, et ils se donnaient à tous les diables ; je pris congé d*eux et me retirai avec mes deux amis. il était une heure et demie du matin quand nous rentrâmes au logis ; nous partageâmes le gain et nous couchâmes. Le lendemain , entièrement rassuré sur mes craintes de la veille, je m*habillai de bonne heure et allai chercher mon cheval ; je n'en trouvai pas un à louer, ce qui me flt reconnaître qu*il y avait bien d'autres cavaliers de mon espèce. Il est de si mauvais ton d'aller à pied ! Je le sentais encore mieux maintenant que j'y étais contraint. J'allai vers l'église de San Felipe et j'aperçus le laquais d'un licencié tenant un cheval par la bride et attendant son mattre qui était descendu pcTur aller écouter la messe. Je lui mis quatre réaux dans la main et lui demandai, pendant que son mattre était à l'église, de me laisser faire deux tours dans la rue de l'Ârenal. C'était le, vous le savez, seigneurs, que demeurait ma dame. Il y consentit, je montai et fis deux tours dans le haut de la rue , deux tours dans le bas sans voir personne ; au troisième, dona Ana parut. T>ès que je l'aperçois, je veux faire caracoler mon -cheval, mais je ne connaissais pas ses habitudes et je n'étais pas excellent cavalier ; je lui donne deux coups de cravache, je relève la main, il se cabre ; puis, lançant deux ruades, il se met^à courir et se jette avec moi, les oreilles en avant, dans un tas d'ordures. A Tinstant tous les enfants du quartier m'entourent, et je me relève furieux au der

264 DON PABLO nier point d'une semblable mésaventure arrivée en présence de ma dame. — Maudite bête, ro'écrai-je tout baut, et maudit soit celui de qui Je la tiens. On m'avait averti de ses caprices, j'ai eu tort de vouloir les combattre. Le laquais avait couru à son cheval qui s'était arrêté de suite, je me remis en selle, et au même moment, attiré par le bruit, parut à la fenêtre don Diego Coronel qui demeurait dans la même maison que ses cousines. Sa vue manqua me faire perdre contenance. Il me demanda si je m'étais blessé, je lui répondis que non, bien que j'eusse une jambe contusionnée. Le laquais me priait tout bas de laisser là le cheval, de crainte que je ne fusse aperçu par son mattre qui allait bientôt sortir pour se rendre au palais. Le malheur me poursuivra partout 1 — Au moment même Tavocat arrive par derrière, s'empare de son valet, l'accable de coups de poing et lui reproche à très-haute voix d'avoir prêté son cheval. Il ne s'en tient pas là, il vient tout droit à moi et m'invite, d'un air fort courroucé et en jurant Dieu, à mettre pied à terre. Tout cela se passait sous les yeux de ma dame et en présence de don Diego. Jamais homme roué de coups, fouetté et bâtonné, n'eut si grande honte. J'étais accablé, et ce n'était pas à tort, d'être, à deux pas de distance, la victime de deux disgrâces aussi humiliantes. A la fin il me fallut descendre ; l'avocat reprit sa place et s'en alla. J'avais à donner à don Diego une défaite passable, Je tflchai de reprendre un peu d'assurance et je m'avançai jusqu'au*^ dessous de la fenêtre où il s'était placé.

DE SÉGOVIE. 265 — Jamais, lui dis-je ? j' n'ai monté de ma vie une plus mauvaise bête. J'étais venu ce matin à San-Felipe sur un charmant cheval aubère fort emporté et très-coureur. Je parlais de ses défauts à plusieurs cavaliers de mes amis en leur prouvant toutefois que j'avais su m'en rendre mattre. Ils me dirent qu'ils en connaissaient un que je ne dompterais pas aussi facilement, c'était celui de ce licencié. Je voulus l'essayer. Vous ne pouvez vous imaginer combien ce maudit animal a les hanches dures, et c'est miracle qu'avec une aussi mauvaise selle je ne me sois point tué. — C'est la vérité, répondit don Diego, et il me paraît que Votre Grâce s'est blessée à la jambe. — En effet, repris-je ; aussi vais-je retrouver mon cheval et regagner mon logis. Dona Ana parut aussi satisfaite de me voir hors de danger qu'elle avait été émue et effrayée de ma chute ; mais don Diego ne me sembla pas convaincu. Un malheur n'arrive jamais seul ; j'avais mal commencé la journée, et ce ne fut, tant qu'elle dura, que disgrâces sur disgrâces. Rentré chez moi, je courus rendre visite à un coffre dans un coin duquel j'avais déposé tout l'argent qui me restait de mon héritage, et mon gain de la nuit précédente, moins cent réaux que j'avais sur moi ; le coffre avait disparu, le bon licencié Brandalangas et son ami Pero Lopez s'en étaient chargés et n'étaient pas rentrés. Je restai comme mort et ne sachant comment remédier à cette terrible perte. — Malheur, me dis-je tout bas, à qui se fie sur un bien 34

266 DON PABLO mal acquis]; il s'en va comme il est venu 1
Malheureux que je suis! iQue ferai -je? ^Vais-je me mettre à leur poursuite
? i Irai-je porter plainte à la justice? — S'ils sont pris, ils dénonceront mes
fredaines et m'enverront mourir à la potence ; si Je yeux les poursuivre, ^où
les trouverai-je? Tout bien calculé, pour ne pas perdre encore le mariage
que j'espérais — et je comptais sur la dot pour réparer toutes mes pertes —
je me résolus à rester et à en presser la conclusion. Je dtnai du meilleur
appétit que je pus, et le soir j'allai louer mon cheval et me promener dans la
rue de ma belle. Comme Je n'avais pas de laquais et que Je ne voulais pas
paraître n'en pas avoir, j'attendis, au coin de la rue, que je visse passer
quelque homme qui en eût l'apparence, et je le précédai, le prenant ainsi à
mon service à son insu. Je fis ce manège toute la soirée, profitant de tous les
passants dont la tournure prêtait à la circonstance. Don Diego cependant
conservait la persuasion que j'étais bien le Tripon qu'il avait connu
autrefois ; il ne se payait pas trop de l'histoire de mon cheval aubère» et
mon aventure avec le laquais de l'avocat lui semblait fort mal expliquée. Il
se mit à m'épier, à s'informer de moi et de la manière dont je vivais. Il fit
tant enfin, qu'il sut la vérité de la manière du monde la plus imprévue. Il
rencontra un jour le licencié Flechilla — le même chez qui Je m'étais invité
à dîner lorsque je vivais avec les chevaliers d'industrie — et celui-ci, me
gardant rancune de l'avoir si brusquement quitté et de n'être pas retourné le
voir, se plaignit de moi à don Diego dont il savait que j'a

DE SÉGOVIE. 2i»7 ^ais été le valet ; il lui raconta comment et dans quelle tenue Je TaYais accosté un jour, comment il m*avait reconnu U ?eiUe à cheval sous un costume fort élégant, et comment, n*ayant pu l'éviter , je lui avais raconté que j'allais flaire uo très-riche mariage. Don Diego n*en demanda pas plus long et retourna chez lui. Près de la Puerta del Sol, il aperçut nos deux amis, le commandeur et le chevalier de Santiago, il courut à eux, leur conta Faventure et les engagea à venir me guetter le soir même dans la rue de TArenal, afin de m'y laver la tête d'importance. Il les prévint qu'ils me reconnaîtraient à son manteau qu'il me ferait prendre. Les cavaliers acceptèrent la partie avec empressement. Vers la fin de la journée je les rencontrai tous les trois, ils dissimulèrent de telle sorte que je ne pouvais croire avoir jamais eu de meilleurs amis. Nous tînmes conseil sur ce qu'il serait convenable de faire en attendant VAve Maria. Puis les deux cavaliers nous quittèrent et descendirent la rue; don Diego et moi restés seuls, nous nous dirigeâmes vers SanFelipe. A l'entrée de la rue de la Paz, don Diego m'arrêta. — Sur mon âme, don Felipe, me dit-il, changeons de manteau ; il faut que je passe dans cette rue et je ne veux pas être reconnu. — Avec grand plaisir, lui répondis-je. L'échange se fit à l'instant, je lui offris mes services» mais il me témoigna le désir d'être seul, et s'éloigna. Je l'avais à peine quitté, que deux sacripans qui l'atton

268 DON PABLO datent pour lui administrer une correction au nom de quelque maîtresse délaissée, me prenant pour lui à la cour leur du manteau que je portais, m*assaillirent et firent pleuvoir sur moi une grêle de coups de plat d'épée; je criai, ils reconnurent à ma voix que j'étais un autre, et s'enfuirent, me laissant sur les épaules la créance de don Diego, et sur la figure trois ou quatre contusions. Cette alerte diminuait un peu mon penchant pour les promenades nocturnes ; cependant à minuit, heure à laquelle depuis quelques jours je venais causer avec dona Âna, je m'engageai dans la me de TArenal. J'arrive à la porte, je m'annonce par le signal accoutumé et je vais pour entrer ; au même instant l'un des deux cavaliers qui me guettaient pour don Diego, me barre le passage, m'assène deux coups de bâton sur les jambes et me renverse sur le sol ; l'autre arrive et me fait une saignée d'une oreille à l'autre. Puis ils m'enlèvent ma cape et me laissent dans la rue en me disant : « C'est ainsi qu'on punit les fripons et les imposteurs de bas étage. » Je me mis à crier et à demander confession ; et comme je ne savais par qui j'avais été assailli, je pensai que ce pouvait être l'hôte de chez qui j'étais sorti à l'aide de l'Inquisition, ou le geôlier dont je m'étais joué, ou les camarades qui m'avaient volé ; enfin j'attendais dans des transes terribles le couteau qui allait me donner le coup de grâces, sans savoir à qui je devrais en tenir compte, et sans soupçonner un instant don Diego ou ses amis. J'appelai, je criai au voleur; à l'assassin ; la justice accourut. J'étais sans cape, avec une rigole longue d'une palme à travers la

The text on this page is estimated to be only 24.69% accurate

DE SËGOVIE. 269 figure ; on m'accabla de questions auxquelles je ne bus que répondre, et enfin on m'enleva pour me faire soigner. On me porta chez un barbier qui me pansa, puis on me demanda où Je demeurais, et l'on m'y conduisit. Je me couchai et Je passai une nuit bien triste et bien agitée ; J'avais le visage divisé en deux r^ons, le corps contusionné, les Jambes tellement meurtries de coups de bâton, que je ne pouvais me tenir debout. J'étais blessé, volé, défiguré, Je ne pouvais plus poursuivre ni mes voleurs ni mon mariage ; je ne pouvais ni rester à Madrid ni en sortir.

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

CHAIMTBE XXI. lin, estro|ip fl mué de coups, suîl |>ar
distractioii un cours [lublic lie mendicil^. Il ohtienl île ^tranilK succ<>s, si'
mon lit l'hàlesse de la maison. C'était une emme de bien , frisant la
cinquantaine irmée d'un grand chapelet et dont le visaRe sec et ridé comme
une pomme cuite au ou comme une coquille de noix. Sa réputaétait grande
dans le quartier, elle y était aimée, choyée, recherchée autant que le (\it en
son temps la vieille Célestine, d'illustre mémoire. Sa maison était connue de
tout ce qui avait du cœur, de la Jeunesse, de la

274 DON PABLO beauté ; et il était peu de jeunes filles qui ne fussent ses écolières. Nulle aussi bien qu'elle ne savait enseigner la manière de porter le voile et de laisser coquettement à découvert les parties du visage les plus dignes d'être vues. A celle qui avait de belles dents, elle conseillait de rire toujours, même en pleurant ; à celle qui avait de jolies mains, elle donnait des leçons d'escrime ; elle enseignait à la blonde de laisser flotter ses cheveux en longues boucles sous la toque et sur les épaules ; à celle qui avait de beaux yeux, elle apprenait ces clignotements, ces élans vers le ciel, ces manœuvres sans nombre qu'on ne pourrait analyser dans un volume de cinq cents pages. Elle en remontrait aux plus savantes dans l'art de composer des fards ; elle prenait les brunes, les noires, les corbeaux les plus invétérés, et les blanchissait de telle sorte, que les maris ne les reconnaissaient plus lorsqu'elles rentraient chez elles. Elle disait qu'il était, pour chaque âge, une manière d'obtenir les générosités d'un galant : pour les fillettes, par gentillesse ; pour les jeunes filles, par faveur ; et pour les vieilles, par dévouement . Elle avait des recettes pour tous les maux, pour toutes les passions, pour tous les désirs. Enfin, et ici je m'arrête, de peur d'en trop dire, la brave femme était des plus habiles dans l'art si familier à ma pauvre mère et à la bonne Cyprienne, ma gouvernante. Que d'innocences toutes trois ont protégées * ! J'ai cru ce portrait nécessaire, et je demande qu'on me le pardonne; on aura, du moins, quelque pitié de moi en songeant aux mains dans lesquelles j'étais tombé, et on comprendra mieux les discours que me tint mon hôtesse i

DE SÉGOVIE. 275 qui ne parlait que par proverbes, ainsi qu'on peut en juger. — A toujours prendre et ne rien mettre, me dit-elle, on voit bientôt le fond du sac; à chacun ici-bas selon ses œuvres ; selon la poussière la boue; selon la noce le gâteau. Je veux te conseiller, mon fils, ett'indiquer une meilleure manière de vivre ; tu es jeune, aussi je ne m'étonne pas que tu fasses fausse route, que tu gaspilles ton temps autour de la bonne, sans penser que tout en dormant nous marchons vers la tombe. Je ne suis plus qu'un tas de terre, mais je puis, mon enfant, t'indiquer ton chemin.. 11 m'est revenu que tu as dépensé beaucoup de bien sans savoir comment ; qu'on t'a vu, ici, tantôt étudiant, tantôt coquin fieffé, tantôt cavalier, selon que t'a poussé le hasard et suivant ce que les circonstances t'ont inspiré. Dis-moi qui tu hantes, mon fils, je te dirai qui tu es ; qui se ressemble se rassemble, et la brebis recherche sa pareille ; mais sache que de la main à la bouche se perd souvent la soupe ^ Gomment, nigaud ! les femmes te mettent martel en tête, tu loges chez moi, tu sais ce que je suis et tu ne penses pas à moi ! Oubliaistu donc que je suis sur cette terre l'inspectrice perpétuelle de cette sorte de marchandise, que je ne vis que des services que je suis appelée à rendre, et que nulle aussi bien que moi ne sait engager une intrigue et mener à bonne fin une aventure. Au lieu de t'adresser à moi, tu t'en vas, avec un fripon et un autre fripon, à la poursuite d'une poupée de céruse et d'amidon qui t'en a donné à retordre. Avant d'user leurs jupons, ces dames veulent toujours savoir ce qu'il leur en reviendra. Sur ma foi, mon fils, tu

276 DON PABLO eusses épargné bien des ducats si tu te fusses adressé à moi, car moi je ne tiens pas à l'argent : je le jure sur les âmes de ceux que j'ai perdus, et puisse m'échoir un bon mariage eu récompense de ma franchise, je ne te demanderais pas, à rheure qu'il est, un maravédis de ce que tu me dois pour ton logement, si je n'en avais besoin pour acheter des simples et des petites bougies. La bonne femme allait sur les brisées des apothicaires, elle se graissait souvent les mains pour s'en aller par le chemin de la fumée tenir conseil avec les sorcières, ses pareilles. Je compris que, malgré tout le désintéressement affecté par mon hôtesse, sa visite, son discours et ses bons conseils n'avaient pas d'autre but qu'une demande d'argent. Je me mis en devoir de lui compter ce que je lui devais, et au même instant le malheur, qui jamais ne m'oublie, et le diable, qui toujours pense à moi. voulurent que des recors fussent envoyés pour l'arrêter sous accusation de concubinage, et on savait que son amant était au logis. Les recors entrèrent dans ma chambre ; me voyant au lit et elle auprès de moi, deux d'entre eux me prirent pour celui qu'ils cherchaient, me tirèrent dehors et me traitèrent fort rudement. Les deux autres, pendant ce temps, s'emparèrent de l'hâtesse en l'appelant voleuse et sorcière. Au bruit qu'ils firent en nous arrêtant, aux cris que m'arracha la douleur, l'amant de la belle, qui était dans une pièce voisine, chercha à s'échapper. Les recors qui l'aperçurent, et à qui un autre habitant du logis avait j

DE SÉGOVIE. 277 « appris que je n'étais pour rien dans leur mandat, coururent après lui , Fempoignèrent et me laissèrent là, fort meurtri et fort maltraité, mais riant, malgré ma douleur, de tout ce qu'ils débitaient à Thôtesse. — Qu'une mitre vous ira bien, la mère, disait Tun, et que je serai heureux de voir mettre trois mille navets à votre service ^ . — Les seigneurs alcades, disait Taulre, vous ont déjà choisi des plumes afin que vous fassiez brillamment votre entrée. Ils attachèrent côte à côte leurs deux prisonniers, me demandèrent pardon de leur erreur et s'en allèrent. Je restai huit jours encore dans cette maudite maison, souffrant beaucoup et livré aux barbiers du voisinage qui me firent une douzaine de points sur la figure. Il me fallut prendre des béquilles, et, pour comble de misère, lorsque je pus sortir je venais de dépenser le dernier de mes cent féaux ; l'hôtesse, les barbiers, les drogues, le logis et la nourriture avaient tout absorbé. Je pris le parti d'aller vendre .ma défroque de cavalier, mes beaux pourpoints, mes cols brodés, mes chausses, tout cela était fort bon encore. De l'argent que j'en tirai, j'achetai un vieux coUetin de cuir de Gordoue, un large pourpoint de toile d'étope, un gaban de pauvre rapiécé, mais propre, des guêtres et de vastes souliers. Je me renversai sur la tête le collet de mon gaban, je pendis à mon cou un christ de cuivre et un rosaire à mon côté. Je cachai dans la doublure de mon

The text on this page is estimated to be only 18.92% accurate

pourpmnt soixante réaux qui me restaient, puis je m'abandonnai à ma nouvelle Torture. In pauvre, qui savait parfaitement son état, m'apprit à donner à ma voix un ton douloureux, m'enseigna quelques phrases bien larmoyantes; et Je metralnaipariesruedela ville, pratiquant mon nouveau métier. — Donnez, bon rliert'lien,disuis-,|c d'une voix exl«nuce. ^\~^

DE SÉGOVIE. 279 donnez, serviteur de Dieu, au pauvre estropié, il est sans ressource et il a faim. C'était là ma formule de la semaine, mais pour les jours de fête j'en avais une autre que je débitais sur un ton différent. — Fidèles chrétiens, disais-je, dévots du Seigneur, au nom de la reine des anges, mère du Christ, faites Faumône au pauvre perclus qu'a frappé la main de Dieu. Je m'arrêtai un instant, chose des plus importantes, et je reprenais : — Le mauvais air et une heure fatale m'ont frappé pendant que je travaillais dans une vigne ; et mes membres sont restés perclus. Je me suis vu sain et robuste comme vous tous et comme je demande à Dieu qu'il vous conserve Loué soit le Seigneur! Là-dessus pleuvaient les doubles maravédis, et je gagnais beaucoup d'argent. J'eusse gagné bien davantage si je n'avais eu un concurrent redoutable. C'était un gros garçon, laid comme le péché, manchot des deux bras, estropié d'une jambe, qui parcourait les mêmes rues que moi dans une charrette, et recueillait beaucoup plus d'aumônes parce qu'il parlait fort mal. — Prenez pitié, serviteurs de Jésus-Christ, disait-il d'une voix rauque en terminant par un cri de fausset, prenez pitié des maux que le Seigneur m'a envoyés pour mes péchés. Donnez au pauvre, et Dieu vous le rendra.... Donnez au nom du bon Jésus

280 DON PABLO Le malheureux pariait faux, écorciait tous les mots et n'en gagnait pas moins gros comme lui ; je compris qu'en matière d'aumône le style et le ton font plus de mal que de bien ; c'était une science que Tétude et les épreuves pouvaient seules me donner ; aussi en peu de temps j'eus changé de langage, les doubles maravédís revinrent à ma sébile, et je fis de magnifiques récoltes. Du reste, j'étais digne de compassion ; mes deux jambes étaient enveloppées, attachées ensemble, enfermées dans une poche de cuir ; et je ne pouvais me traîner sans mes deux béquilles. Je passais la nuit sous la porte d'un chirurgien avec un pauvre du quartier — Tun des plus effrontés coquins que Dieu ait créés. — Il était fort riche, et nous le considérions comme le recteur de l'ordre des mendiants ; il gagnait plus que tous les autres. Le pauvre diable ne manquait pas d'infirmités naturelles, mais il comptait davantage sur celles que produisait l'artifice, pour émouvoir la charité publique ; il se serrait un bras près de l'épaule avec un cordon, de sorte que sa main était gonflée et son bras tout enflammé ; il avait près de lui un coussin sur lequel reposait ce bras malade et immobile. — Considérez, disait-il d'une voix dolente, les affligés que Dieu envoie au chrétien ! Si une femme passait : — Belle senora, lui criait-il, Dieu conduise votre âme. Et toutes les femmes du quartier passaient à dessein devant lui et lui faisaient l'aumône pour être appelées belle senora. S'il voyait venir un soldat, jeune ou vieux : — Ah ! seigneur capitaine !

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

S) c'était un homme, m«l on bien mis : — Ah l seigneur cavaHer ! A ceux qui passaient en voiture , il disait : — Votre Seigneurie. Au clerc qui venait sur une mule : — Seigneur archidiacre, — et seigneur âool«Dr, à l'apprenli chirui^n. En un mot, il flattait d'une manière terrible. Je me liai avec lui d'une telle amitié, qu'il me prenait pour compère de toutes ses ruses, pour confldent de tous ses secrets, et plus d'une Tois il m'associa h ses bénéfices. Il avait trois petits enfants qui s'en allaient par les rues demandant l'aumAneet volant tout ce qu'ils pouvaient. Ils lui rendaient compte chaque soir de leurs recettes de la journée, et il gardait tout. Il était de moitié avec plusieurs des enfants commis dans les églises à la garde des troncs, et il partageait avec eux les saignées qu'il parvenait h y Taire. Avec les conseils et les leçons d'un si bon maître, j'acquis bientAt un talent égal, et J'exploitai aussi h merveille toute cette pe.tite engeance. En moins d'un mois J'étais le possesseur de plus de deux cents réaux qui ne devaient rien à personne, mais que Je devais ti tout le monde ; et ce petit pécule Ait bientôt considérablement accm par une nouvelle invention pour laquelle mon camarade de chambre me proposa un acte d< Jamais mendiant n'eut une idée plus industriel enlevions chaque jour, à nous deux, quatre on

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

CHAPITRE XXI Don r^blo !>e Elit comédien, |>oeitr, galaiil de
oonii«s. Trulicdu bonlieur au point de vue de i:liaque proressioii. :)uelque
distance de Madrid, je rencontraï, dans une hAtellerie, une compagnie de
comédiens qui s'en allaient à Tolède. Leur équipage se composait de trois
charrettes. Dieu ulut qu'au milieu d'eux je reconnus un de es anciens
camarades d'Alcula qui avait é les sciences pour se Taire histrion. Le e
garçon eut d'abord grand'peine à me nnatre, mais enfin, après maint signe
de croix, il me lendit la main et nous renouâmes connaissance. Je lui dis que
je quittais Madrid et que je i^tierchais

2S8 DON PABLO navire ^ ce navire arrivait désespéré et sans provision ; j'eus à dire : « Voici le port • ; j'appelai « sénat n les gens qui se trouvaient là, je demandai pardon des fautes % Je me tus et Je m'en allai. Il y eut des bravos, et, à dater de ce jour, j'eus des succès au théâtre. On mit à Tétude une comédie composée par un de noâ camarades ; cela me surprit beaucoup, et Je ne comprenais pas que les comédiens fussent poètes; Je croyais qu'un si beau titre ne pouvait appartenir qa*à des hommes doctes et savants, et non à des êtres aussi complètement ignorants. Mais cela est venu k un tel point, qu*U n'y a pas un auteur qui n'écrive des comédies, pas un comédien qui ne fasse sa force de Maures et chrétiens ; et je me souviens cependant que dans le principe il n'y avait de comédies que du bon Lope de Rueda et de Naharro '. Enfin nous représentâmes notre comédie, et personne n'y comprit rien, ce qui ne nous empêcha pas de la reprendre le lendemain. Elle commençait par une bataille ; j'entrais en scène armé de toutes pièces, y compris la rondache ; et sans celte circonstance, qui fut des plus heureuses pour moi, J'eusse succombé sous la pluie de coings, de concombres et de trognons de toute espèce que nous envoya le bon public. Jamais on ne vit un tourbillon semblable, et la comédie le méritait bien. On y voyait un roi de Normandie qui, hors de tout propos, se faisait ermite ; puis un intermède composé de deux laquais bouffons, et enfin, au dénouement de l'intrigue, tout le monde se mariait... et bonsoir.

DE SÉGOVIE. 289 Nous trailftiies fort mal noire camarade le poêle ; et comme pour ma part je lui remontrai assez vivement le quel danger il nous avait exposés» il me répondit qu'il n'y avait rien de lui dans cette comédie ; qu'en prenant à Tun un incident, à Tautre un autre, il avait fabriqué du tout un manteau de pauvre, et que tout le mal venait de ce que les coutures avaient été mal faites. Il m'avoua que les comédiens-poètes étaient tous sujets à restitution parce qu'ils n'avaient d'esprit que celui qu'ils avaient appris, et de talent qu'à l'aide de leur mémoire ; que l'appât de deux ou trois cents réaux rendait fort communs ces petits larcins. Puis, quand une compagnie voyage, il ne manque pas sur son chemin de poètes qui viennent lui offrir des tXMnédiés ; on les prend pour les lire et on ne les rend pas ; le plus habile de la bande y ajoute une niaiserie, en retranche quelque chose de bien dit, et s'en déclare Tauteur. — Jamais comédien, ajouta-t-il, n'a fait un couplet d'une autre manière. Cette manière d'agir ne me parut pas des plus mauvaises, je fus tenté d'en essayer, et je me sentis tout à coup le feu sacré de la poésie ; je connaissais quelques-uns de nos poètes, j'avais lu Garcilaso, j'en savais assez pour pratiquer l'art avec succès ; je me mis à l'œuvre ; et la poésie, l'amour de la danseuse et les représentations remplirent ma vie de la manière la plus agréable. Au bout d'un mois de séjour à Tolède, nous avons joué beaucoup de bonnes comédies et obtenu du public le pardon de nos erreurs 57

290 DON PABLO passées ; j[^]avais déjà une certaine réputation, on me nommait Alonsete, du nom d'Alonso que j'avais pris dès mes débuts[^], et on me surnommait le Cruel, du titre d'un rôle que j^{*}avais rempli à la grande satisfaction du parterre et de la populace. Ma fortune marchait à grands pas, j'avais déjà trois habillements complets; les auteurs de plusieurs compagnies me faisaient des propositions et voulaient me débaucher. Je faisais Tentendu et je tranchais du connaisseur ; je critiquais les comiques en renom ; je reprenais Pinedo sur quelque[^]uns de ses gestes ; je donnais mon approbation au jeu naturel de Sanchez ; je disais de Morales qu'il était délicieux ' ; on me demandait mon avis pour les décorations et pour la mise en scène ; si quelqu'un proposait de lire une comédie, c'était moi qui Técoutais. Enfin, infatué de tant de succès, je mis au jour quelques stances, mes premiers-nés en poésie ; puis un intermède qui ne fut pas du tout trouvé mauvais. Gela fait, j'osai une comédie, et, afin qu'elle ne pût manquer d'être une chose divine *, je pris pour sujet et pour titre Notre-Dame du Rosaire. Elle commençait par la symphonie de rigueur; on y voyait les flmes du purgatoire et les démons parlant le langage reçu et proférant les cris d'usage — bou. . . bou. . . ou.. .ou, en entrant en scène, et ri...ri...i...i...i, en sortant. Ma comédie eut du succès ; on applaudit surtout quelques strophes où j'avais mis le nom de Satan, et des stances où je racontais sa chute du ciel et le reste. Je n'eus bientôt plus assez de mains pour composer ; j'étais assailli par tous les amoureux ; les uns voulaient des couplets sur des sourcils, les autres sur des yeux ; ce

DE SÉGOVIE. 291 lui-ci me demandait une ode à propos de mains, celui-là des stances pour des cheveux. J'avais un prix Axe pour chaque chose ; et comme il y avait d'autres boutiques, je travaillais à bon marché, afin d'achalander la mienne. Je fournissais de cantiques les sacristains et les sœurs converses ; les aveugles seuls m'eussent fait vivre par une prodigieuse dépense d'oraisons qu'ils payaient huit réaux la pièce. Deux d'entre ces oraisons ont eu longtemps une grande réputation, celle du Juye équitable qui était grave, harmonieuse et pleine d'action, et cette autre qui commence ainsi : Mère du Verbe iDcarnc , Fille du divin Père , Daigne m'accorder la gr&ce, etc. J*avais le vent en poupe, j'étais riche, heureux, et déjà j'aspirais à être auteur. Il m'arriva, un jour que je travaillais à une comédie, une aventure originale que je vais vous raconter, seigneurs^ bien qu'elle soit un peu à ma honte. J'avais Thabitude, quand je composais, de me promener dans ma chambre et de réciter toutes mes tirades à mesure que Tinspiration me les dictait, avec autant de chaleur que si j'eusse été au théâtre. Ce jour-là donc, j'étais à l'œuvre, j'écrivais une scène de chasse ; la servante du logis montait l'escalier qui était étroit et obscur, et m'apportait mon dîner; elle arrive à la porte de ma chambre et l'entr'ouvre au moment même où je récitais avec de grands cris cette strophe de ma scène : Fuyez ! fuyez ! gardez-vous de cet ours, Il m'a blessé, il est furieux, Et va se précipiter sur \ous!

292 nON PABLO U brare fille m entend, elle était Galicienne et partant des plus simples ; elle veut fuir, marche sur ses jupes, tombe et roule dans Tescalier, renverse la soupe, brise les plats, descend jusqu*en bas comme une boule, se relève sans avoir aucun mal, et se sauve dans la rue en criant : — A Taide, un ours est dans la maison, il a tué un homme ! J*entends*ses cris, je descends en toute hâte, et je trouve toua.les voisins déjà réunis se disposant à chasser la bête fauve. Alors je leur racontai la cause de l'effroi de la ser* vante et j'eus beaucoup de peine à les persuader. Je fus obligé de jeûner ce jour-là, et pour comble d'ennui, l'aventure fut connue de mes camarades et devint en un instant la fable de toute la ville. Ce ridicule épisode, et quelques autres du même genre> commençaient à me dégoûter du métier de poète, lorsrqu'il nous survint une catastrophe qui m'acheva. Mon auteur — ils sont tous de même — avait des créanciers. Ceux-ci, sachant qu'il avait fait à Tolède d'assez bonnes affaires auxquelles il ne daignait pas les admettre à participer, le firent arrêter et mettre en prison. Cet événement mit le désordre parmi nos comédiens, et chacun s'en alla de son côté. Quant à moi — je dois dire la vérité — bien que les camarades voulussent m'entratner avec eux dans quelque autre compagnie, je refusai et m'en tins là. Je n'avais choisi cette profession que par nécessité, elle me plaisait peu, j'étais riche, en bon chemin, je préfèrai rester libre et vivre aussi joyeusement que possible. Je pris congé de tous et les laissai partir.

DE SÉGOYiE. 2t»3 Une fois dégagé da triste métier d'histrion, je commençai une Yie nouvelle, et je devins — je prie vos seigneuries de ne pas s'offenser de ce que je vais dire — je devins amoureux de parloirs et de grilles, je me fis le rival de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je fis la cour aux nonnes des couvents. L'une d'elles qai était belle comme la tiéesse Vénus A ces mots, nOiislre aniditoire fit entendre on murmure approtidleor, çl Vâios esnja de baisser modestement les j&a. Pablo continua : L'une d'elles m'avait demandé, lorsque j'étais poëte, un grand nombre de cantiques. Elle était derendue éprise de moi après m'ayoir yu représenter saint Jean l'évangéliste dans une comédie dirine. Je lui avais confié que j'étais le fils d'un noble cavalier, et elle me comblait de bontés ; mais elle m'avait dit qu'elle était fort peinée de me voir comédien. Devenu libre enfin, je lui écrivis la lettre suivante^ : « Pour vous seule, et pour vous plaire, j'ai renoncé à tout, j'ai quitté ma compagnie. Toute autre que la vAtre est pour moi la solitude. Maintenant je serai d'autant plus à vous que je serai plus à moi. Daignez me faire savoir quand il y aura réception au parloir, et je saurai en même temps quand j'aurai le bonheur^ etc. »

The text on this page is estimated to be only 1.15% accurate

«««. tbr^v nif L'mff^{iu}. ftit- nju: uiÉHHBBe et pvtaiit ll⁻ nt»«
sur.nif-[^] «m- ft>.D lun wmrcàt tm iniMi « rou* Aafi> ■ ak^{ûip}: roBvem
«[^]bùa.-[^] Ofsffⁿ[^] utio. fi. im[^] cci— e il kniih . «rdèfe «B»[^] r%iV- juiirii.
iSi£[^] « «-«asT[^]-aobiiB [^] . Aie. n at:r « ?< caft- i. iuu»ck. . L Ai *
<»n3x-««[^]« **a-[^] m- . « orbiftHAct[^] ts: UdU* liait ei jetrouvf tA[^][^]T. 4
••'.:•« V ko: rf»"<fti«LL 4. caoR mt [^] [^]Êtroi àt ïm sbê•AtkUr e [^]-urr r
i«àD*[^]4. f cioir camikii d flomiL In[^]Ul I :[^]M Cî t. MIS A V.lî: »»ft >>.
u*v[^]"o- vi.?. Y» a[^]ⁱⁱⁱ* ci[^]* iï-* iOBrotm t pan >*'i* 1.[^]1 a '>,.% .*:.*;
[^]A«iji . nif — t- ii.ii* ân[^] Ir affilie'

r o 1^ {}E SEGOVIE. 295 Une fols dégagé du triste métier d'histrion, je commençai une vie nouvelle, et je devins — je prie vos seigneuries de ne pas s*offenser de ce que je vais dire — je devins amoureux de parloirs et de grilles, je me ûs le rival de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je fis la cour aux nonnes des couvents. L'une d*elles cpïi était belle comme la tléesse Vénus A ces mots, rillustre auditoire fit entendre un murmure approbateur, et Vénus essa^ de baisser modestement les yeux. Pablo continua : L*une d*elles m'avait demandé, lorsque j'étais poëte, un grand nombre de cantiques. Elle était devenue éprise de moi après m'avoir vu représenter saint Jean Févangéliste dans une comédie divine. Je lui avais confié que j'étais le fils d'un noble cavalier, et elle me comblait de bontés ; mais elle m'avait dit qu'elle était fort peinée de me voir comédien. Devenu libre enfin, je lui écrivis la lettre suivante^ : « Pour vous seule, et pour vous plaire^ j'ai renoncé à tout, j'ai quitté ma compagnie. Toute autre que la vôtre est pour moi la solitude. Maintenant je serai d'autant plus à vous que je serai plus à moi. Daignez me faire savoir quand il y aura réception au parloir, et je saurai en mémo temps quand j'aurai Iç bonheur^ etc. » i

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

DE Sfr.OVIK. 2»3 vois paraître à 1» grille une vieille
asthmaC'est là le trop Tréquent réiultat des signaux de couvent, ce qui n'est
qu'un jeu pour la Jeunesse est une habitude cbez les vieilles ; et l'homme qui
attend, prend trop auvent pour l'appel d'un rossignol le sifflement de la
chouette. J'attendis sur nouveaux frais jusqu'au commencement des vêpres ;
je les écoutai tout au long, et c'est pour cela qu'on nomme les galants de
nonnes des amoureux solen

2U DON PABLO nels ; d'abord parce qu'ils sont grands consommateurs de vêpres; en second lieu, parce que rarement ils en sortent contents, l'inexactitude et l'oubli des promesses étant les défauts dominants des nonnes ^ . (ici je veux raconter, non pas seulement ce qui m'^arriva, mais encore ce qui arrive en général; aussi dois-je avouer, dans toute la naïveté de mon âme, que cette fois ne fut pas la seule que j'attendis ma belle nonne, ou du moins que j'attendis sans qu'elle pût nous ménager un entretien à travers les grillages.) J'entendis des vêpres par paires, je m'allongeai le cou d'une aune à force de guetter ou de regarder ; je devins le camarade du sacristain^et de l'enfant de chœur ; et le vicaire, qui était un homme de bonne humeur, me prit en amitié. Rien de tout cela ne me décourageait, j'y mettais une opiniâtreté digne de plus de succès. Après vêpres, j'allais sous les fenêtres du couvent; elles donnaient sur une terrasse passablement grande, et néanmoins il fallait envoyer retenir sa place, dès midi, comme pour une comédie nouvelle ; il y avait queue de dévots. Je me plaçais où je pouvais ; et c'était un spectacle curieux que les différentes postures des amants qui venaient là ; celui-ci regardait sans cligner de l'œil, celui-là prenait position, une main sur son épée et l'autre sur son rosaire, comme une figure de pierre sur un tombeau ; tel levait les mains et tendait les bras d'un air séraphique ; tel autre, ouvrant la bouche plus qu'une pauvre, ne disant mot, semblait montrer son cœur à sa bien-aimée à travers sa

The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate

DE SEGOTIEL ±9C belle, pnoil mr la temae cb «ouart le bns à fenine; cefaë-lâ umjîl ai«c «se snraale qpi loi tait on Bcan^e. Tout cela se puait en Ins. de ootre eAlé,(da cMé desbooMMS); nais cb haat. oo setioo ▼ aient les Mwaes, c^ctait chose plus curieuse encore. Leur galerie était flbmée par one tourelle pleiiiie de barbacans et par une fluuraille percée de petites lucanies qai loi donnaient qockfiie ressensblance avec uie poudrière on une boite à odcors. A tontes ces oofertnres on aperccTait des signaux ; ici une main, là un pied, plus loin pieds et mains tout ensemble ; d'un autre oAté, c'étaient des attributs diaboliques, des tAtes, des langues et peu de cerreOes ; plus loin, une boutique tout entière : le rosaire de l^ine, le mouchoir de Tautre, le gant de celle-ci, le ruban tert de cellelà. D^une lucarne il partait quelques mots dits à la hâte: à r autre on toussait. L'été, les pauvres ca?aliers se rôtissent, se brunissent au soleil sans se plaindre, et c'est cho^ plaisante que de voir ces dames si blanches, si fk^ches et leurs adorateurs si rissolés '. L*hiver, nous ne manquons pas un flocon de neige, il n'est pas une pluie dont nous n'ayons notre pari; 38

298 DON PABLO et toat cela, au bout du compte, pour voir une femme à travers un grillage ou une vitre comme Tossement d'un saint ; autant vaut s'amouracher d'une grive en cage , • pourvu qu'elle parie, ou d'un portrait si elle ne parle pas. Les faveurs qu'on obtint de ces dames sont : un doigt qu'on ne parvient jamais à toucher, une chiquenaude qu'on ne peut jamais recevoir, un signe de tête derrière le grillage, des soupirs qui s'arrêtent aux embrasures des lucarnes, et des parole^ qu'on voit et qu'on ne peut entendre. Pour tant de bonheur, il faut supporter la colère de quelque vieille, les ordres d'une portière, ou les mensonges d'une tourière, et combien d'autres tribulations encore ! A tout cela je me soumis avec une patience extrême. Je connaissais tout le monde du couvent, et tout le monde me connaissait ; je disais madame à l'abbesse, mon père au vicaire, et frère au sacristain. Le temps et les choses peuvent conduire bien loin un homme désespéré ! Cependant les nonnes qui m'appelaient sans cesse et les tourières qui m'éconduisaient toujours commencèrent à m'ennuyer. Je me mis à calculer toutes les souffrances que j'endurais, tout le mal que je me donnais ; tout ce que me coûtait, en un mot, un enfer que tant d'autres reçoivent gratis ; et fatigué de parler bas, de ne rien atteindre et de prendre chaque Jour sur mon front l'empreinte ^e toutes les grilles et de tous les grillages, Je ine sentis peu à peu complètement refroidi Il y avait, du reste, assez longtemps que j'étais à Tolède ; je priai donc ma nonne de me confier, pour une loterie, une provision de colifichets de

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

DE SÉGOVIE. 290 prix, des voiles, des bas de soie, des sachets d'ambre ; et ■n'adjugeant , d'autorité privée , tous ces lots dont la valeur allait bien à cinquante écus, je pris le chemin de Séville où je comptais trouver plus d'espace pour courir l'aventure. Je vous laisse à penser, seigneurs, combien la nonne donna de regrets et de larmes, sinon è moi, du moins h ce que j'emportais.

304 DON PABLO échappait bien peu. Je n'ose, seigneurs, vous faire le récit de mes tours d'adresse, le détail en serait trop long, et si je vous les disais tous, vous me prendriez pour un singe plutôt que pour un homme; je craindrais d'ailleurs d'être un faux frère, de divulguer des secrets qu'il est bon de tenir cachés, et de professer des vices qu'il est bon de cacher. Cependant si je vous faisais connaître quelques-unes des ruses les plus usitées, je rendrais peut-être service à d'honnêtes ignorants ; ceux qui les connaîtront et qui se laisseront tromper n'auront plus le droit de se plaindre. Ici tous les dieux se regardèrent en souriant; les rôles changeaient ; le tribunal devenait un auditoire attentif et soumis; le prévenu devenait professeur; il ne lui manquait qu'une chaire à la place de son pliant, et une robe de bachelier au lieu de son costume mi-partie rouge et noir. Mercure, qui jusque-là s'était renfermé scrupuleusement dans ses attributions d'huissier, et qui, par excès d'exactitude, avait dormi plus d'une fois, redressa la tête, secoua les oreilles, toussa, cracha, se frotta les yeux et écouta. Il était bien aise, lui maître pipeur de dés et piqueur de cartes, de connaître quels progrès avait faits Part de tricherie depuis qu'il ne pratiquait plus. — Seigneurs, reprit Pablo, n'abandonnez jamais votre jeu de cartes, sinon on vous le changera tout en mouchant la chandelle.

DE SÉGOVIË. 505 — Gardez pour vous les cartes dont les coins sont usés ou brunis — c'est à cela l]U'on reconnaît les as. — S'il y a parmi vous quelque aide d'office ou quelque marmiton, qu'il n'oul^lie pas que dans les cuisines et dans les écuries on pique les as avec une aiguille, ou bien on en plie les coins afin de les reconnaître. — Si vous Jouez avec d'honnêtes gens, gardez-vous des cartes imprimées, elles portent le péché avec elles ; l'impression traverse le papier, et on les reconnaît à l'envers aussi bien qu'à l'endroit. — Ne vous fiez pas aux cartes blanches, elles se salissent trop, et pour celui qui tient le jeu la moindre tache suffit. — Quand vous jouez au jeu d'écart, surveillez celui qui tient les cartes; s'il Tait des cornes aux figures, c'est comme s'il vous les faisait à vous-même, et votre argent n'est plus à vous. — Je ne vous en dirai pas plus long, seigneurs, ceci suffira pour vous prouver que vous devez agir de prudence ; soyez certain que le nombre des manigances que je vous cache est immense. Passons au langage maintenant. Donner la mort à quelquun, signifie lui gagner son argent ; on appelle reflux un mauvais coup joué à un ami. Les simples d'esprit étant notre meilleure ressource, nous appelons doubles^ par opposition, ceux qui les racolent. Blanc est le synonyme de 59

The text on this page is estimated to be only 19.25% accurate

806 BON l>ABLO l'homme sans malice, boD comme le pain; noir, la qualification de celui qui a «obUé la délicatesse. Je vécus de ce langage et de ces artifices jusqu'à Séville ; gagnant, avec l'argent de mes dupes, la loyer de mes mules, mon l(^s, ma nourriture, et l'argent d'autres dupes. A Séville, j'allai loger à rhAtellerie du Maure, où Je rencontrai un mien condisciple d'Alcala, qui s'était nommé Mata, mais qui, trouvant son nom peu sonore, se Taisait appeler Matorral. Il faisait commercé de viee, et était '

The text on this page is estimated to be only 29.97% accurate

DE SÉGOVIE. 507 marcliand de coup& de eouteau ', commerce dont il paraissait fort satisfait. Il en portait, du reste, la preuye sur son Yisage, il n*y manquait pas de cicatrices ; et il disait d^ordinaire qn*on juge du talent d*un maître d^armes, et de Thabilité d'un spadassin, aux balafres de sa figure '. Il m'engagea à aller dtner avec lui et d'autres camarades, et me promit de me ramener ensuite à mon hAtellerie. Il demeurait dans une auberge de Tun des faubourgs de la ville. — Allons, me dit-il quand nous fûmes arrivés, ôtez votre cape et montrez que vous êtes un homme; vous verrez ce soir tous les bons fls de Séville, et, afin quMk ne vous prennent pas pour une poule mouillée, abattez-moi ce col, courbez les épaules, la cape traînante — c'est ainsi que nous sommes toujours. — Défaites-vous de cette bouche qui fait la moue, prenez un air délibéré, des gestes à droite, des gestes à gauche, pariez gras : en Andalousie il faut avoir le Jargon des Andalous. Ma leçon faite, il me prêta une dague longue comme une épée et large comme un Goutdas. Buvez maintenant, ajouta-t-il, cette derai-mesuie de Yin pur '; si vous n'avex pas une pointe, vous n'aurez pas Tair vaillant. J'étais encore tout étourdi de ce qu'il venait de dm faire boire, lorsque entrèrent quatre gaillards qui avaient pour visage des souliers de gouteux ^ ; ils marchaient eomme des balançoires, leurs capes drapées sur les reins, leurs chapeaux perchés sur le front, les ailes de deyant relevées en forme de diadème, dc^s dagues et des épées par paires,

308 DON PA6L0 la pointe du fourreau traînant sur le talon droit, les yeux fixes et flambants, les moustaches cirées et formant les cornes, les barbes h la turque et les cheveux do même. Ils firent en entrant un mouvement de la bouche d'un air do mauvaise humeur. — Seiteur, seur compère ' ! dirent-ils d'une voix maussade et brève. — Votre serviteur I répondit Matorral. Ils prirent place, et pour savoir qui J'étais, Tuo d*eux, sans dire un mot, regarda mon condisciple, ouvrit la bouche, allongea vers moi sa lèvre inférieure en clignant d*un œil et en me regardant. Mon mattre répondit à cette demande sur le même ton, en empoignant sa barbe et en regardant en bas. Après ce muet colloque, les quatre (ierà-bras se levèrent d*un air Joyeux, m^embrassèrent, me firent mille amitiés que Je leur rendis de mon mieux. L'heure dtt dtner étant venue, la table fUt dressée par quatre vagabonds tout déguenillés, et nous nous installâmes. On servit d'abord les câpres ; puis, pour fêter ma bienvenue, mes hôtes burent à mon honneur comme Jamais mon honneur n'avait vu boire. Vinrent le'poisson, la viande, tout cela assaisonné de soif ^. Au milieu de la pièce était une auge pleine de vin devant laquelle se mettait k genoux celui qui voulait faire raison. Aussi, après deux visites, pas un des convives ne put reconnaître les autres, sauf moi toutefois, qui m*abstîns et ne bus que de petites gorgées. I^es têtes une fois montées, la conversa

DE SÈGOVIE. 309 tion alla bon train ; on causa métier tout à Taise, les jurons arri?èrent à la file, les santés Tarent portées par vingt ou trente. On Youa yingt coups de poignard à l'assistant de Séville ^, on but à la mémoire de Domingo Tiznado et de Goya, on renversa du vin en quantité pour le repos de rame d'Escamilla ". Ceux qui avaient le vin triste versèrent des larmes en souvenir de Tinfortuné Alonso Alvarez. Tout cela déranginga les rouages de la tête de mon ami Blatorral qui se leva soudain, prit un pain des deux mains, regarda la lumière, et se mit à hurler plutôt qu'il ne parla : — Sur ce pain qui nous vient de Dieu, Bt-il, sur cette lumière qui est sortie de la bouche de Tange, si vous voulez, enfants, nous irons cette nuit donner une leçon au recors qui a arrêté notre pauvre Alonso. Ils se levèrent tous en poussant une afTrcuse clameur, tirèrent leurs dagues, posèrent leurs mains sur les bords de Tauge au vin, et jurèrent solennellement. Puis se mettant à genoux et buvant à Taugc. • — De même que nous buvons ce vin, s'écrrfèrent-ils, de même nous boirons le sang de tout espion que notre vengeance atteindra ! — îQuel est, demandai-je, cet Alonso Alvarez dont la mort cause tant de regrets? — Jeune homme, me répondit Tun d*eux, c'était un brave combattant, une main habile et un vaillant compa

310 DON PABLO gnou. Allons, bâtons-noas, J'ai bête de me
trouTer Tace à face avec ces démons. » Nous sortîmes ensemble de la
maison pour faire la cbase aux recors*. Mes honorables commensaux
étaient complètement ivres et marchaient avec une résolution digne d'une
meilleure cause; j'avais plus de sang froid qu'eux, et je les suivais en
hésitant, entrevoyant vaguement les risques que nous allions courir.
Hatorral, le plus déterminé, marchait à Tavant-garde, flamberge au vent ;
nos quatre assassins formaient le corps de bataille, et moi, le plus prudent et
le plus calme, j'étais à Tarrière-garde presque entièrement dégrisé par la
gravité de Tenlreprise. Au détour de la rue de la Mar, Matorral se trouve nez
à nez avec la ronde; il se replie sur le corps de bataille, qui n'était pas encore
démasqué, et qui tout aussitôt dégaine et attaque. J'arrive, je mets Tépée à la
main comme mes compagnons, mais, en tacticien habile, je juge plus
prudent de rester en arrière pour former la réserve et pour couvrir, au
besoin, les derrières des combattants. L'affaire s'engage chaudement, les
fers se croisent, les deux partis se défient et s'insultent ; la réserve brûle du
noble désir de se joindre au corps de bataille, mais elle a la conscience de sa
mission, elle se tient à l'écart, l'arme basse, la barbe sur l'épaule, immobile
et impassible comme un. seul homme. Enfin, deux corps d'archers sont
débarrassés de leurs méchantes âmes. L'alguazil et le reste de la ronde
battent en retraite en (lemnndnnt justice et en appelant à

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

1>B SÉUOVIK. ÎM l'aide ; mes compagnons les suivent, et, de loin, J'entends le cliquetis du Ter et les cris .- Tue el Jfort! L'affaire prenait une tournure grave, un engagement général devenait imminent, je liens conseil. Il me vient au souvenir que, lorsque j'étais à Tolède, rimaillant malgré Minerve, j'avais maintes Tois voulu imiter le célèbre poète Horace ; je comprends que je ne saurais trop suivre en tout un aussi noble exemple , et , comme lui, à Philippes, je Jette mon épée, Je prends la fuite, et j'entraîne avec moi la réserve. Loin du champ de bataille, n'entendan! plus les cris et le tumulte, je m'arrête ; je me hête de réparer le désordre de mon costume et de reprendre les allures d'un cavalier de bon ton ; je relève mon col, Je drape mon manteau sur mes épaules, je redresse mon chapeau et Je m'achemine lentement vers l'IiAtelterie du Maure , renonçant pour jamais au spadassinage, et ne rêvant plus que l'amour et le jeu.

The text on this page is estimated to be only 23.27% accurate

CHAPITRE XXIV. Amour, pMiiMi, btnbeur, rSTe etrteliU. main, après une mût fort agitée, penluelleje révaj sans cesse qo'on m'ar; revêtis mon costume le plus élégant, tant l'air dégagé d'un caralier à la ji visiter les rues témoins de notre nocturne. Sans foire la moindre en prêtant l'oreille avec soin aux conversations des gens du quartier, j'appris que mes compagnons, obligés de battre en retraite devant la supériorité du nombre, s'étaient réfugiés dans où la justice ne pouvait les poursuivre.

516 ^ DOIH PABLO qués> surveillés, sans permission d'en
sortij|| omis ils avaient de bons amis, de bonnes amib« surtout, qi]Meur
portaient des provisions fA les aiciaient à supporter les rigueurs du cloître.
J'avoue que j'eusse préféré pour mes complices une mort honorable, les
armes à la main ; elle m'eût sauvé, d'ailleurs, de dénonciations ultérieures et
d'une bien redoutable accusation de complicité. J'en voulus à mon ami
Matorral de me laisser dans un aussi cruel embarras, et je résolus de ne pas
aller le visiter dans sa retraite. Je me savais faible, je, craignais de me
laisser entraîner par lui et de ne plus pouvoir le quitter. N'ayant pris encore
aucun parti sur la vie que je voulais mener à Séville, je continuai, ce jom^là
e^ les jours suivants, à en parcourir tous les quartiers, apprenant les noms
des rues et ceux des grands seigneurs qui en habitaient les principaux hôtels
; ne sachant encore si je deviendrais honnête homme ou fripon, si je ferais
des dupes ou des amis. Un jour, en inspectant de la sorte l'une des rues de la
ville, je m'étais arrêté devant une maison de fort belle * apparence, et,
appuyé contre un mur voisin, j'en considérais, d'un air distrait, les détails et
l'architecture. Tout à coup je vis s'ouvrir une fenêtre de l'étage principal, et
une jeune fille, d'une parfaite beauté, qui ne paraissait pas avoir plus de
seize ans, vint s'appuyer sur le balcon. ■s Pendant que je la contemplais,
elle se retira, ferma la fenêtre et disparut. Fasciné par cette gracieuse
apparition, Je restai longtemps à la même place, puis je continuai ma

DE SÉGOVIK. 517 promenade. Ce jour-là je rentrai de bonne heure et fort préoccupé. Quand le souper fut servi, je me mis à table, mais il me fut impossible de manger; mes commensaux, qui étaient des cavaliers fort aimables et des officiers de milice, m'adressèrent la parole, et je ne sus que leur répondre. Après le repas ils me proposèrent de jouer et je refisai ; enfla, je pris le parti de monter me coucher, et de toute la nuit, je ne pus dormir. Dès qu'il fut jour, je me rendis dans la rue où j'avais aperçu cette si belle personne, et me postai, pendant toute la matinée, à la place que j'avais occupée la veille; mais, ne pouvant l'apercevoir, je me décidai à aller aux informations dans le voisinage. J'appris alors que cette maison appartenait à un riche marchand qui, depuis six mois, était allé aux Indes, et que cette beauté, qui était sa fille, était à Séville en compagnie de sa mère et d'un oncle, associé du marchand. On me dit qu'elle se nommait Antonia et qu'elle était recherchée par plusieurs cavaliers de Séville, autant parce qu'elle était unique héritière d'une brillante fortune qu'à cause de sa remarquable beauté. A tous ces détails je me sentis perdu, je compris que mon amour était sans espérance aussi bien que sans guérison. Toutefois j'appris encore, par hasard, qu'il venait de mourir un serviteur de la maison qui était ordinairement chargé d'accompagner les dames] quand elles sortaient, et que l'oncle avait tout récemment congédié le sien. Cette double nouvelle me donna beaucoup à penser, et, comme l'amour éveille l'esprit et suggère bien des inventions, je rentrai en toute hâte chez moi, méditant un projet des plus

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

348 DON PABLO extravagants, celui de m'Introduire dans la maison à Tune des places vacantes, et de faire prendre raotre à un homme dévoué qui pût me prêter assistance au besoin. Parmi les domestiques de Phôlellerieil y en avait un qvâ me servait d'habitude et que J'affectionnais particulière* ment. Pedrillo était un garçon de Joyeuse humeur, honnête, actif et zélé. Dès que Je IVis rentré au logis. Je l'appelai et montai dans ma chambre avec lui. — Pedrillo, lui dis-je, j'ai besoin de toi, de ton aide. — Je suis à vos ordres, seigneur. — Il me faut un homme discret et dévoué. — Seigneur, Je vous promets Tun et Tautre. — Je te prends à mon service et me charge de toi si tu me sers bien. — J'accepte avec reconnaissance^ seigneur ; parlez et ordonnez. Je suis prêt. Alors Je racontai à Pedrillo ma rencontre, mon amour subit, les informations que J'avais prises et mon projet de m'introduire avec lui, comme serviteur, dans la maison du seigneur Alvaro Mendez, le riche marchand. L'aventure était du goût de mon nouveau valet, il sauta de joie quand J'eus fini, ie lui donnai dix réaui d'argent en guise de denier à Dieu, et de suite. Je pris un costume

DE SÉGOVIË. 5<9 {lius convenable à ma future condition. Nous allâmes trouver un tailleur qui demeurait auprès de la maison du marchand, et nous lui promîmes vingt réau si'il pouvait nous obtenir les deux places vacantes. Notre offre lui donna de l'adresse, et il fit si bien, que peu de jours après, il nous mena dans le logis et nous présenta à Fonde xl'Antonia qui examina notre mine, nou& fit quelques questions y et satisfait de notre tenue autant que de nos réponses, nous prit à son service pour entrer dès le lendemain. Pour la meilleure réussite de notre aventure, nous avions arrêté, Pedrillo et moi, que je porterais sous mon pourpoint pour en faire usage quand le moment en serait venu, un costume de chevalier de Tordre de Santiago. Nous passâmes la soirée dans les magasins des fripiers et nous vtnmes à bout d'y trouver le déguisement que nous cherchions. C'était une camisole de Milan, brodée d'argent et d'or, à laquelle étaient attachés les insignes de l'ordre : une coquille d'or et la croix couverte et échancrée. * Le lendemain, de bonne heure, nous fîmes notre entrée dans notre nouveau domicile; l'oncle nous reçut, nous donna nos instructions, et nous mit en possession du service auquel nous étions destinés. Afin de nous gagner Taffeetion des autres serviteurs, Je leur fis, comme par bienvenue, quelques petites libéralités — libéralité est fille atnée de l'amour — et en peu de temps J'eus en eux les camarades les plus dévoués; le service de la maison était d'ailleurs des plus faciles, j'y mettais beaucoup de zèle et

520 DON JUAN ABLO autant d'intelligence que si je n'eusse fait
 .autre chose de ma vie; de telle sorte, qu'au bout de quelques jours Toncle
 nie témoigna son contentement ainsi qu'à Pedrjflo, et nous déclara qu'il
 avait grande connaissance pour celui qui nous avait donnés à
 l'iiiit<^%iV Je ne négligeais, comme bien vous le pensez, seigneurs
 aucune occasion voir et de rencontrer Antonia. Quand elle appelait qu'elle
 invitait, j'étais toujours le premier à me présenter, et j'y mis tant
 d'attention, qu'elle finit par s'en apercevoir. Mes yeux non plus n'étaient
 pas inactifs, j'étais loin d'être inhabile dans la science des coquetteries
 ambureuses, et je n'avais point oublié en cela les leçons du théâtre de
 Tolède ; aussi me surprenait-elle à tout moment les yeux fixés sur elle*.
 Ma passion, qui n'était que trop évidente, lui donna beaucoup à penser, et,
 quelques circonstances que je fis naître à dessein la préoccupèrent encore
 bien davantage. Outre mes fréquentes libéralités qui, de la part d'un valet,
 ne paraissaient pas naturelles à mes camarades, j'avais quelquefois, dans
 mes rapports avec eux et comme par oubli, des éclairs de hauteur et de
 fierté ; ils avaient remarqué en outre que dans la familiarité obligée qui
 existait entre moi et Pedrillo, il y avait de la part de celui-ci une hésitation
 marquée. Un jour même que nous étions seuls ou du moins que nous
 feignions de nous croire seuls, on s'était aperçu qu'il se tenait nu-tête devant
 moi, et qu'il avait relevé avec empressement un objet que j'avais laissé
 tomber. Tout cela donna lieu à de nombreux soupçons, on en chuchota à
 l'office, à la cuisine, en mon absence et en celle de Pe

DE SÉGOVIË. 524 drillo, et je crus même remarquer que ceux avec lesquels j'avais affecté le plus de camaraderie n'osaient plus être aussi familiers avec moi. Du valet au mattre le chemin n'est pas long ; et bientôt il arriva aux oreilles d'Antonia, avec tous les commentaires d'usage, que j'étais un cava* lier déguisé, et Antonia ajouta : amoureux. Aussi mes services furent bientôt reçus avec un gracieux sourire, mes regards amoureux ne rencontrèrent point de regards courroucés ; Antonia prit intelligence de ma passion, ne s'offensa nullement de se voir aimée ; bien au contraire, la curiosité s'en mêla — c'est bien souvent par cette porte qu'entre l'amour chez les femmes — son imagination se donna beau jeu sur ma fortune et ma qualité ; et la découverte de la vérité sur mon compte devint bientôt sa pensée de tous les instants. Je fus entouré de surveillants ; toutes mes actions, toutes mes démarches furent épiées et interprétées ; on chercha à connaître les personnes que je fréquentais afin d'obtenir d'elles des renseignements. Je ne craignais rien de ce côté. Il n'est pas jusqu'à Pedrillo qui ne fût pris à partie par Antonia ellemême, mais il fit si bien l'innocent, il répondit si naïvement qu'il ne savait pas ce -qu'on voulait dire, qu'elle ne put rien apprendre de lui, si ce n'est que, bien que de condition servile, j'avais le cœur, le courage et l'honneur d'un noble cavalier. Quand Pedrillo m'eut rapporté l'interrogatoire qu'il avait subi, je jugeai que le moment était venu de frapper un coup plus décisif. Je courus m'enfermer avec lui dans 44

522 DON PABLO ma chambre, J'écrivis une lettre que Je méditais depuis longtemps, et à laquelle mon confident donna toute son approbation. Puis Je la pliai et je la scellai d'un cachet armorié. Cela disposé/ Je rompis le cadet» Je froissai la lettre comme pour indiquer qu'elle avait été lue, et Je la plaçai négligemment à l'entrée de ma poche. Je descendis ensuite pour guetter un moment favorable à l'exécution de ma ruse. Je ne l'attendis pas longtemps. Au bout d'une heure ou deux, j'aperçus Antonia se promenant, seule, dans une galerie qui donnait sur le Jardin. J'entre dans la galerie sous un prétexte quelconque, Je la traverse sans dire mot; en passant près de ma maîtresse Je la salue, et en même temps Je tire mon mouchoir de ma poche ; ma lettre tombe. Je feins de ne pas m'en apercevoir, et Je sors. Antonia, restée seule, relève la lettre avec «mpressement, la regarde en tous sens, en examine le cachet et pâlit d'émotion en lisant la suscription suivante : A DON Fernando Armindez de Mendoza , Chevalier de l'ordre de Santiago. Puis elle la cache dans son sein, se retire en toute hâte, et va s'enfermer dans sa chambre pour la lire sans témoin. Voici ce que contenait cette lettre : « Vos adversaires font des recherches si actives, qu'il faut

DE SÉGOVIË. 525 user d'une prudence extrême ptoqr vous écrire ; ils sont puîfisiaits, ils ont de&i espions partout, ne m'accusez donc pas du long silence que j'ai gardé. Voici cependant une och casion sûre de laquelle je me l)âte de profiter. Rodrigo, le page du comte d'Ârangol, votre frère, ^'en va aux Indes et doit passer à Séville ; en lui remettant cette lettre, je lui donne un moyen de vous prouver son zèle et sa fidélité à votre service. « Je m'empresse de vous faire part que le roi, sollicité, tourmenté par tous nos amis, vous donne votre grâce à la condition que vous irez le servir six ans en Flandre. Cest une espèce d'exil, mais nous espérons que lorsque la colère de Sa Majesté sera calmée, il vous sera fait faveur entière. Nous comptons pour cela sur vos adversaires eux-mêmes. Jusque-là prenez patience, supportez avec courage la condition servile que vous avez choisie. Elle vous cache, et nul ne songera à vous poursuivre dans votre asile. Dieu vous tienne en sa garde. ^ « Don José Pimentel. De Valladolid, etc. Chaque ligne de cette lettre était un trait acéré qui pénétrait dans le cœur d' Antonia ; tous ses soupçons étaient justifiés^ tous ses rêves se réalisaient. L'homme qui l'aimait, qui s'était revêtu d'humbles vêtements pour arriver jusqu'à elle, était d'une haute naissance, portait un nom iUustre ; il avait obtenu, il obtiendrait encore la faveur du roi; le coup était porté et l'amour était mattre de la place.

524 DON PABLO Antonia r[^]lia ma lettre avec soin, la cacha dans ses vêtements et descendit dans la galerie. Je venais d*y rentrer. En l'apercevant je la saluai avec le même respect que de coutume, mais l'air de mon visage témoignait d'une grande préoccupation et d'une vive inquiétude. Antonia suivait tous mes mouvements, et, sans paraître m'en apercevoir, je feignais de chercher ma lettre de tous côtés. Enfin, n'y tenant plus, elle s'approcha de moi. — [^]Quae cherchez-vous donc? me dit-elle. — Rien, madame, lui répondis-je avec hésitation, et en redoublant d'embarras. — Vous ne me dites pas la vérité, reprit-elle en insistant, vous êtes agité, vous paraissez inquiet [^]Qu'avezvous perdu? — Une chose de fort peu de valeur, madame, et qui ne mérite pas qu'on s'en occupe. Ce n'est qu'un papier sur lequel sont des vers d'un de mes amis. — Et, tout en parlant de la sorte, mon air inquiet prouvait que ce papier avait plus d'importance que je ne voulais le dire. Antonia était fort émue, et sa main, cachée dans les plis de sa robe, y froissait avec agitation la lettre qu'elle venait de lire. En ce moment je me baissai presque à ses pieds pour regarder sous un meuble ; les boutons de mon pourpoint de dessus, à demi assujettis, en partie détachés, cédèrent, mon pourpoint s'écarta et laissa à découvert les riches broderies de ma camisole de Milan ; Antonia s'en

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

DE SÉGOVIE. 325 aperçoit, pousse un cri de surprise, pendant qu'à genoux devant elle, je courbe la tête d'un air confus. — t Qu'est-ce que ceci ? s'écrie-t-elle. — Grâce, madame, grâce, je vous en conjure, et ne trahissez point votre esclave le plus soumis. — Vous ne pouvez plus dissimuler, seigneur don Fernando, reprend ma maîtresse en me tendant ma lettre avec une vive rougeur et un divin sourire; et bien loin d'être esclave, vous fîtes de condition à dicter des lois partout où vous êtes.

526 DON PÂBLO — Grand Dieu, m'écriai-je en me relevant et en fer-* mant mon pourpoint. — Non, non, continue Antonio, cela est inutile, vous ne pouvez rester déguisé davantage, je sais maintenant qui vous êtes; vous avez trop d'éclat, don Fernando, pour demeurer si longtemps inconnu. Mais dans tout ceci il y a une énigme que Je ne puis comprendre, et j'en attends l'explication de votre loyauté. — Un seul mot, madame, suffit à cette énigme, et ce mot est l'expression d'une ardente passion. Un geste charmant m'empêcha d'en dire davantage. Ântonia voulut, avant tout, connaître le sujet de mon déguisement, mon récit était prêt, je le lui fis sans tarder. — « Vous saurez, madame, que je servais, plutôt par galanterie que par amour véritable, une dame de la cour à laquelle un des plus illustres cavaliers d'Espagne rendait en même temps que moi des soins assidus. Bien que ses mérites fussent incomparables, il ne put Jamais obtenir d'elle la plus petite faveur, et elle en était fort libérale pour moi qui étais loin de les mériter, puisque je ne l'aimais pas. Ce cavalier devint jaloux de moi et me vint trouver une nuit que je causais avec elle à une fenêtre de sa maison. 11 -m'attaqua sur le lieu même ; mais, bien que vaillant et accompagné de gens dévoués, il éprouva une vigoureuse résistance et resta sur le carreau. Sa mort effraya ses serviteurs, ils prirent la fuite et nous laissèrent mattres du champ de bataille, Pedrillo et moi. Or, mal

DE SÉGOVIE. 527 dame, je vous l'ai dit, c'était un seigneur de qualité, le roi raffectionnait; sa famille est puissante, il me fallut en toute hâte éviter les poursuites de la justice, et je me sauvai à Séville, déguisé. « Deux jours après notre arrivée, je me promenais dans les rues ; je passai devant votre maison, vous étiez à votre fenêtre et vous m'apparûtes comme une divinité du ciel. Dès ce moment, ma liberté me fut ravie, il me fut impossible de vivre bors de votre présence. C'est alors qu'inspiré par Tamour, je parvins à m'introduire chez vous en qualité de serviteur, et si ma malheureuse étoile ne me permet pas d'être trouvé ^{^î^n^ ^^}yo\x&, je con^dérerai néanmoins comme une gloire d'avoir servi une aussi belle maîtresse. Maintenant, prononcez, madame ; mon dessein était d'attendre en ce logis et dans cet heureux servage que mes amis eussent apaisé le courroux du roi et qu'il me fût permis de vous déclarer mon nom et mes intentions ; mais puisque le ciel a devancé ce moment en vous découvrant qui je suis, je ne puis plus contenir mon amour, et je vous conjure, à genoux, de recevoir l'offre que je vous fais de mon cœur et de tout ce que je possède d'honneurs et de biens en ce monde. » En terminant ce discours je m'étais agenouillé de nouveau devant Ântonia, et mon émotion n'était pas feinte, car j'éprouvais une véritable passion. Ma belle maîtresse m'écouta avec de telles démonstrations de tendresse, que j'avais presque regret de la tromper ainsi. — Seigneur don Fernando, me dit-elle, si vos senti

328 DON PABLO ments soot tels que vous les dépelgoei, je pais m'avoar bien heureuse d'être honorée d'une recherche oomme la vôtre. Je vous laisse libre d*agir> et le consentement que je vous donne aujourd'hui, je vous le donnerai de nouveau, et librement, le jour où vous aurez obtenu celui de ma mère. En parlant ainsi, elle m'abandonna sa main que je portai à mes lèvres; une vive rougeur anima ses joues, et elle me laissa encore plus épris et plus passionné. Antonia, en me quittant, courut chez sa mère et lui fit un récit fidèle de tout ce qui s'était passé; la mère fut si tran[^]rtée de joie, qu'elle se rendit aussitôt à l'appartement de son beau-frère pour tenir conseil avec lui. Le soir même tous deux- vinrent me trouver dans ma chambre, me firent leurs offres de service et me témoignèrent leurs vifs regrets de n'avoir pas été assez clairvoyants pour deviner ma condition sous les vêtements qui la cachaient. Dès ce moment, le serviteur disparut, et don Fernando Armindez, déclaré l'hôte et l'ami de la maison, Uni traité comme il convenait à son rang, et logé dans une chambre magnifiquement meublée. J'insistai, toutefois, pour que mon nom fût encore un secret pour les amis et les parents auxquels on me fit connaître comme un simple gentilhomme d'Aragon. Pendant un mois, je reçus mille courtoisies de mes

DE SÉGOVIË. 529 hAtes, et d'ÂnIonia de douces et bonnêtes faveurs. Mon violent amour pour elle m'avait grandi, m*avait ennobli le cœur et avait Jeté sur ma vie passée un voile qui, chaque jour, me semblait plus épais et plus> impénétrable. Le respect que Je lui portais, mes attentions galantes, la sainte religion que Je proressais pour les lois de Fhospitalité et qui m*aidait à combattre Timpatience et l'ardeur de mon amour, augmentaient sa croyance en ma noblesse et en la haute origine que Je m'étais attribuée. Craignant qu'un malin esprit, qu'un regard de ma mauvaise étoile, ne vinssent renverser tout l'édifice de ma fortune nouvelle, Je feignis enfin d'avoir reçu de la cour une lettre par laquelle on me mandait que le roi m'avait entièrement pardonné, qu'il me permettait de rentrer chez moi, et qu'il était nécessaire que Je me rendisse à Valladolid, où la cour résidait alors, pour remercier Sa Majesté. Cette nouvelle combla de Joie toute la famille, et Antonia surtout ne se sentait pas de bonheur. Je m'approchai alors de la mère, et avec une grande émotion, que J'éprouvais véritablement, Je lui déclarai que Je ne pouvais mieux reconnaître tous les soins que J'en avais reçus qu'en contractant avec elle une alliance indissoluble, et je la conjurai de m'accorder en mariage la senora Antonia. L'excellente femme et son beau-fVère, engoués de moi, fascinés, ne rêvant depuis longtemps que cet heureux résultat, craignant que cette déclaration de ma part ne fût parole aventurée plutôt que le fruit d'une mûre délibération, s'empressèrent de méprendre au mot; et sans demander l'avis d'aucun des leurs, sans s'informer 42

The text on this page is estimated to be only 19.82% accurate

550 bON 1>ABL0 l)K SÉGOVIK. plus amplement de mes biens et de ma personne, ils m'acGordéronl 5 l'instant la main d'Antonia et voulurent Bxer BU surlendemain la cérémonie nuptiale. Qu'elle Tut heureuse cette dernière journée! que de rians projets l'occupèrent ! que de beaux raves embellirent ma dernière nuit I et combien mon fidèle Pcdrillo fut joyeux de mon bonheur ! — Avec quelle impatience J'attendis le Jour où Antonio allait être à moi ! Je ne voyais qu'elli ! ; j'oubliais même, tant mon amour était ardent, l'immense fortune qu'elle allait me donner; J'oubliais aussi, tant J'étais aveu;^L\ ma méprisable condition. ^ ^

The text on this page is estimated to be only 19.69% accurate

CHAPITRE XXV. Dans l<tiui.-l Publo raconte lii proiuenade U'ioDipbale iju'il fil de Scville i Ségovie. Od j- lira ce qu'on a vu au ceiumcncment de ce livre. E matin de ce jour, qui devait être le plus heureux de ma vie, je sortis de bonne licure pour prendre quelques dispositions indispensables. Au détour d'une rue, Je me trouvai face à face avec mon ancien ami MalorraL ;e rencontre produisit sur moi l'eïïet d'une arition de l'autre monde ; et, je ne sai& pourijememisa trembler de tous mes membres; en un instant, une sueur froide me parcourut le corps. Une chose qui me Trappa dès le premier moment, et que jo ne compris que trop bien plus tard, c'est que Hatorral

.>5« DON PABLO avait change de costume, et, qu'au lieu de ses vêtements d'aventurier de carrefour, il portait ceux d'un archer ou d'un recors — c'est tout un. — Enfin je vous retrouve, me dit-il avec un éclat de rire qui me glaça. Vive Dieu, Pablillo, mon ami, voici bien longtemps que je vous cherche ! — Merci, mon brave, lui répondis-je tout décontenancé, merci, je suis enchanté moi même de vous revoir. — ^N'est-ce pas? Ah î c'est que nous avons été séparés par une rude circonstance... — Silence I interrompis-je, le lieu est mal choisi pour parler de semblable chose. ^ Qu'importe ! je suis vêtu d'un habit respectable, et je n'ai plus rien à craindre. Mais vous, ami Pablo, savez-vous que vous avez joué de bonheur, vous avez habilement quitté la partie au moment où elle n'était plus tenable, c'est fort bien. Seulement je vous ferai un petit reproche — Assez, lui dis-je, tout cela est passé et je désire n'en plus parler. — Si fait, par Dieu, on aime toujours à revenir sur le passé. Écoutez-moi, mon ami, vous avez eu tort de retirer si tôt votre épingle du jeu. L'affaire était grave, c'est vrai, nous avons peut-être été un peu loin ; mais ce n'est pas au moment où le danger augmente qu'on doit laisser

DE SÉGOVIE. 335 là SCS amis. Avec vous nous pouvions tenir tête au nombre et nous retirer avec les honneurs de la guerre ; sans vous nous avons eu la honte, et nous avons été obligés de fuir comme des lâches Or, ami Pablillo, le lâche cette nuit-là — Matorral ! — Par le chapelet de la Vierge ! le lâche, ce fut vous, je vous le dis en face, tout grand seigneur que vous paraissez être devenu, et d'autres vous le diront après moi. — Il est d'un honnête homme, et non point d'un lâche, seigneur Matorral, d'éviter la compagnie des assassins. Brisons là, je vous prie ; peu m'importe votre opinion et celle de vos semblables. — ^iÀ> vous pensez que cela peut se passer de la sorte ; vous croyez que vous aurez forcé de braves assassins, soit, c'est dit, à vivre douze jours dans une église ; que vous les aurez réduits à vendre leur liberté sans qu'ils cherchent à en tirer vengeance? Vous vous trompez, seigneur don Pablo, et je ne vous quitte plus. ~* Quelle audace ! m'écriai-je. Puis, feignant de prendre la chose en plaisantant : — Ami Matorral, repris-je, je vois bien que vous voulez rire, vous êtes jaloux de ce qu'en me retirant de la bagarre, j'aie pris un meilleur chemin que vous; avouez que si, au lieu d'une église, vous aviez trouvé sur votre route quelque petite ruelle bien obscure et bien tortueuse, vous en eussiez à l'instant profité. Vous porteriez encore aujourd'hui la longue rapière, le col
ra

530 DON PABLO battu et la cape sur les reins, au lieu de cette toilette qui me semble une énigme. — Une énigme dont vous ne saurez le mot que trop tAt, me dit Matorral d'un ton qui m'effraya, et ce mot vous Tera comprendre que Je ne veux point rire. Sachez donc, seigneur Pablo que nous n'avons obtenu notre liberté qu'à une condition, celle de faire connaître et de livrer T&uteur ou les auteurs du meurtre commis la nuit que vous savez bien ; et comme nous n'avons pas Jugé convenable de nous livrer nous*mêmes, il nous a semblé plus simple et surtout plus conforme à nos désirs de vengeance, de signaler un effronté coquin, nommé Pablo, naturel de Ségovie. — Jésus Maria ! murmurai-Je anéanti. — Et nous avons promis à la Justice de le lui livrer. On nous a enrôlés recors Jusqu'à l'entier accomplissement de notre promesse. Aussi cette rencontre me charme, ami Pablo, car J'ai hflte, comme vous venez de le dire, de reprendre ma longue rapière, mon collet rabattu et ma cape sur les reins. — Voici une Joyeuse plaisanterie, maître Matorral, repris-Je en cherchant à rire ; Je la comprends, vous voulez avoir part à ma fortune nouvelle ; à quoi bon tant de détours ? parlez..., et je lui tendis la main garnie d'une poignée de ducats. — Non, non. Je ne plaisante pas, ceci ne me rendrait pas ma liberté, pas plus que mon honneur ; et il se mit à rire d'un air diabolique. Vous êtes accusé, Pablo mon

DE SÉGOVIE. 557 ami, et accusé par nous, vos complices^ ce qui est plus clair. Ma rapière, vous le pensez bien, n'ira pas dire, non plus que celle de mon frère Perico, où elle s'est fourrée ce soir-là. Le juge vous attend, et, de gré ou de force, nous vous mènerons à lui. Je reculai en portant la main sur mon épée. — Cest inutile, me dit Matorral en me saisissant le bras, nous savons ce dont elle est capable. Alors j'essayai de me débattre, je le menaçai d'appeler à mon aide; mais il poussa un léger cri, et au même instant quatre recors, dans lesquels je reconnus ses amis les spadassins, vinrent lui prêter main-forte ; ils m'enlevèrent malgré ma résistance, et me portèrent au juge. £ A quoi pouvaient servir mes larmes, mes prières, mes protestations, les preuves que je voulais donner de mon innocence? Le juge était persuadé, et depuis longtemps son opinion était faite ; le greffier était convaincu, et depuis un mois son procès* verbal était dressé ; j'étais seul, et les deux coupables étaient au nombre de mes accusateurs. Ce sera comme il vous plaira, l'ami, me dit le greffier, vous avouerez pu vous n'avouerez pas ; je pense toutefois que Teau tiède, le chevalet et les brodequins vous en feront dire de belles sur votre compte. Avouez ou n'avouez pa&, nous en savons assez. Vous avez volé à Alcala, volé à Madrid, escroqué à Tolède, tué à Séville ; il y a, dans tout eela, plus qu'il n'en faut pour vous faire pendre, et vous serez pendu. 43

338 DON PABLO En attendant on me mit au cachot, et, toute la nuit, je pensai à mes rêves de la veille et à la triste réalité qui se préparait pour le lendemain ; je pensai à Antonia, à mon amour, à l'inquiétude où la mettait mon absence, à son désespoir si elle en apprenait la véritable cause, et je versai d'abondantes larmes, des larmes de sang. Alors je me mis à genoux, et pour la première fois de ma vie, j'adressai une prière à Dieu. Je le conjurai de ne pas permettre que cette noble fille sût jamais la fin ignominieuse de l'homme qu'elle avait aimé; j'appelai sur moi seul toute la colère céleste, et je demandai que le juste châtiment du criminel n'entraînât pas la mort ou la honte de l'innocente. Quand on vint me chercher le lendemain pour la torture, j'étais tout disposé ; peu m'importait de retrancher ou d'ajouter un crime à la liste du juge, je ne voulais plus que mourir. Je n'attendis pas la question, et j'avouai que j'avais pris part au meurtre des deux archers. Je fus condamné, et le tribunal* me mettant au rang des grands coupables, ordonna que je serais conduit et publiquement promené dans toutes les villes que j'avais habitées, à Tolède, à Madrid, à Alcala, et enfin à Ségovie, où je serais pendu. En entendant cet arrêt inique et cruel, je songai à mon oncle; j'ignorais s'il vivait encore, mais je me souvins que mon père avait été exécuté par lui ! ! ! Matorral et ses amis furent chargés de m'escorter pendant ce triste voyage. Le jour où je quittai Séville, on me promena par la ville avec tout l'appareil d'usage : je passai

DE SÉGOVIE. 559 dans la rue qu'habitait Àntonia ; de loin je Taperçus à son balcon, elle était pâle et paraissait avoir bien souffert. Quand elle vit venir le cortège qui me traînait, elle le parcourut du regard ; un instant elle me fixa, mon cœur cessa de battre, Je crus que j'allais mourir; mais elle ne me reconnut pas, et, pour éviter ce pénible spectacle, elle rentra chez elle et ferma sa fenêtre. Je levai les yeui au ciel et Je remerciai Dieu ; je Pavais revue et elle ne savait rien. Ici Pablo parut vivement ému ; il s*arrêta, cacba sa tête entre ses mains; puis faisant un effort sur lui-même , après un instant 6% silence, il continua d*un ton presque enjoué. On me fit parcourir, de Séville à Tolède, la route que j'avais suivie il y avait peu de temps, et partout je retrouvai les dupes que j'avais faites. Â Tolède, je fus exposé et fouetté sur la petite place en avant du couvent des nonnes ; à Madrid, on me fit parcourir le quartier San Luis, les environs de San Felipe et la rue de TÂrenal; je vis à une fenêtre dona Ana et sa sœur, plus loin le chevalier et le commandeur de Santiago, plus loin encore Berengère, sa mère, le Portugais, le Catalan, le greffier leur voisin, le licencié Flechilla et mon cousin Blandones,

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

340 DON PABLO géralier de la prison. Le cul-de-Jatte, mon concurrent en mendicité, et Valcazar, le vieux pauvre mon maître, me reconnurent et me jetèrent des trognons de Truits. A Rejas, entre Madrid et Alcala, nous rencontrâmes sur la route un riche cavalier, se promenant à pied et suivi, à une assez grande distance, par un laquais qui conduisait en bride un superbe cheval aleian. Ce gentilhomme avait bonne mine, il était botté et éperonné, les chausses relevées, l'épée ceinte, le manteau rejeté sur l'épaule laissant apercevoir quelques parties d'un corset de dentelle et le chapeau à larges bords ; il se rangea pour nous laisser passer, et Je reconnus mon ancien mentor, don Torribio Rodriguez de Ampuero y Jordan. Je ne pus retenir i

DE SEGOVIE. 541 cri de surprise, son nom s*échappa de mes lèvres, il ineregarda, me reconnut, et en un instant nous fûmes dans les bras Tun de Tautre. Nous pûmes à peine échanger quelques mots, mes gardiens ne voulurent pas le permettre; mais du moins, à la vétusté de son manteau qui montrait la corde, au dérangement causé par notre embrassade dans rharmonie de son costume et qui me laissa voir d'immenses lacunes dans le collet de dentelle et de grossières reprises dans le pourpoint, je pus reconnaître que mon ami Torribio, Thidalgo d'industrie, n'avait pas changé de métier. Mon arrivée à Âicala Tut presque un triomphe. On s'y souvient encore, je vous Tai dit, seigneurs, de mes espiègeries et des mauvais tours que je jouais à tout ce qui avait boutique ouverte sur la voie publique ; les marchands de légumes, les épiciers, les confiseurs et les apothicaires, informés du passage du célèbre Pablillo, qu'on menait pendre, accoururent sur mon chemin et me firent une ovation semblable à celle que reçoit le saint sacrement à la procession du corpus Chrisit * ; il n'y avait de (fifTérence que dans la nature du projectile. Le seigneur corrégidor, auquelje fus présenté, daigna se souvenir que je m*étais moqué de lui et que j'avais volé les épées d'une ronde qu'il conduisait en personne ; il voulut bien me dire quMl avait prévu ce qui m'arrivait, et il descendit jusqu'à me citer le proverbe : no hay buen fin por mal camino, — « à mauvais chemin mauvaise fin ». Je ne pus même éviter, pendant ma traversée d'Alcala, le coup de pied de l'i^ne, et par surcroît de disgrAce, au lieu d'un âne il en vint

342 DOiN PABLO deux : le Morisquc, notre ancien hôte, et Cypricnnc, la gouvernante de notre logis. Le Morisque me fit la nique et quelque autre geste de mépris, et Cyprienne ^ elle était bien vieille et bien cassée — s'agenouilla d'un air cafard, et récita une dizaine de son rosaire. J'eusse mieux aimé des iivjures. Après une nuit passée dans la maudite liAlellerie de Viveros, où don Diego, mon mattre, avait hébergé, bon gré mal gré, des sacripans, des filles de Joie, deux fripons d'étudiants et un curé, nous primes le chemin de Ségovie, où nous entrâmes sur le soir par la porte où, quelques années auparavant, venant recueillir mon héritage, J'avais aperçu les restes de mon père privés de sépulture. Un pareil sort m'était réservé Je poussai un cri de douleur et je fermai les yeux. A la prison, le gcAlier m'apprit que mon oncle vivait encore, qu'il était ivre du soir au matin, et que, bien qu'il eût pris un aide depuis quelque temps, il se garderait de laisser à un autre le soin de caresser les épaules de son neveu et de lui mettre sa dernière cravate. Je dois dire à la louange d'Alonso Ramplon, qu'aussitôt qu'il apprit Tarrivéc du seul membre qui restât de sa famille, il laissa là sa soupente, ses compagnons de débauche et son ivresse commencée, pour venir me voir. On me l'annonça; je pensais qu'il allait se Jeter dans mes bras et pleurer avec moi sur mon malheur, d'autant que le bourreau avait le vin sensible; mais il n'en fut rien, Alonso me gardait rancune. Il daigna cependant me re

DE SÉGOVIL. 345 connaître, mais ce fut pour .me reprocher la lettre que je lui avais laissée en le quittant. — A merveille, seigneur mon neveu, me dit-il, vous vouliez être le seul de votre race, mais vous aviez compté sans votre destinée, et votre destinée a dit que votre père et vous vous auriez même fin et même sépulture. Soyez tranquille, je suis là et je mettrai bon ordre à ce qu'il n'y ait point de différence entre vous deux. Je vous attendais, j'étais bien sûr que vous réclameriez un jour ce qui me reste de Théritage de votre père. Je vous ai gardé tout cela précieusement : le fouet qui lui a caressé les épaules et la corde qui Ta pendu ; cela vous revenait de droit ; à chaque saint sa chandelle. Â demain, Pablo, mon neveu ; je me charge de vous et vous aurez mesure complète ; je serais désolé qu'on m'accusât de faire pour vous moins que pour un étranger; adieu et bonne nuit, il vous en cuit d'avoir été trop vite. — Qui veut être riche au bout de Tan, dans les six mois on le pend. ^ J'arrive en tremblant aux événements de ce jour que je croyais devoir être le dernier de ma vie. — ^Un valet de mon oncle vint me faire ma toilette, un moine vint me confesser, et je descendis dans la cour où je trouvai mon Ane sur lequel je montai, mon oncle, armé de son fouet de cuir, une respectable escorte, composée de mes assassins de Séville et de tous les recors de Ségovie, le greffier portant ma sentence, Talguazil portant sa baguette, et le crieur en disposition d'aboyer. Nous nous mimes en route, et mon oncle commença à

The text on this page is estimated to be only 20.85% accurate

5H DON PABLO opérer de manière à me prouver qu'il était de parole. Nous parcourûmes lentement les principales rues de Ségovic au milieu d'une foule nombreuse qui m'accablait d'injures et de projectiles. Les vieilles femmes avaient été les amies ou les rivales de ma mère ; les jeunes hommes étaient tous mes camarades, mes condisciples, et avaient été mes sujets le jour où je fus roi des coqs. Pendant tout ce temps, mon oncle frappait en chaotant un noel, et le crjeur criait. Nous passâmes de la sorte devant

DE SÉGOVIE. 545 la maison de mon père, devant l'école où j*avais souffert sous Ponce d*Âguirre, devant le lo^s du licencié Cabra et devant Fhôtel de don Diego, mon ancien ami et mon mattre, qui parut à sa fenêtre et joignit les mains en me voyant passer. Au bas de la potence le moine me flt un sermon et me montra le ciel ; je montai à Téchelle, mon oncle me suivit, et, pendant qu*assis sur la traverse je disposais la corde qui avait pendu mon père, il me fit, avec une certaine tendresse, ses derniers adieux et ses dernières recommandations. — Tu n*as pas voulu^ neveu, me dit-il, rester ici pour me succéder un jour; tu as eu tort; en bonne conscience, je suis vieux, ennuyé, mon temps est fait; il me serait presque égal que tu fusses à ma place et moi à la tienne. EnGn, ce qui doit être ne peut manquer : lo que ha de serno puede faltar. Bon courage! Adieu» Pablo, tiens-toi bien et meurs comme mourut ton père. Alors je me signai, j'adressai à Dieu, du fond du cœur, ma dernière prière, et je me repentis ; mon oncle me mit la main sur Tépaule en versant une larme, peut-être la première de sa vie, et Mais, au même instant, j'entendis un grand cri, un éclair brilla, un nuage passa sur mes yeux ; et sans (]uc je puisse dire comment tout cela s'est fait, je me suis tronvY; au bas de la potence, étourdi comme, l'homme qui se ré* AÂ ^

The text on this page is estimated to be only 12.42% accurate

5*li hON PABLO DK SÉf.OVIK. veille d'un r^vc pénible, et Je
vis mon pauvre oncle audessus de ma Mte h la place que le devais occuper!
Vous save2 tout, seigneurs.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

Ji 1 ^

The text on this page is estimated to be only 14.72% accurate

I ÉPILOGUE. , lit Jupiter tout préoccupé, nous ialua et se retira. ' 'esl-ce que cela prouve? dit Bacchus ttant les yeux et en se détirant. — la gorge sèche d'avoir tiDI écouté, it Ganymède, ce Rarçon n'est jamais mieux Hébc. A boire! — Silence, cria Jupiter qui retomba tout aussilôt dans une profonde mcdilalion. I,e maître du tonnerre préparait le résumé de la rausc.

550 DON PABLO — Cela prouve, dit Vénus, que ce pauvre Pablo a été plus étourdi que méchant, plus entraîné que vicieux ; il a la tête faible, mais le cœur bon. — Je t'y attendais, interrompit Mercure, en éclatant de rire ; voici venir, sans doute, un pendant à Thistoire de mattrePflris; dès le moment que ce petit vaurien s'est avisé de te trouver belle, ce ne peut être qu'un fort honnête garçon. A d'autres, chère amie, allez vendre ailleurs vos coquilles. Vénus devint toute rouge. Mercure allait continuer mais Mars toussa, et le messenger des dieux jugea prudent de se taire. — Cela prouve, dit Vulcain, que l'enfance n'est pas assez surveillée et que la jeunesse est trop souvent abandonnée à elle-même. Elle est comme l'airain chauffé à blanc, le moindre coup de marteau y laisse une trace inelTaçable. — Bravo I fit une voix. — Or, reprit Vulcain encouragé, les pères font leurs fredaines par ci , les mères prennent leurs ébat» par là, et (ici le dieu Terme lui donna un coup de coude) et et — i Et quoi ? cria Neptune ; achève donc I — Enfin, si Pablo eût été moins négligé dans sa jeunesse et surtout moins persécuté, il ffit resté bon sujet, mais il jura qu'il se vengerait un jour de toutes les tribulations dont il était victime, et la vengeance (Bravo! bravo !) — Est le plaisir des dieux, murmura Junon en rcgardaht («anymède qui versait à boire à Bacchus. À

DE SÉGOVIE. 551 — Point du toul, Rt le Soleil, c'est
l'amour[^]propre qui Fa perdu comme il perdit Narcisse, Icare et mon pauvre
Phaéton. On a ri de ses premières espiègleries, on Ta mis au défi de mieux
faire, on Ta excité, on Ta lancé, et une fois en bon chemin, il a couru
jusqu*à la potence. Chacun là-bas, ici-bas veux-je dire, a son mauvais
génie; celui de Pablo, c'est don Diego, son maître. — è Pourquoi? demanda
Pluton. — Parce que don Diego a applaudi aux sottises de son valet, plutôt
que de Ten châtier. — Alors pendez Diego, et n'en parlons plus; mais Tonde
Alonso, j me direz-vous pourquoi — Ceci, dit Minerve, doit être une
allégorie. — ;Etque signifierait cette allégorie? — Qu'en pendant un homme
vous amusez la populace, vous faites gagner une vacation au bourreau, une
haute paye aux alguazils, des rôles au greffier, une extinction de voix au
crieur public; vous donnez une leçon aux gens qui n*en ont pas besoin,
mais vous mettez le criminel hors d'état de la recevoir et de s'amender. —
Alors, dit Argus, on pendra les oncles pour corriger les neveux. — Tu es un
niais, répondit Pallas irritée. — Mais enfin, reprit Pluton, dites-moi
pourquoi Alonso s'est trouvé à la place de Pablo ; il n'y a plus de sorciers
que diable I nous ne sommes plus au temps des métamorphoses, et tout
escamotage a son explication naturelle. Nous étions si loin, que nous
n'avons pas bien vu. — ^ Si on recommençait? demanda naïvement le Y\eu\
Silène.

9 552 DOiN PABLO Toute l'assemblée partit d'un immense éclat de rire. Jupiter se réveilla. Il toussa, ouvrit et ferma les yeux, pria Mercure de réclamer le silence et prit la parole. Il fit une rapide analyse de l'histoire de Pablo, depuis sa naissance jusqu'à la pendaison de son oncle ; il passa légèrement sur les détails oiseux ; appuya sur les circonstances dignes d'une appréciation morale ; semblable à un ingénieur chargé d'exploiter une terre nouvelle, il planta çà et là des jalons pour indiquer la route que son auditoire devait suivre avec lui ; il tonna avec indignation, au sujet des hidalgos d'industrie, contre les travers, les fautes et les crimes des humains ; sa voix, lorsqu'il arriva aux amours de la belle Antonia, prit un accent tendre et mélancolique ; il fit des vœux pour que l'avenir lui donnât autant de bonheur qu'elle avait excité d'intérêt ; il retrouva, en un mot, de l'émotion, de la sensibilité, des larmes, et toute l'assemblée pleura comme lui. Enfin, reprenant toute sa fermeté et résumant la cause avec une grande netteté et une sagacité remarquable, il déclara Pablo coupable de bien des fredaines, mais innocent du meurtre des deux archers de Séville ; il émit l'avis que le jugement prononcé contre lui devait être cassé, et que Matorraletconsorts devaient être appréhendés au corps et mis en cause ; enfin ^ ici redoubla l'attention de l'auditoire — quant à la pendaison d'Alonso Ramplon, il avoua n'y rien comprendre, il hasarda l'opinion que ce pouvait bien être un caprice de la roue de la Fortune, et prononça qu'il n'y avait pas lieu à s'en occuper, le mal étant sans remède.

The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate

DE SÉGOVIE. 3SS — ^Qu'estce que cela prouve ? Bt Bacchiu quand le tumulte fût calmé. A boire, mon vieux Silène, à boiret J'ai mal à la gorge de Jupiter. — ^Ët ma roue ? demanda ia Fortune ; si vous ia laissez faire des siennes sur terre, elle aura bientôt tout renversé. îQue décidez-vous? continuerons-nous comme par le passé, ou bien me démettez-vous de mes fonctions? Vous m'avez demandé une heure d'épreuve ; dans quelques minutes cette lieure aura sonné— i'ai reconnu, prononça Jupin, que les choses sout conune elles doivent être, Je te rends ma confiance, fais à ta guise ; reprends ta roue, et qu'il n'en soit plus question ; nous verrons une autre fois. En voilà assez pour aiijourd'hui, messeigneurs et mesdames, Je ne tous retiens plus. A ces mots l'illustre assemblée se sépara, chacun retourna à son poste; le Soleil h son char, Vulcain k son enclume, Vénus à son miroir, et Bacchus k son tonneau. Quelques instants après, le plus profond silence régnait dans la maison, tout à l'heure si bruyante, de la rue déserte de Ségovie ; il n'y resta qu'une odeur de musc et de nectar.

The text on this page is estimated to be only 22.44% accurate

CONCLUS(ON. i avoDs copié ce qui Buit dans un ancien nuscrit espagnol, qu'on conserve reliusement dans les archives de l'église San Iro de Teruel (province d'Aragon). I sli^lier éTONement fut, pendant longle sujet de toutes les conversations dans > de Ségovie. Un grand coupable, condamné è mort, avait été conduit à la potence avec le cérémonial accoutumé ; une circonstance peu commune avait porté au comble la curiosité publique : le condamné était neveu dubourreau, et celui-ci avait voulu

The text on this page is estimated to be only 25.11% accurate

55« DUPi PABLU Dt: SÉIïOVIE. procéder lui-
tnAigM|il'exécuUuD.jVu momeot où le bourreau se dUposait 'amasser la
corde au cou du patient, un violent orage éclata Eur la ville, et lajÉwrit un
instant d'une obscurité presque complète ; la ftqfpi éclata, la potence fU
ébranlée, le' oÉlidamaé renversé au pied de réchafaud. et le bourreau, qui
était un peu pris de vin (e6rîo], s'entortilla dans la corde en cherchant à se
retenir, et se pendit. « Cet événement fut considéré comme une
manirestatlon de la volonté céleste ; on revit la cause du condamné ; on
reconnut qu'il était innocent du principal crime qui lui était imputé, et la
justice loi donna, avec sa grâce> l'héritage de son oncle. • On raconte que
cette sévère commutation de peine fit sur le coupable une profonde
impression ; il s'amenda et vécut en honnête homme. Hais de grands
chagrins et l'ignominie de son métier altérèrent bientAt sa santé, et il
mourut après une année d'exercice. Il eût été r^retté, s'il n'eût été le
bourreau.

The text on this page is estimated to be only 23.25% accurate

' Page 3. -* L'idée principale de ce prologue appartient à QaeTedo; les douze premières pages sont la traduction presque littérale de l'introduction d'une Fantaisie morale de cet écrivain, intitulée la Fortujtacon les 6 la kora de fodo»; les deux pages suivantes sont le résumé de tout ce curieux opuscule ; nous ne réclamons, comme nous appartenant, que l'incident qui amène en présence du lecteur le héros de ce livre. Il nous serait facile, sans doute, de donner de belles raisons sur les motifs qui nous ont porté à mettre ce prologue en tête du Gran Tbcafio. Nous nous contenterons de dire qu'il nous fallait une introduction, et que nous l'avons trouvée là toute faite et digne, par son extrême originalité, de précéder l'originale histoire de Pablo, Ceci donnera peut-être à ce livre l'apparence d'un pastiche ; Dieu veuille qu'il ne soit pas traité de rapsodie. Le texte de notre prologue abonde en pensées aussi plaisantes qu'imprévues ; nous avons été obligé, pour les conserver dans notre traduction, de recourir à des expressions peu accoutumées;!

The text on this page is estimated to be only 2.98% accurate

Ÿ»f^^ . T'est une l»Jf<>*«" ^ -^' * .«le regard pl«» <«« •
T^îîseulemeot «« ^Z,,.. de Bacr" u w«> * -Am<' mot peu* »""•' -, .. ^=4 de
treBro»»'— f^^- ^ ^-^ ^ ««^ti de donner, «a»»» '^^*«*'"f«:.s ^'«on» Pri»
pooî »*«* ^on pour ettf*: Ji <S'J^ *« "«"» "^^ f Te^ale in«Bité, dérWé du
i«^= rtoocr, vieux verbe P'««^" .,,, qtfau parucpe

NOTES. 561 français 11 eût fallu dire rempli, encombré, inondé. Ces mots, sans doute, ont une signification bien étendue, mais ils sont usés; Tesprit ii*est familiarisé avec les images qu'ils représentent, et ne les cherche plus ; il faudrait nécessairement une expression nouvelle pour traduire un mot nouveau. ^ Page 6. — a N'est-ce pas un mauvais usage de placer le point d'interrogation à la fin de la phrase ? Il faudrait au moins qu'il « y en ait un autre au commencement ; car le lecteur ne le découvre que lorsqu'il a déjà mal prononcé, ce qui l'oblige souvent de recommencer sa phrase. » Le sens de cette note nous porte à croire qu'en l'écrivant, Franklin ignorait que la ponctuation qu'il demande est admise par les Espagnols. Ils placent toujours un point d'interrogation, en le renversant pour le distinguer du point final ^, au commencement de la phrase ou de la partie de phrase interrogative. Ce point ainsi placé avertit le lecteur et le prépare à donner à sa voix le ton convenable. Il nous semble plus utile et plus important que le point d'interrogation final. Nous avons adopté ce mode dans ce volume, bien que l'Académie française ne se soit pas encore prononcée sur son opportunité. Nous n'avons nullement la prétention de faire école et de trouver des imitateurs ; ce n'est ici qu'une affaire de caprice ou de convenance personnelle. • Page 8. — C'est une longue liste des caprices de dame Fortune est, ainsi que nous l'avons dit dans notre première note, le résumé de la Fortuna con seso. Tout cela est décrit dans cent quatre-vingts pages au milieu des rapprochements les plus singuliers, des pensées les plus philosophiques, d'applications morales et politiques d'une haute importance, et d'expressions originales dont Quevedo a seul le secret. Une semblable idée est féconde en incidents, et nous sommes étonnés qu'aucun de nos écrivains modernes n'ait songé à en tirer parti. Il est vrai qu'il faudrait bien du courage et de la persévérance pour traduire la Fortuna con seso. Ici du reste s'arrêtent les emprunts que nous avons faits à l'original. L'épisode qui suit nous appartient; il est réellement le prologue et l'introduction de l'histoire de don Pablo. * Page 40. — Nous remettons à une note du corps de l'ouvrage quelques détails sur le cérémonial accoutumé des exécutions en Espagne. 40

562 NOTES. 10 p^g(» |re — Mercure, en dieu bien appris, ne peut donoer le Dùn à un aventurier, à un homme d'aussi basse extraction que Pablo, et surtout à un condamné à mort. CHAPITRE I. ' Page 19. — Il y a dans Toriginal : era hcmhre de buena eepa : on dit en français en pareil cas, « c'était un homme de bonne souche » ; Texpression espagnole est plus précise et prèle davantage au jeu de mots que nous avons conservé : « C'était un homme d'un bon cep, dit le texte, et selon ce qu'il buvait c'était facile à croire. » * Page 90. —T Pablo affecte un air innocent qu'on lui retrouvera plusieurs fois, et dont le succès serait complet s'il avait affaire à un auditoire plus crédule. Il importe d'expliquer que tout ce qu'il vient de raconter de la promenade triomphale de son père n'est rien autre chose que l'appareil du supplice. L'âne était la grande utilité, la base de la pénalité espagnole, il était le guide et le soutien obligé des coupables condamnés au fouet, à l'emplumage, à la potence ; voleurs, escrocs, assassins ou gens de mauvaise vie. Nous n'avons rien à dire quant à la potence; plus tard nous expliquerons la peine de Feraplumage; un mot seulement sur celle du fouet. Le condamné, hissé sur son âne et nu jusqu'à la ceinture, était promené par les principales rues de la ville i un alguazil ouvrait la marche du cortège ; des recors formaient la haie; en avant du patient marchait un crieur public qui, d'instants en instants, proclamait à haute voix la faute et le châti> ment; et en arrière, armé d'un fouet en lanières de cuir, venait le bourreau. Le tribunal ûxait rarement la quantité ou la qualité des coups à recevoir ; c'était un compte qu'il laissait k débattre entre le coupable et l'exécuteur. Au patient le plus pauvre ou le plus avare, l'âne le plus lent, le fouet le mieux fourni marquant sans relâche, sur ses épaules, les temps forts de quelque seguidille chantonnée par le bourreau, allegro vivaae. Pour un ducat, deux ducats, quatre, six ducats, et selon le chiffre, un âne plus jeune, un fouet plus maigre et une chanson variant de VaUegreUo k Vandantino, â Vandante ou au largo. Le métier de bourreau, comme on le voit, ne laissait pas que d'être fort lucratif.

NOTES. 565 Le passage qui a donné lieu à cette note n'appartient pas, du reste, littéralement à Quevedo, il y a dans Toriginal un jeu de mots que nous n'avons pu traduire, et qui nous a forcé de décrire en d'autres termes les rigueurs que le barbier eut à supporter de la part de dame Justice. Pablo raconte que lorsque son père fut relâché, il fut ramené chez lui par un cortège de deux cents cardinaux qui n'étaient pas des monseigneurs. Le mot espagnol cardinal signifie à la fois cardinal et cette meurtrissure rouge produite par un coup de fouet. On peut comprendre maintenant la nature de l'accompagnement de Clément Pablo. Nous avons renfermé entre deux parenthèses, ici et dans le courant de ce volume, les passages que nous avons dû imiter pour ne pas laisser de lacune dans le récit. ' Page 20. — Cette abondance de noms sonores est une critique à l'adresse des gens du peuple qui ont toujours eu la manie des noms et des origines illustres. * Page 21. — Le vêtement de plumes ou Femplumage était un châtiment réservé aux gens de mauvaises mœurs et à ceux accusés de sorcellerie. L'âne remplissait son rôle accoutumé; les condamnés étaient nus jusqu'à la ceinture, enduits de miel et saupoudrés de plumes. Comme le fouet du bourreau eût dérangé l'harmonie de cet élégant costume, on permettait à la populace de faire provision de fruits, de trognons de légumes et d'en encenser le triomphateur. Lorsqu'on promenait deux condamnés à la fois, du les plaçait l'un à la suite de l'autre, sur deux ânes, et tous deux se regardant ; c'est-à-dire que le patient qui marchait le premier était placé à reculons et la face tournée vers la queue de sa monture. ^ Page 21. — Nous empruntons la définition suivante à un spirituel traité de M. Creuzé de Losser sur VOdéide, genre de poème qu'il nomme VAlgèbre de la poésie. Pour appliquer cette définition au sujet qui nous occupe, nous n'avons fait qu'un léger changement, amour pour poésie ; ce n'est que la substitution d'un synonyme à un autre. « L'algèbre de « l'amour » ramène aux formules les plus simples, aux résultats les plus positifs, tout ce qu'une donnée offre de vraiment beau ou de vraiment heureux. Et si ce mot d'algèbre, à l'occasion « d'amour, » étonnait quelques personnes >

\$64 ?^OTES. je les prierais de remarquer que, par ses aperçus vastes, ses hardiesses si aventureuses, ses poursuites de Vinconnu, ses sup* positions qui amènent k la vérité, Talgèbre étant la perfection des mathématiques doit être Texpression de la perfection a en amour comme » en poésie. Suivant un vocabulaire ajouté à Tédition espagnole d'Anvers (1757), « pour rintelligenece de certaines expressions de Quevedo, » Texpression algébrique d'amour signifie « savant dans Part d'assouvir les passions dérégées, cpmme les a]gd[]ristes savent, à force de calculs, résoudre les problèmes. » ^ Page 21 . — Vivir eon ia btarba fo6re el hombro. Nous avons traduit barba^ par barbe, comme tout le monde le traduirait, bien que ce ne soit pas Tintention précise de Foriginal. Les Espagnols prennent ici la partie pour le tout» et barba s'entend de toute la partie inférieure du visage et non pas seulement de racçessoire. Quels que soient Tâge et le sexe, on dit 6ar6a pour menton. Nous devrions donc mettre ici : vivre le menton sur l' épaule ;ïèous avons mieux aimé traduire mot pour mot, suivant le sens évident, afin d'accroître, sMI est possible, l'extrême originalité de cette expression. C'est, du reste, le précepte de l'homme prudent, c'est l'emblème le plus exact de la vigilance, et il manque à Argus , le surveillant de l'Olympe, d'être représenté la barbe sur l'épaule. Il ne suffit pas à l'homme prudent d'avoir, selon l'expression française , tœil et Vareille au guet, il faut encore, comme l'indique le mot espagnol, que son attention se porte souvent sur ce qui se passe derrière lui, que sa barbe, en un mot, ne quitte pas l^ne ou Fautre épaule. Ces deux manières d'exprimer une même idée nous semblent définir parfaitement, chacune, le caractère du peuple auquel elle appartient. VM et l'oreille au guet a quelque chose de léger, de frivole, de bavard, et fait pressentir une surveillance qui se trouvera quelquefois en défaut. Vivre la barbe sur l'épaule présente une idée grave, posée, sérieuse, et indique une attention de tous les instants. Ce mot, du reste, n'est pas de Quevedo, il appartient trop au caractère du peuple espagnol pour n'être pas l'un des plus anciens de la langue vulgaire. Nous le retrouvons employé d'une manière assez plaisante dans la strophe suivante d'un poème du quinsième siècle sur la vie de Jésus-Christ : i^j^

NOTES. 565 Con lemor de la Uiildatl Del vicio qu'aquà na
nombre En tal flaqua humanidad Siempre la virginidad Este la barba en el
hombro; Cà las que qaieren guardar se De soriar tan limpio nombre Ansi
deven encerrarse Cnando vieren algun ombre. « Qoe la crainte d'an vice
qu'ici je ne nomme pas, porte toigours la virginité à « vivre la barbe sur
l'épaule, etc. Le poème d'où cette strophe est extraite fait partie d'un recueil
manuscrit de la bibliothèque royale (in-4o, n. 8165, divers ouvrages) ; il
porte le titre suivant : Vila Chrisli trobadapar FrayU Enyeguo Uopez de
Mendoza, ffrayle menor de la observanza, a pedimiento de duenya Joana de
Cartagena^ madré suya. ' Page 25.—* L'âne, c'est-à-dire la condamnation,
le fouet et les autres appareils du châtiment. CHAPITRE II. ' Page 28. —
On a pu juger, par la franchise avec laquelle Pablo a fait le portrait de sa
mère, que Texcellente femme n'était pas le parangon de toutes les vertus ;
elle avait eu quelquefois maille à partir avec la justice, et nous croyons que
Pablo n'a pas dit toute la vérité en racontant qu'elle avait failli avoir le
vêtement de plumes. Il nous est revenu que, pour ne pas causer de jalousies,
la justice voulant un jour lui rendre les mêmes honneurs qu'à Clément
Pablo, le barbier, son époux, la promena en grande cérémonie par la ville.
L'âne, le crieur public, le miel, le duvet étaient de la partie ; et de plus, la
senora Aldonza de Rebollo était coiffée d'un bonnet en papier blanc, de
forme conique, nommé eoroxa^ assez semblable à une mitre, auquel bonnet
les pauvres patients devaient d'ordinaire le surnom d'évêque ou d'évêquesse.
La populace, qui est toujours pour le plus fort contre le plus faible, fut
déchainée contre elle et sema son chemin d'oranges et de citrons gâtés,
d'épiuchures et de trognons de légumes dont quelques-uns Tatlaignirent. Ce
que nous confions ici à nos lecteurs, Pablo n'en ignorait

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

566 NOTLS. rien puisqu'un jour, soulénaiU une bataille contre des fruitières» qui l'assaillaient de semblables projectiles, il leur demanda effrontéraent si elles le prenaient pour Aldonza de Rebollo. ' Page 28. — Voici encore un raot plein d'originalité ; ronger le\$ talons à quelqu'un, c'est détruire, petit à petit, sa réputation et la miner lentement par la base; c'est le diffamer quand il a le dos tourné, médire de lui en arrière. « Regarde, dit quelque part Quevedo (El mundo par dedeniro)^ regarde ce courtisan, acolyte éternel des gens heureux; ikmis l'avons vu, en public, mendiant les regards du ministre, renchérissant sur les courbettes de ses rivaux au point qu'il frottait son menton sur la terre. Il marchait toujours la tête basse comme un homme qui reçoit des bénédictions, il répondait oméit, à haute voix et avant tous les autres, à tout ce que disait le patron. Maintenant l'influence du ministre diminue et notre homme lui ronge les talons au point qu'on lui voit les os ; ses flatteries de l'autre jour, ses adulations, ses cllineries ont fait place aux railleries, aux propos infimes, à la diffamation; il ronge, il ronge. » ' Page 29. — H y a dans le texte : rogue la que me dijese si me hMa eoneebido a eseote entre muekos. Il ne manque pas d'expressions françaises pour rendre celle iiaive question de Pablo à sa mère ; littéralement il lui demande sit lorsqu'elle le conçut, plusieurs y apportèrent leur écot. Nous avons le choix entre ki « société anonyme » et la « société en commandite d ; nous pouvions lui faire demander s'il y avait eu cotisation pour le mettre au monde, s'il était l'enfaot d'un parti ou s'il était fils de famille : nous avons craint d'être trop précis et nous avons préféré le pique^ilque. Notre intention, en traduisant ce livre, a été d'en supprimer tout ce qui ne ipeui pas être hi par tout le monde ; nous avonons qu'il nous eût lieaucoup coûté d'enlever l'expression qui fait le sujet de cette note ; elle arrive dans des circonstances trop plai> santés pour n'être pas conservée. * Page 30. — Le jeu du taureau est un jeu semblable au cheval fondu ou au saut de mouton. * Page 51 . — Ceci esi un «mcien asaçe des écoliers espagnols ;

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

NOTES. 567 le chef élu par eux portait le nom de roi des coqs, à cause des panaches qui ornaient sa tête. • Page 32. — Il se fait encore en Espagne, le vendredi saint, dans quelques villes, une magnifique procession où sont représentés tous les personnages et toutes les scènes de la Passion. C'est un souvenir des mystères du moyen âge. 7 Page 34. • — DON TORRIBIO. Je ne puis déchiffrer ce billet parce que je ne sais pas lire récriture à la main et qu'il me faudra bien deux ans pour l'apprendre. DON ALONSO. — Votre ignorance peut-elle arriver à ce point? DON TORRIBIO. Voyez-moi un peu le grand mal ! ^ Combien de gens qui ne savent pas lire et qui savent tout le reste ? (Gardez-vous de Veau quiduri, — Comédie de Calderon.) CHAPITRE III. ' Page 58. — La plupart des boutiques de Madrid, au temps de Quevedo, et il n'y a pas encore longues années, étaient dans des salles basses éclairées par de petites lucarnes presque au niveau du sol. ' Page 40. — Nous avons dit que le Chran TttcaHo avait servi de modèle pour la plupart des ouvrages de la même famille publiés en Espagne, et que les auteurs' de Gusman d'Alfarache, d'Estevanille Gonzales, de Marcos Obregon — donnée première du Gil Blas de Le Sage * — lui avaient emprunté plus d'une idée plaisante ; nous renvoyons nos lecteurs, pour preuve, au troisième chapitre d'Estevanille Gonzales; le pensionnat du docteur Canizarès n'est qu'une faible copie de celui du licencié Cabra. ^ Page 41 . — Nos précédents traducteurs, la Geneste, Raclots et l'anonyme de la Haye, ont négligé de rendre littéralement l'expression mise ici par l'auteur; ils ont tous trouvé cinq ou six mots pour ce seul mot. Notre respect pour les intentions de Quevedo, notre désir de ne reculer devant aucune des énigmes qu'il présente à ses interprètes, nous font un devoir d'agir autrement que nos aînés. Quevedo a mis *degcomulgadù*», nous mettons comme lui *excommunies*, ce mot est plein de hardiesse, il est gros d'inter

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

568 NOTES. préuitions. Les commentaires ne manqueront pas, Yoïci le uôlre. Le sens premier du mot excommunication est l'interdiction des biens spirituels de TËglise ou de la communion à la sainte table, c'est Texcommunication mineure. Le sens le plus étenduexcommunication majeure -* est la défense de toute relation avec les fidèles : le coupable frappé de celle dernière peine par la censure de TÉglise ne devait obtenir de personne ni un regard, ni une parole, ni une place au feu ou à la table ; il était littéralement condamné h mourir de faim. Nous laisserons à nos lectears le soin de décider si Texcoramunication lancée par Cabra, contre les entrailles de ses convives, était une excommunication majeure ou mineure. ^ Page 45. — Il y a dans le texte : un poeo dei nombre âei maestro y cabra axada, un peu de quelque chose ayant le nom du maître, de la chèvre rôtie. C'est un jeu de mots sur Cabra qui veut dire chèvre. ^ Page 45. — Nous nous sommes arrêté là pour ne pas tomber dans un excès d'exagérations qui ne va plus au goût de notre époque. Ce que nous venons de traduire suffit, ce nous semble, comme témoignage rendu à Timagination joyeuse et fertile de Quevedo. Elle avait le défaut commun à toutes les imaginations ardentes, de ne pouvoir s'arrêter dès qu'elle avait pris du champ. Ici elle se donne beau jeu, et nos lecteurs nous sauront gré de leur Hûre gr4ce d'une multitude de pauvres diables affectés d'eoge* lurcs ou d'autres maladies dévorantes, el qui les apportaient cbex Cabra pour les faire mourir de faim. Nous nous croyons le droit de critiquer cette trop grande dépense d'images hors nature, et de penser que si Quevedo vivait de notre temps il en mettrait moins encore que nous n'en traduisons. Nous publions l'histoire de don Pablo pour les lecteurs d'aujourd'hui et non pour ceux d'il y a deux siècles. * Page 46. — C'est en hésitant que nous arrivons à cette note; nous craignons que nos lecteurs n'y trouvent pas l'importance que nous y attachons, et cependant elle se rapporte à nne hante question industrielle, à une invention qui a fait grand bmit. L'expression familière employée par Qnevedo pour désigner le remédie universel mis en «œuvre par la tante dn licencié Cabra

NOTES. 569 porte, à notre grand regret, une cruelle atteinte aux fastes scientifiques de récole polytechnique française, dont un membre inventa le clysoir. Les périphrases populaires à Taide desquelles on déguise la crudité du remède se résument dans l'espagnol par les mots eehar gaitas, c'est-à-dire, à peu près, « pousser de la cornemuse.)) Gela vient, dit le vieux dictionnaire de Sobrino, de ce qu'en quelques lieux le 1... se donne avec une bourse de cuir qui a un tuyau au bout en forme de cornemuse. » Nous sommes peiné, pour Thonneur de Tindustrie française, d'avoir acquis la preuve que le clysoir, prétendue invention nationale, n'est qu'une importation espagnole. Notre impartialité nous fait un devoir de cette déclaration, puissent nos lecteurs ne pas nous en faire un reproche. La France a bien assez d'autres gloires ; souvenons-nous de l'adage : Suum cuique. GUAPITRE IY. ' Page 52. — Textuellement : Simienle de los Padres del Yermo, — Non pas des extraits ou des ombres, mais de la graine, ce qui est encore plus imperceptible. ' Page 54. ~ On désignait sous le nom de Morisques les Maures qui restèrent en Espagne après la conquête du royaume de Grenade. Boabdil, le dernier de leurs rois, en traitant avec don Ferdinand le Catholique, pour la reddition des places qu'il possédait encore, obtint pour les vaincus le libre exercice de leur religion ; mais bientôt on viola le traité. La force, la terreur, tous les moyens de persécution furent employés pour amener les Maures à abjurer ; ils se révoltèrent, et don Ferdinand marcha plus d'une fois contre eux. Charles -Quint, Philippe II continuèrent la persécution organisée par Ferdinand ; l'inquisition, établie à Grenade, obtint de douteuses conversions ; puis enfin, après une nouvelle insurrection qui dura deux ans au milieu des montagnes de TAlpujarra, les Morisques furent entièrement chassés d'Espagne par Philippe III. Les chrétiens donnaient aux Morisques le surnom de éhiem ; nous avons vu plus haut, que dans le langage populaire, chat était synonyme de fripon : de là la plaisanterie de Pablo sur rhôtelier de Viveros. 47

570 NOTES. ' Page 60. <— Jaan de Leganos était un savant mathématicien qui s'est rendu aussi célèbre en Espagne que Barème en France. * Page 62. — Textuellement : Je vous touaille la gale, expression proverbiale dont nous avons préféré traduire le sens. CHAPITRE V. ' Page 66. — L'usage du billet de confession s'est maintenu longtemps en Espagne. On échangeait contre un billet de communion lorsqu'on s'approchait de la sainte table, et chaque année, pendant la semaine qui suivait le dimanche de Quasimodo^ le curé passait une revue de ses fidèles, et affichait à la porte de l'église, à la suite des excommuniés, les noms de ceux qui n'avaient pas rempli pendant l'année leurs devoirs de chrétiens. Le billet de confession était un moyen de persécution ajouté à ceux employés contre les Morisques et dont nous avons parlé plus haut. Les règlements de l'Inquisition les obligeaient à présenter leur billet à toute réquisition d'un familier. * Page 71. — Nous devons avouer que telles ne sont point les épreuves auxquelles fut soumis notre ami Pablo. Le récit que lui fait faire Quevedo ne pouvait paraître ici; il ne serait pas du goût de nos lecteurs, et quel que soit notre désir de ne rien enlever au caractère des mœurs de l'époque, nous n'avons pu traduire la multitude de saletés dont Pablo est victime. Nous avons rempli cette lacune comme nous avons pu ; le cadre est le même, le tableau seul est différent. Notre pièce de rechange commence au milieu de la page 67. ' Page 71. -- À l'usage, coup de peau d'anguille et, par extension, coup de mouchoir roulé en forme d'anguille, coup de fonet, de lanières, etc. * Page 75. ^ Ici encore, et pour le même motif, nous avons dû, suivant l'expression d'un vieil écrivain, «repurger les endroits scandaleux qui pouvoient offenser les religieuses oreilles, o CHAPITRE VI. ' Page 85. — l'« saint office choisissait ses familiers parmi les habitants notables de chaque ville. Il fallait, pour être apte à remplir

NOTES. 574 ces fonctions, prouver que depuis quatre générations on n'avait aucun mélange de sang more ou juif. Ces preuves équivalaient à des titres de noblesse, et c'était la surtout ce qui faisait rechercher le titre de familier par tous ceux dont le nom n'était pas inscrit au nobiliaire. Les familiers prêtaient serment de fidélité à l'inquisition, et étaient chargés d'exécuter tous les ordres émanés de son tribunal. On les reconnaissait à une croix qu'ils portaient à leur boutonnière ; une croix semblable était placée sur la porte de leur demeure. Les familiers avaient de nombreux privilèges, et entre autres celui de pouvoir être poursuivis pour dettes sans la permission du tribunal. L'Inquisition eut l'honneur de compter Lop de Yega parmi ses familiers; une telle distinction ^ accordée à un auteur dramatique aurait quelque chose d'étrange si tout n'était déjà singulier dans l'existence de cet homme célèbre. ' Page 89. — Pendant les fortes chaleurs on distribuait dans tous les couvents de religieuses une boisson rafraîchissante dont chaque passant pouvait demander sa part. Les larcins semblables à ceux que commet Pablo devinrent si communs, que les nonnes furent obligées d'attacher avec des chaînes les tasses dans lesquelles elles donnaient à boire. ' Page 90. — Antonio Perez est un des plus célèbres exemples des haines et des persécutions acharnées de l'inquisition espagnole. Il était ministre et premier secrétaire d'État du roi Philippe II. Disgracié par son maître à la suite de quelques intrigues de confesseurs, et poursuivi par le saint office, il s'échappa de Madrid et passa en Béarn où il obtint asile dans les domaines de Henri IV. L'Inquisition le mit en cause, le déclara contumace et le condamna à être exécuté en effigie ; ses biens furent confisqués, son nom voué à l'infamie, et des fanatiques à gage le suivirent et tentèrent de l'assassiner, soit à Londres où la reine Elisabeth l'avait accueilli, soit à Paris où il se retira plus tard. Henri IV se déclara son protecteur et lui offrit une pension de 12,000 livres qu'il refusa afin de prouver qu'il était fidèle à son roi. «> Il mourut en 1611, et sa mémoire fut réhabilitée.

572 NOTES. CHAPITRE VII. ' Page Ifô. — On ne tient pas tongonrs de sa famille. ' Page 96. — Guindef, terme technique : baosser, élever à l'aide d'une machine. De là on appelle style guindé celui qui affecte un ton trop élevé, qui recherche des images tellement haut placées qu'on les perd de vue. — Avoûr l'air guindé, c'est mai^ cher avec roideur, la tête droite, le cou tendu ; Pablo dirait : un air de pendu dépendu. ' Page 06. — Text. : la de paio^ ou mieux, laenede polo, Vn de bois. La potence espagnole est formée de deux montants réunis par une traverse, ce qui lui donne l'apparence d'un n de romain oudu« grec. . * Page 97.— Nous avouons que ces détails sont ignobles, qu'on ne peut les lire sans une profonde impression de dégoût, mais c'est avant tout de la vérité, de la couleur locale, et peu d'écrivains contemporains de Quevedo ont su être aussi fuUure. On ne peut faire écrire un bourreau comme une petite maîtresse, et selon nous il y a quelque chose de réellement beau dans une telle hardiesse d'expression. Nos écrivains modernes veulent qu'il y ait du sublime en tout, dans le mal comme dans le bien. Nous pourrions dire que cette lettre est sublime d'horreur. Elle est telle que doit l'écrire un homme vivant au milieu de la lie de la populace, poursuivi du mépris de tous, n'ayant d'autre passion que l'ivresse, d'autres dieux que sa corde, son fouet et les instruments de la torture. — C'était un préjugé fort répandu parmi le peuple que les pâtissiers se réservaient volontiers la meilleure part des criminels privés de sépulture. ^ Page 97. — Célestine est l'héroïne célèbre et populaire de l'un des ouvrages les plus remarquables de l'ancienne littérature espagnole. Drame et roman tout à la fois, le premier écrit ayant des caractères soutenus, un dialogue animé, il est considéré comme le point de départ et le modèle de tout ce que l'Espagne a produit dans l'art dramatique ; il n'est pas un Espagnol lettré qui ne le connaisse, c'est le classique par excellence. Célestine est le type de toutes les vieilles femmes à allures dou* teuses, des duègnes complaisantes, des messagères d'amour, des.

NOTES. 575 confidentes de jeunes seigneurs, des séductrices de jeunes filles. Elle a fait tous les plus vilains métiers, y compris la magie blanche et la sorcellerie. Dans son genre, comme Fomente de Pablo dans le sien, Célestine est un portrait sublime. • Page 99. — Il y a dans le texte : como lo hiciei^on moneda^ comment on en fit de la monnaie ; par allusion au mot cuarlo, quart, qui est en même temps le nom d'une pièce de monnaie valant le quart d'un réal ou un sou. — Je l'ai coupé en quatre, avait dit le bourreau. . « CHAPITRE VIII. ' Page •LOG. — Juanelo, savant mathématicien et habile architecte, est le constructeur du fameux aqueduc de Tolède dont on admire encore aujourd'hui les ruines magnifiques. ^ Page 108. — Quevedo n'aime pas plus les médecins que Molière ne les aime, il ne se fait faute nulle part d'un coup de patte à leur adresse. a Un homme, dit-il dans une de ses visions {El alguacil alguacilado)j un homme fut amené devant le tribunal de Pluton et accusé de plusieurs homicides ; on l'enferma avec les médecins. » — « Quiconque a été mon élève, dit ailleurs un maître d'armes, ne manque jamais de tuer son homme. On pourrait très-convenablement m'appeler Galien, puisque j'enseigne l'art de donner la mort. » Du reste Quevedo a bien d'autres antipathies , il n'épargne pas davantage les greffiers, les tailleurs, les alguazils. Sa verve caustique s'en donnerait à cœur joie s'il vivait de nos jours. ^ Page 108. — Ceci s'adresse à un écrivain espagnol nommé Estrella, auteur d'un livre intitulé les Grandeurs des armes. C'est en même temps une critique dirigée contre tous ceux qui prétendent donner la théorie d'un art qu'on ne doit enseigner et apprendre que par une pratique continuelle. * Page 111. — Le génie littéraire espagnol a introduit dans tous les écrits des seizième et dix-septième siècles deux caractères

574 NOTES. lères remarquables entre tous et d'une grande originalité : la duègne et le spadassin. Chaque écrivain les a mis en scène, chacun les a développés et s'est complu à ajouter quelques ^ coups de crayon aux Hgures si habilement esquissées par ses devanciers. Ces deux caractères sont arrivés jusqu'à nous avec toute la perfection d'une œuvre vingt fois retouchée, rien n'y manque, pas plus qu'aux portraits sublimes de Yelasquez et de Murillo. / La Célesline, ce vieux livre dont nous avons déjà parlé, est le premier qui nous présente ces deux caractères ; Célestine est la duègne par excellence, la duègne consommée, et si Centurion, le rufian, n'est qu'une ébauche, cette ébauche vaut déjà un portrait longtemps étudié. Les sentiments dominants du caractère castillan des temps héroïques étaient l'esprit chevaleresque, héritage légué par les Maures aux descendants des Goths, un noble orgueil, une force redoutable, une bravoure à toute épreuve. De ces sentiments réunis ont été formés les beaux caractères du Cid , de Fernand Gonzales, de Bernardo del Carpio. Il ne faut pas chercher l'origine du spadassin ailleurs que dans ces grandes ûgures. Avec les mêmes paroles, les mémos armes, la même allure, il en est la copie maladroite, la ridicule parodie. Le noble orgueil est devenu chez lui une sottise vanité, la franche bravoure une audace sans résultat, une bravade sans effet. C'est que pour contenir de tels sentiments, il fallait de grandes âmes ; pour soutenir ces lourdes cuirasses, il fallait de larges poitrines ; pour manier ces massives épées, il fallait des bras vigoureux. A mesure que les siècles ont marché, les proportions humaines se sont rapetissées, et sentiments comme armures, rien de tout cela, à peu d'exceptions près, ne va plus à notre taille. Vaniteux avant tout, fier de toutes ces grandes gloires des temps passés dont il prétend avoir sa part par droit héréditaire, le valiente Castillan s'est cru la puissance d'essayer aussi de grandes choses^^f il a saisi la Tisona du Cid et l'a laissé retomber à terre ; il a pris ses cuirasses toutes meurtries et s'est perdu au milieu d'elles comme Sancho entre ses deux pavois; il lui restait les grandes paroles du Campeador, et sortant d'un si petit corps, d'une gorge si exigüe, ces grandes paroles sont devenues ridicules. Sans s'apercevoir de tout cela, il s'est posé fièrement, la jambe

NOTES. 575 le poing sur la hanche, le chapeau sur Toreille, la . menaçante à défaut du poignard ; et il s'est cru, certain soldat que rencontre Pablo, bien plus grand que .} Dias, que Bernardo, que Garcia Paredes et tant d'autres. Il a mieux fait que de le croire, il Ta dit ; car force, noblesse, fierté, bravoure, la parole chez lui remplace et résume tout cela *.

Centurion, le spadassin de la Célestine esp., nous Tavons dit, la première esquisse de ce singulier caractère que nous ayons rencontrée dans l'ancienne littérature espagnole. Son épée j'est la plus redoutable des épées présentes et passées; elle peuple les cimetières, fait la fortune des chirurgiens, brise les armures, les cottes de mailles les plus fines et donne sans cesse de la besogne aux armuriers. Boucliers de Barcelone, morions de Galatayud, casques d'Almazan, rien ne lui résiste quand elle est conduite par le bras de son maître. Centurion tue de toutes les manières, ses clients peuvent choisir dans un répertoire de sept cent soixantedix espèces de mort qui toutes lui sont familières ; il lui est même arrivé quelquefois de tuer à coups de bâton pour laisser reposer son épée ; mais qu'on ne lui demande pas de châtier seulement, il jure par le saint corps des Espagnols qu'il n'est pas plus possible à son bras droit de frapper sans tuer, qu'au soleil d'interrompre ses courses accoutumées dans le ciel. Centurion n'est que paroles — hat^la. — On le prend au mot, on le met à l'œuvre, il fuit. — « Qu'importe qu'ils soient tous contre moi, si c'est moi qui me défends ! » dit Garces, le soldat fanfaron d'une comédie de Calderon. — « Vrai Dieu ! ceci est magnifique, dit le bravache d'un célèbre sonnet de Cervantes, et qui dirait le contraire en a menti. » Et tout aussitôt, sans plus attendre, il enfonce son chapeau, cherche la garde de son épée, regarde de travers, s'en va... et il n'y eut rien. La verve comique et originale de Quevedo s'est complu à ce sujet toujours neuf et toujours fertile ; il a semé de spadassins, * Aussi c'est de l'espagnol que nous esi vénéral mot habler. L'espagnol n'a pas d'autre verbe pour exprimer l'action de la parole ; il ne parle pas^ H habler. Du reste, hablar, corruption du vieux mot fablar (comme hidalgo de fidalgo^ halda de falda, haer de facer), dérive du mot latin fabulari, dire des fables.

576 NOTES. d'ilguazils el de inattres d'escrime, tooles ses œuvres facétieuses. ' Nos lecteurs en renconireront sous toutes les formes dans l'histoire de don Pablo. Au milieu de la réunion de portraits bizarres et de piquantes ébauches dont notre auteur a composé ce livre, le portrait du spadassin est le plus piquant et le plus original. CHAPITRE IX. • Page tt7. — Nous avons supprimé l'échantillon désœuvrés du sacristain. Il aurait perdu tout son mérite à la traduction. • Page in. — Cinquante strophes de huit vers, ce qui fait, de bon compte, quatre millions quatre cent mille vers. Lope de Vega , dont Quevedo plaisante ici Fabondante facilité, ne fit, à part un nombre infini d'écrits de toute espèce, en prose et en vers, que dix-huit cents pièces de théâtre. C'est encore loin de la fécondité du sacristain de Majalahonda. ' Page H7. — On appelait comédies divines, actes sacrameniels, les pièces de théâtre dont le sujet était pris dans TAncien Testament et dans Thistoire sainte, et qui se jouaient à la FêleDieu et à Noël. Lope de Vega en a fait un bon nombre en outre de ses dix-huit cents comédies. • Page 120. — Nous avons supprimé cette pragmatique, qui au premier tort d'être longue, joint celui d'être fort ennuyeuse et de n'avoir aujourd'hui aucune signification. CHAPITRE X. ' Page 426. — Don Gabriel de Lignan, auteur de poésies fort estimées et d'un roman intitulé el Zeloso, le Jaloux, publié au commencement du dix-^ptième siècle. — Don Vicente Espinel, ami de Miguel Cervantes, inventa un modèle de guitare qui à pris son nom. Il a laissé une traduction en vers de VÀri poétique d'Horace, et un peUt roman intitulé la Vie de Vécuyer Marcoe de Ohregon, dont Le Sage a tiré grand parti en composant GU Bios, — En outre de dix-huit cents comédies et de quatre cenu actes sacramentels, Lope de Vega a écrit dans tous les genres.

NOTES. 577 Il ne savail pas écrire que déjà il dictait des vers. Homme oniversel, il essaya de tous les métiers ; d*abord secrétaire du doc dWlbe, puis du comte de Lemos, il se fit soldat et combattit sur la grande Armada, sous les ordres du duc de Médina Sidonia. Deux fois marié et deux fois veuf, il embrassa Tétat ecclésiastique, reçut les ordres à Tolède et devint supérieur de la congrégation des prêtres à Madrid, puis familier du saint office. Il n*en continua pas moins à faire des vers et des comédies, et le pape Urbain TIII lui envoya la croix de Malle. Il mourut à soixantetreize ans, riche et considéré. — Don Alonso d'Ercilla, page de Charles-Quint et plus tard secrétaire intime de Philippe II, est Tauteur d'un célèbre poème épique intitulé el Araucana. Ce poème est le récit d'une guerre entreprise par Tordre de Philippe II contre les sauvages de TArauco, contrée voisine du Chili. Ercilla assista à cette guerre comme volontaire , et quittant à chaque instant Tépée pour la plume et la plume pour Pépée, il écrivait le soir les événements de la journée. Lope de Vega a pris dans le poème d'Ercilla le sujet d'une pièce de théâtre intitulée VArauco dompté. — On a conservé de Figueroa un recueil de poésies remarquables. Lope de Yega lui a consacré plusieurs strophes dans un poème biographique intitulé le Laurier d*ApoUon. — Don Pedro de Padilla, d'origine portugaise et chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, fut un des poètes les plus célèbres du seizième siècle. Il a écrit un recueil de poésies, des églogues et une histoire anecdotique de la guerre de Flandre en 4585. Il se fit moine de l'ordre des Carmes de Castille, en 1585, et devint un prédicateur remarquable. * Page ^151. — V huile de la lampe, c'est-à-dire le produit du tronc consacré à l'entretien de l'autel et des lampes de l'église. 3 Page 134. — Le précurseur des houles couvres, c'est-à-dire le crieur public qui, ainsi que nous l'avois dit dans une note précédente, marchait en avant des criminels qu'on conduisait au supplice, et proclamait à haute voix, à tous les carrefours, l'arrêt prononcé contre eux. * Page 154.— Il y a dans le texte : cineo laudes que llemban sogas pour euerdas, cinq luths qui en guise de cordes harmoniques portaient des cordes de pendus. 48

The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate

378 NOTES. CHAPITRE XI. * Page Hl. — Voir la note % du chapitre premier. CHAPITRE XII. ' Page 152.— Fils de rien, roturier, ^t^ de nada, par opposition ài gentilhomme ou hidalgo^ mot formé par contraction de hijodâlgo ou mieux hijo de algo, fils de quelque chose. Ces deux mots formaient la désignation des deux grandes divisions de la population espagnole. On était fils de quelque chose ou fils de rien, gentilhomme ou roturier, noble ou vilain ; il n'y avait pas de terme moyen, pas de tiers état ; il restait toutefois au fils de rien la ressource, fort rare à cette époque, de devenir fils de ses œuvres. * Page 454. — Conde de hlos, sans doute le marquis de Garabas espagnol. Nous h*avons pu trouver Thistoire de cette célébrité populaire. ' Page 184. «-Casa y iotùr montafièi, manoir et souche montagnarde. On appelle la Montagne une partie de la Vieille-Castille comprise entre les Âsturies et lâ Biscaye et formée par les territoi^ res de Burgos et de SântaiMler. Cette petite contrée renfermait les ifianoirs patrimoniaux de la plus ancienne noblesse espagnole. Être de ca\$a y tolar mantànès était le plus beau de tous le& litres, et les descendants de ces antiques ^milles font sonner bien haut, encok'é aujourd'hui, leur origine montagnarde. Il est arrivé toutefois ce qui arrive toujours : c'est qu'à l'époque où yivail Quevedo^ il n'y avait pas un mince hidalgo qui ne se prétendu issu d'un ioUvr de la Montagne ; de telle sorte que quelque petits que fussent les domaines patrimoniaux, il eût fallu vingt fois les territoires de Burgos et de Santander pour les contenir tous. Il résulterait de toutes ces prétentions que la poignée de ces brates à Taide desquels Pelage commença raffranchissement de rËspà> gne, et qui furent les premiers fondateurs des manoirs de la Mon-^ tagne, devait former une armée nombreuse. L'Ailla^ immeMê est le type dti pauvre gentilhomme n'ayant d'autres biens que son litre de noblesse et une bicoque en ruines ; mais il ne prend pas toujours son parti aussi brave

The text on this page is estimated to be only 28.35% accurate

NOTES. 579 lucnt quç celui que nous rencontrons ici. Les auteurs comiques espagnols, ayant à metlie en scène un genUlhomme ridicule et vaniteux, le font venir de la Montague. Le don Torribio Quadra* dillecs de Calderon (Gardez-vam d^ Veau qui dorl) est le hobereau niais et fat par excellence. Sa généalogie est la chose la plus précieuse du monde, il la porte partout avec lui dana un beau fourreau de velours cramoisi, et tous ses ancêtres y sont peints a comme de petits saints dorés. » 4 Pourquoi sa femme irait-elle à la messe ? Avec sa généalogie elle en a plus qu'il faut pour être une vieille chrétienne. Deux cavaliers se battent, on les sépare, et Torribio veut leur faire jurer la paix sur sa généalogie. Pour lui, sa généalogie est tout, il ne la lit jamais, car, nous Tavons déjà dit, il ne connaît pas l'écriture de main; mais où est la nécessité ? une telle généalogie ne dispense-t-elle pas de toute science ? * Page 154. — Voir la note ci-dessus, n°. 1. 5 Page 154. La lettre d'or, c'est-à-dire l'initiale, augmente la valeur et l'importance d'une généalogie; mais il n'avait pas qui voulait, et il fallait faire valoir d'immenses services et une origine bien illustre pour obtenir le droit d'orne r son titre de noblesse d'une initiale dorée. Le gargon auquel s'adressa le pauvre hidalgo trouvait, à bon droit, qu'en échange de quelques vivres mieux valait un peu d'or que beaucoup de parchemins. ® Page 455. — Au temps de Quevedo peut-être, mais aujourd'hui c'est beaucoup moins juste ; poète et gueux ont cessé depuis quelque temps d'être synonymes. 7 Page 455. — Le don, diminutif de dominus, seigneur, n'appartient qu'à la noblesse ; mais par la même raison que le plus petit hobereau voulait être issu d'un solar de la Montagne, par la même raison que la mère de Pablo prétendait descendre des triumvirs romains, les gens du peuple, entre eux surtout, s'honorent du don et s'appellent seigneur. Monsieur de Petit-Jean, ah ! gros comme le bras. Tous, et surtout les Biscayens, les Navarrais et les Castellans, se disent nobles comme le roi, et malheur à qui en doute. Lors de la prestation du serment de fidélité au roi Philippe V,

580 NOTES. petit-fils de Louis XIV, le ministre du jeune monarque s'aperçut avec quelque étonnement que chaque gentilhomme écrivait à côté de sa signature : noble comme le roi; il s'en trouva même un qui ajouta ces mots : y poco mas (et un peu plus). « i Que prétendez-vous donc? lui demanda le ministre courroucé ; la maison de France n'est-elle pas la plus ancienne entre les maisons sou* veraines? — Seigneur, répondit le fier hidalgo, ce que vous dites est vrai, mais le roi est Français, et j'ai l'honneur, moi, d'être Castillan.» CHAPITRE XIII. ^ Page 160. — Qui s'attend à l'écuelle d' autrui dine souvent par cœur, dit un proverbe français. Il ne faut compter que sur soi-même et vivre de son bien; qui se repose sur l'aide des autres est souvent abusé. Si quieres ser bien servido, dit un autre proverbe espagnol, servile tu misma; à lo que puedes solo, no espères à otro, La société, selon Ghampfort, se compose de deux grandes classes d'individus : ceux qui ont plus de dîners que d'appétit, c'est le plus petit nombre; et ceux qui ont plus d'appétit que de dîners, c'est le plus grand. ' Page 4 61. —Jamais mendiant ne mourut de faim en Espagne, on faisait chaque jour à tous les couvents de copieuses distributions de soupe dont chaque passant affamé pouvait prendre sa part sans un certificat d'indigence. Les mendiants de profession, enrichis par les aumônes qu'ils demandaient au nom de Dieu et qu'aucune âme dévote ne pouvait refuser, laissaient voloniers leur part de soupe à de plus misérables, et Ton voyait à la porte des couvents, à l'heure des distributions, plus d'étudiants ruinés, de filous maladroits et de chevaliers peu industrieux, que de véritables pauvres. ' Page 162. — Textuellement real de barato. On appelait baratOt en style de maison de jeu, ce que chaque joueur donnait sur son gain au spectateur placé près de lui, en récompense de quelques petits soins, de quelques conseils et surtout de ses félicitations. < Page 166. — Blanc était le nom de deux très-petites monnaies espagnoles valant, l'une un dcemi-maravédis, c'est-li-dire la

NOTES. 38^1 soixante-sixième partie du réal de veillon, un peu moins d'un denier de France ; Taulre, la douzième partie du réal, ou 5 deniers. L*ancienne monnaie française portant le même nom avait la même valeur que cette dernière. CHAPITRE KIV. * Page 472. — Jargon de bohème, germania; c'est le nom de ce langage sans origine, sans feu, ni lieu, ni famille, qui prend dans tous les pays le même rang honteux, et qui hante en Espagne, en France et ailleurs, les tripots, les francs tapis et les lieux de bas étage : Targot. Voir un roman moderne. * Page 474. — On appelait poires à poudre des manches fort larges à Fépaulc et se terminant en pointe au poignet. 3 Page 476. '— Les Espagnols tra<luisent se moucher par sonar se^ expression d'une naïveté tout à fait primitive, et dont nous n'avons pas besoin de faire comprendre l'onomatopée. Sonar signifie sonner, résonner, faire du bruit, éclater; sonar se, se sonner, se tirer du son. CHAPITRE XV. * Page 180. — Bosco, le Gallot espagnol. ^ Page 187. — VAnligna est l'église métropolitaine de Yalladolid ; Quevedo parle ici de cette église comme il parlerait de toute autre ; mais Yalladolid était, à cette époque, la ville à la mode, la ville par excellence, et la cour y habitait. On n'ignore pas qu'il y avait dans les églises d'immenses caveaux communs où étaient déposés, comme dans les fosses communes des cimetières, les cercueils des morts appartenant à la classe moyenne. CHAPITRE XVI. ' Page 19S. — On peut comparer l'université de Siguenza à quelqu'un de ces pensionnats de nos jours qui portent sur un écriteau doré le titre pompeux diHnslitulon^ et qui comptent, dans les grandes occasions, cinq élèves pensionnaires et trois externes. Les écrivains du siècle où vivait Quevedo avaient un grand faible pour les plaisanteries de ce genre, et leur verve

582 NOTES. railleuse s'est inainieffo fois exercée sur le C4>fnpie des universités mineurei d'Espagne. Le bon curé Pero Ferez, voisin et ami de don Quichotte, desservant de ThumUe paroisse d'Ârgamasilla, dans la Manche , portait le titre de licencié de Tuniversité de Sîgueoza ; le docteur Pedro Recio de Tirteafuera , médecin insulaire el gouvernemental, attaché à la personne de Sancho Panza , avait reçu ses degrés à l'université d'^Osuna ; Lope de Vega lui-même publia quelques poésies burlesques, entre autres la célèbre Galofnaquia, sous le pseudonyme de Tome de Burguilios, docteur gradué à Onate. C'étaient de joyeuses plaisanteries qui aujourd'hui sont incomprises, mais auxquelles ressemblerait fort la pompeuse vanité d'un apprenti peintre en bâtiments qui se dirait hautement élève de quelque badigeonneur inconnu. * Page 495. — Voir la note 2 du chapitre Yl. ^ Page 196. — La science des emeUmoi ou oraisons était une science importante dans laquelle prenaient des degrés toutes les duègnes, tous les mendiants, et dont les aveugles étaient les plus célèbres adeptes. Il y en avait pour tous les maux, pour toutes les affections, el leur succès était infailible si elles étaient récitées avec componction, d'une voix grave et posée. L'oraison à sainte Apolline était, entre toutes, d'une puissante efficacité, et dissipait à l'instant la rage de dents la plus opiniâtre ; le savant bachelier Samson Garrasco la conseilla a la gouvernante de (Ion Quichotte ; et Gélestine, portant un message d'amour, s'introduisit chez une jeune fille sous prétexte d'en demander copie. L'aveugle qui fit l'éducation de Lazarille de Termes était un recueil vivant ô*en\$almo8^ il en savait cent et tant; enfin, Pedro de Urdemnlas, le héros d'une comédie de Cervantes, disait en passant en revue les plus célèbres : Se la del anima sola, Je sais^roraisou de Tâme seule. Se la de san Pancraccio, L'oraison de saint Pancrace, La de san Qnirce y Acacio ; De saint Qoirce et de saint Acace ; Se la de les sabanones. Celle qai guérit l'engelnre, La de carar tericia Celle qui gnéril la jaunisse Y resolver lamparones. Et qui chasse les écronetles. Le savant P. Feijoo s'est donné la peine de prouver, dans son Tealro critieo uniffênal, que les enêtUmoi, les oraisons, les paroles n'étaient d'aucune efficacité, et que les empiriques ou ia

The text on this page is estimated to be only 1.74% accurate

' JÊ»T - *■« tl!» •£ Su\l ^t I --iT..."» .a — .J -' • «'« «',» ^ r.#Hf
i/o. * « «• <» -r ■» . • . «^ /! 1«W .>./.«« '4^ ■ ■ a ■ I -^ . ,5» ■»- ••■!• 1*
• • ..af^ ■» ^ **^ •» . • » «II, •UM .* rf '^0^* »•'• » O -'• '«•«■«M.-' .«■#
rf* ' ■* ^ .-mi.

The text on this page is estimated to be only 25.12% accurate

586 NOTES. bâilla ; ceci n'avait rien de 8trrH*enantchei un homme qui jeûnait depuis quarante jours et qui avait Testoroac tirailé par Todeiir de soufre de Beizebulh, autant que les oreilles fatiguées par ses bavardages. Jésus donc ayant bâillé, le diable lit un mouvement pour s^introduire par l'ouverture, et c'en était Uni du Sauveur s'il n'eût fait précipitamment, en travers de sa bouche, un signe de eroii, — un signe de croix, notez bien, un signe de croix de Jésus, — et ce signe de croix envoya le tenialeur à cent pas. Nous comptons, parmi les Espagnols qui veulent bien nous honorer de leur amitié, des hommes d'esprit et de science, fort ao- <iessos des petits préjugés et desb croyances populaires ; cependant don Eugenio, don Patricio, don Genaro Ferez, se font des croix sur h bouche quand ils bâillent. Nous avons demandé un jour à Santiago de M , un joyeux vivant qui a le diable au corps et qui bâillait devant nous en se signant, à quoi lui servait, à lut, cette précaution ? — Hùmbre ! nous répondit-il, btuta uno, cVsi assez d'un ! Eh ! s'ils étaient deux, ce serait Fenfer ! * Page 255. — Il fallait, en effet, que ce pain fût bien dur ; mais le médisant, d'ordinaire, ne s'arrête pas pour si peu. Si, comme le serpent de la Fontaine, il rencontre une lime, il n'est point assez sot pour y user ses dents ; il ne faut point toujours de grands moyens pour combnllre de grandes puissances : un rai sauva le lion ; contre la lime une goutte d'eau suffit. Si le pain du (ataïan est trop dur, le médisant se gardera d'y mordre, el lo Catalan est bien niais si, plutôt que de se rompre U'S dents, il n'omploie pas le pelil moyen du médisant contre la lime. CHAPITRE XIX. * Page %Uh -^ tireiier se dit en espagnol etaritan et êcribano ; scribe se traéuit par e\$enba ; de là un jeu de mois que nous n'avons pu rendre complètement. Le mot seribe se disait primitivement, chez les Juifs et chez les RoinaiitS, des docteurs chargés de l'interprétatiMi de la loi. Plus tard il est devenu le synonyme d'écrivain, de greffier, de secrétaire, de pratieii^. Il s'applique aujourd'hui à tout ce qui tient kl plume et surtout à co qui la tient mal. — Le lecteur voudra

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

NOTES. 5R7 liieii riir)K«j viür ici une allaque contre un spirituel acudémi€ien. ' Page S!6. — Les trois paRcs qu'on vient de lire ne font point partie de l'original; mais elles, appartiennent posilivemeul à Quevedo. Elles sont traduites d'une lettre adressée ^ dona An- ' tooia de Silva y Mendoza, duchesse de Lerma, sous le litre de Caria de bu eatidades dt un matritmmio. On retrouve dans celte lettre, comme dans presque tous les écrits de Quevedo, cette verve plaisante et originale qui le déborde de toutes pans, même lorsqu'il veut être sérieux , même lorsqu'il aflecte des pensées philosophiques, même lorsque la haute position de la personne à laquelle il s'adresse exige le respect ci impose une extrême réserve. Quevedo aspirait, comcne Lope de Vega, à traiter tous les genres; historien, moraliste, théologien, poète, il resta plaisant et satirique avant tout ; et, dans ses œuvres les plus graves, on devine toujours l'habit bariolé de l'homme d'esprit sous le manteau noir du sage. En traduisant le chapitre du TaeaAo auquel se rapporte cette note, nous n'avons pu résister au désir d'y placer la lettre à lu duchesse de Lerma ; elle est tout à fait dans le caractère du livre el dans celui du héros. Sa place y est marquée, et l'arlcquinade |>asserail inaperçue si nous ne la signalions tout le premier. Nos lecteurs nous rendront cette justice de reconnaître que décidé, en commentant ce livre, à ne pas nous renFermer dans les rigoureuses limitesd'unc traduction strictement littéraire, nous n'avons abusé ni du droit que se donnent les imitateurs, ni des nombreux exemples que nous a laissés l'illustre traductetir de 6'Hxaian, de Gil Bla» et du IHtMe boiteux. * Page 249. — Le Prado a été de tout temps la promenade favorite de la haute société de Madrid. Les cavaliers, les élégants, les oisifs, les be.iux seigneurs de la cour et les jeunes officiers de la garde du roi s'y donnent rende>:-vouB ; ceux-ci faisant caracoler cl piafTef leurs chevaux, ceux-là rangés sur une seule ligne, penchés en arrière, les étrières courts, le manteau drajië, cansnnt gravement et sentencieusement des choses les moins u>ii«>ncipnKo>i et les moins graves, des fêtes de la coin' ii Vidtadol de Flandre et des succès du duc d'Osuna, vice-mi rière eux. vieni it pied une cohue de valets, de taqui

The text on this page is estimated to be only 28.62% accurate

588 NOTES. guUi pUaruea y btUaea^ race de vaurieis et de fripons, dacun liiédisanl de son maître et demaDdant coosetl à ses aois poir mieux le tromper et pour le voler plus adroitement. Après quelques tours de promenade, après qu'ils ont fait admirer les grâces cic leurs montures et leur habileté équestre, leurs seigneuries,— les maîtres et non pas les valets, — se séparent. Quelques-uns mettent pied à terre et se confondent en bons princes avec la plèbe. Puis viennent de lourds carrosses traînés par des mules ; des élégantes, de nobles dames, des aventurières et des duchesses s'y pavanent et quêtent à la ronde les suflhrages et Tadmiration. Don Antonio s'approche de Fun des équipages, il salue gracieusement et range son cheval contre la portière. Don Fadrique court à un autre, il est h pied, il s'incline respectueusement, murmure quelques-uns de ces mots de convention avec lesquels on s'aborde dans le monde civilisé , puis se place sur le marchepied de la voiture, toma d estribo, l'avant-bras appuyé sur la portière, le »ombrero h la main. Jamais don Fadrique ni don Antonio n'ont vu les senoras qu'ils accostent, ils ne sont pas davantage connus d'elles, mais tel est l'usage, usage de politesse et de galanterie. La conversation s'engage, elle roule sur les banalités à Tordre du jour ; une heure se passe pendant laquelle chacun fait (exhibition de tout son esprit, de tout son savoir. Don Antonio offre une collation qu'on accepte sans hésiter; honni soit ((ui mal y pense; ceci est encore Tusage, usage qui n'engage à rien, qui n'amène ni intrigue ni désordre, qui ne compromet personne, et dont le cavalier ne peut se faire un vaniteux lro~ pliéc, car un autre a été accueilli la veille, un autre peut rélre le lendemain. Plus loin, les dames qu'accompagne don Fadrique le prient de leur faire apporter algo de meretidary quelque chose pour collaliouner Celles-là, direz-vous, sont d'effrontées aventurières; mettre à contribution le premier venu, c'est le comble de l'audace et de l'indiscrétion!.... Non pas, cher lecteur, c'est l'usage, toujours l'usage; ces dames sont de nobles dames, sagement et pieusement élevées, craignant Dieu et aimant leurs seigneurs et maris ; ce sont de gracieuses jeunes iilles dont Je cœur est pur et la pensée naïve, bien qu'on ne leur ait p;is appris à rougir et à baisser les yeux à tout propos. Don Fadrique, en galaut cava

NOTES. 581) hier, fait apporter par ses pages, des fruits, des conserves, des bonbons ; puis on se quitte sans songer à se revoir, à moins qu'on ne se soit subitement et mutuellement épris comme dans les romans. Mis des temps anciens, à moins qu'on ne soit libre de part et d'autre, à moins qu'on ne soit de fortune et de condition égales, ce que n'explique pas d'ordinaire une première rencontre. Maintenant, ami lecteur, laissons là ce qui se passait à Madrid et au Prado il y a deux siècles, et suivons au Prado, au bois ou au parc d'aujourd'hui, au milieu d'une troupe de lions, de fashionable, de gentlemen et d'hidalgos, le seigneur comte don Antonio, M. le baron Frédéric de... ou lord Arthur B... : s'ils regardent une femme, elle est soupçonnée ; s'ils l'approchent, elle est compromise ; s'ils lui parlent, elle est perdue ; s'ils offrent et qu'elle accepte, elle est jugée,... et si elle demandait, grands dieux ! La belle liberté, l'heureuse civilisation et le brillant progrès que vous nous avez faits là ! .^ Page 251 . — La casa del canipo, maison des champs, est un joli palais dépendant des biens de la couronne d'Espagne et situé à une lieue environ de Madrid. Il est entouré de magnifique^ jardins, de bosquets, de cabinets de verdure ouverts aux habitants de la capitale qui en font le but de leurs parties de plaisir. En avant du palais est une belle statue de Philippe III, en bronze, qui fut envoyée de Florence, et pour laquelle Quevedo fit un sonnet célèbre entre ses plus célèbres poésies. ?ious nous abstenons de le faire connaître à nos lecteurs ; il est des beautés, en poésie surtout, que la traduction ne peut reproduire et qu'elle doit respecter. CHAPITRE XX. ' Page 256. — Les Espagnols parlent toujours à la troisième personne. Vous se traduit par usted au singulier, et ustedes au pluriel, contrairement à vos vuestre merced, vuestros mercedes, votre grâce, vos grâces. Usted s'emploie dans toutes les formes du langage, il est devenu une espèce d'idiotisme, une formule à laquelle on ne donne plus sa valeur réelle ; un grand seigneur le dira à son valet, et deux portefaix se diront usted : votre grâce. Le vous, seconde personne du pluriel, ne s'emploie aujourd'hui

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

592 NOTES. de Fcspagnol aueio, acte, représentation ; il signifie seulement directeur d'une troupe ambulante. On désignait par le terme générique de poètes ceux qui composaient les actes sacramentels, les comédies divines ou les farces populaires exécutées par les comédiens (représentantes on far santés). Les directeurs [oHtores) composaient assez ordinairement les pièces de leurs répertoires. (Test ainsi que le célèbre Lope de Rueda, qui créa le théâtre populaire espagnol, et qui le premier introduisit sur la scène des sa* jets profanes et des td>leaux de mœurs, fut d*abord represenimOe^ puis autoT et enfin poète, * Page 288. — Ce mot a été bien souvent cité, employé ou commenté par nos écrivains modernes sans qu'ils en connussent la véritable origine. On Ta attribué à M. Alfred de Musset qui Ta mis à la fin de quelques-unes de ses poésies ; à M. Mérimée, Tingénieux inventeur du théâtre de Clara Gazul ; à un feuilletonniste qui terminait toutes ses nouvelles moyen âge par le pardonnez Us fautes. C'était la formule invariable adoptée par \e&poèles espagnolsaax seizième et dix-septième siècles; Calderon, entre tous, n'*a pas fait représenter une pièce sans qu'un des interlocuteurs venant annoncer au public qu'elle était finie, ne lui demandât pardon des fautes de l'auteur. En même temps que cette formule, Tusage avait introduit de faire répéter le titre de la pièce, ce qui se faisait même quelquefois à la fin de chaque journée ou acte. Voyez pour exemple la jolie comédie de Calderon : Une faut pas toujours caver au pire. Dernière scène : « Quoi qu'en dise Fexpérience, il ne faut pas toujours caver au pire ; pardonnez nos fautes nombreuses.» VÂlcade de Zalamea : « Ici finit cette comédie, pardonnez les fautes de Tautcur.» ^ Page 288. — Il y a ici, dans les textes qui nous ont servi (éditions d'Anvers, 1797, in-42, et de Madrid, 4821, în-18), deux erreurs que nous avons dû rectifier. « Il n'y avait dans le principe, dit PablOy d'autres comédies que celles du bon Lope de Vega et de Ramon. » A l'époque où vivait notre héros» Lope de Yega n'avait encore composé qu'une partie de ses pièces , sa réputation était grande déjà, mais pas assez pour qu'il fût cité comme Tun des premiers auteurs de comédies populaires. L'intention de Quevedo a été, sans nul doute, de citer Lope de Rneda, le père

NOTKS. 595 du ihéalre espagnol, qu'on appelait en effet le bon Lope, et qui mourut au moment où naissait Lope de Vega (1557). Ramon nous est complètement inconnu ; nous avons vainement consulté les biographies du temps pour en retrouver la trace. Il est, sans aucun doute, question de Torres Narro, contemporain de Rueda, et qui lui disputa une partie de sa popularité. Narro a laissé huit comédies remarquables, parmi lesquelles on cite la Ymenea et la Soldadesca. -> Page 2(K). — Alomele, diminutif familial et affectueux d'Alonso. ^ Page 290. — Pinedo, Sanchez et Morales étaient des acteurs célèbres de ce temps-là. ^ Page 290. — Voir la note du chapitre IX, n° 5, sur les comédies divines. ^ Page 295. -* Il semble que Quevedo, en approchant de la fin de son livre, ait voulu faire, non plus un récit, mais un recueil de portraits; on pourrait croire qu'il s'est servi de l'Histoire de don Pablo comme d'un cadre destiné à recevoir une collection de physiologies — comme on le dirait aujourd'hui. Nous retrouvons ainsi à la file, rattachés entre eux par une action qui marche à petits pas, les types du chevalier d'industrie, du mendiant, de l'escroc, du comédien, de la nonne, du sacripant, du poète dramatique, etc. C'était par là surtout qu'excellait Quevedo, il peignait et décrivait à ravir; et, lassé de raconter toujours, il s'est laissé aller quelquefois à son genre favori. Ces portraits sont autant de tableaux remarquables des mœurs et des usages du temps ; ils sont traités avec cette verve, cette finesse, cette originalité sans pareille, qui font de Quevedo un écrivain inimitable. Il est fâcheux seulement que le passage de l'un à l'autre soit traité aussi légèrement: ici, l'action languit; ailleurs, elle va trop vile; et, dans ce chapitre surtout, à peine Pablo a-t-il quitté ses comédiens, qu'il est en correspondance suivie avec une nonne, sans que l'auteur ait daigné nous apprendre l'origine et les premiers pas de cette belle intrigue. Nous n'avons cru pouvoir faire de changements que lorsqu'il y avait absolue nécessité pour l'intelligence du texte, ou lorsqu'il nous était interdit de le traduire littéralement ; nous avons introduit l'Histoire de Robledo et la Lettre 50

The text on this page is estimated to be only 27.01% accurate

594 .NOTES. MIT li9 c<md<IMHM du mariage, parce que ces deux écrite appartiennent à Quevedo et jouent le rôle de pièces de marqueterie qu'on peut ôter et remettre à volonté sans nuire à Tensemble. En osant Ici critiquer la manière de Fauteur et lui reprocher peut-être un peu d'abandon, nous ne nous croyons pas le droit de le corriger et de mettre à la place de ce qui est ce qui nous semblerait devoir être, il n'y a pas urgente nécessité ; Timagination du lecteur peut suppléer à ce qui manque, et nous réservons, pour une plus sérieuse occasion où cette nécessité sera complètement démontrée, toute notre audace et toute l'indulgence que nous demandons d'avance à nos lecteurs. « Page 296. — De là certain proverbe qui prouve que les intrigues du genre de celle de Pablo sont fort communes en Espagne, et que l'opinion de la jeunesse galante est formée depuis longtemps à l'endroit de la constance des nonnains. Nous transcrivons le proverbe dans toute sa naïveté; mais le respect que nous avons pour la décence nous fait un devoir de ne pas le traduire en entier. Amar de numja, y faego de etlopa y vienlo de c todo es uno. Amour de nonne, feu d'étoupe et venl de ces» ton» on. 9 Page 297. — Si l'expression était adoptée par d'autres que par M. Napoléon Landais, noas aimerions mieux mettre ia ffiloilé Le mot est assez original pour mériter one place parmi ceux de la façon de Quevedo. CHAPITRE XXIII. . pa-e SOT. — Textuellement, inUaba en vida* y era tendero de aiehiUada». Matorral étoit un de ces assassins brevetés et natentés. dont le bras éuit à la disposiUon du premier venu et nnstrument occulte de toutes les haines, de toutes les vengeances et de toutes les jalousies. Ce portrait, que le dessin de M Émvrend d'une manière heureuse et qwntrue, complète Mire note précédente sur la passion de Quevedo pour les spadassin». Matorral est le modèle de la forfanterie et de l'impudence ; il est le digne pendant du Centurion de te CiUiixne.

NOTES. 595 ^ Page 307. — Il n'y a pas, dit un vieui refrain espagnol, de meilleur cbirargien que celui qui est bien balafré : No haymejcr cin^ano que el Inen aeuehiUado. ' Page 307. — Demi-mesure^ média azurnàre^ la valeur d'un litre. * Page 307. — «Je vous le donne en dix, a dit madame de Sévigné, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.-* ; Vous ne devinez pas ?... ^ Jetez-vous votre langue aui chiens? » Des souliers de goutteux pour visage ou mieux un visage en f<Mine de soulier de goutteux, c'est un visage aeuehiUado, c'est-à-dire criblé dans tous les sens de coups de couteau, découpé, balafré, déchiqueté, haché. Un semblable visage pour un spadassin est l'application complète du proverbe que nous citons tout à rheure : No hay mejor cirujano que el bien acuchillado. ^ Page SOS.—ttSeñeur, seur compère, » traduction très-littérale deSeidor, sa compadre^ abréviation de : Servidor sehor compadre, ce qui signifie en bon français, serviteur, seigneur compère. On ne nous reprochera pas cette fois de n'être pas complètement littéral — mot pour mot, au risque d'être incompris. * Page 308. — Nous avons vu dans un des premiers chapitres une expression semblable, manger aicee toif^ c'eslrà-dire manger salé et de manière âi exciter la soii^ le texte dit ici : ea/me y pepcado eon apelHos de eed, viande et> poisson avec des appétits de soif, c'est-à-dire épicés et salés à outrance. ^ Page 309. — Amtente, on nomme ainsi le principal magistrat de Séville ; sa charge répond à celle de corregidor. * Page 309. — Domingo Tiznado, Goya, Escamilla, Alvarez, bandits célèbres dans l'histoire de Séville. ^ Page 310. — C'est ici que commence le plus effronté dé vergondage que traducteur se soit jamais permis, nous avons dit pinshaut que nous aurions besoin d'une dose immense d'indulgence et de patience ; c'est la vérité. ^ Aussi à qui la faute, seigneurs cavaliers ? ^ Est-ce à nous qui voulons faire de ce volume un volume intéressant, et qui avons eu la sottise de croire qu'il fallait une fin à tout livre qui a pour but le plaisir d'autnii. i Ne seraitce pas plutôt à Quevedo qui, après nous avoir promenés gaiement

The text on this page is estimated to be only 26.57% accurate

TABLE DES CHAPITRES. Pages. Lkitrb à M. Charles Nodi^, de
rAcadémie française. ... v LiTTBB de M. Nodier à Tautenr xxtii PlOLOCDI
3 CaiPiTiB T**. Dans lequel Pablo raconte ce qu'il est et d*où il Tient 19
— IT. Gomment Pablo va à Técole et ce qni lai arrive. 27 — m. Gomment
Pablo entre dans un pensionnat en qualité de domestique de don Diego
Goronel. . . 37 — IV. De la convalesoenoe de Pablo et de Diego. Leur
départ pour aller étudier à Akala de Henarès. 51 — V. Pablo fait son entrée
à TuniYersitéd'Alcala. Il paye sa bienvenue en tribulations de toute espèce. .
65 — VI. Pablo devient mauvais garnement. Histoire de ses premières
espiègleries 79 — Vn. Don Diego retourne à Ségovie ; Pablo apprend la
mort de ses parents et se fiiit une règle de conduite pour Tavenir 95 — VIII.
Pablo quitte Alcala et se met en route pour Ségovie. Ce qu^il lui advient
entre Alcala et Réjas où il liasse la nuit 103 — IX. Pablo renc<mte un
poète 115 — X. Pablo va de Madrid à Gerecedilla, où il couche, et de
Gerecedilla à Ségovie, où il rencontre son oncle 127 — XI. Pablo est
parfaitement reçu par son oncle qui le présente à ses amis. Il recueille son
héritage et reprend le chemin de la capitale des Espagnes. 139

400 TABL: DES CHAPITRES. CiiÀPiTBB XII. Fuite de Ségovie. Une belle rencontre et Due belle connaissance 151 — XIII. Pablo et le gentilhomme continuent leur chemin. L'histoire et les mœurs d'une bande d'hidalgos aventuriers 159 ~ XIV. Ce qui advient à Pablo le jour de son arrivée à Madrid 171 — XV. Qui fait suite au précédent, et' qu'il ne faudrait pas lire s'il n'en était que la répétition. . . -179 — XVn. Dans lequel Pablo continue le même récit jusqu'à la mise en prison de toute la bande ,195 — XVI. Tribulations de Pablo dans la prison. Histoire de Bobledo, de don Carlos, du chevalier des Miracles, de deux nourrices et d'un paquet d'habits. De quelle manière Pablo, la vieille et les aventuriers ses amis sortent de prison. . . . 203 — XVIII. Pablo s'installe dans une hôtellerie ; il lui arrive de nouvelles disgrâces 229 — XIX. Comment Pablo tente Une grande aventure. . 239 — XX. Continuation des aventures 'de Pablo; ses succès se succèdent, mais de notables disgrâces succèdent aux succès 255 — XXI. Pablo, estropié et roué de coups, suit par disCraction un cours public de mendicité. Il obtient de grands succès, se guérit, s'enrichit et s'en va. 277» — XXII. Don Pablo se fait comédien , poète, galant de nonnes. Traité du bonheur au point de vue de chaque profession 285 — XXIII. Pablo donne à son noble auditoire une leçon d'argot et lui apprend comment on triche au jeu. Il s'enrôle avec des spadassins et commet un grand acte de prudence. Imitation de la bataille de Philippes. . . . , 303 — XXIV. Amour, passion, bonheur, rêve.... et réalité. . 316 — XXV. Dans lequel Pablo raconte la promenade triomphale qu'il fit de Séville à Ségovie. On y lira ce qu'on a vu au commencement de ce livre. Bis RBPETITA PLACK^T. 333 F>iLor.tE 349 (^o>ci>i!siori. . 355 NoTKS 339 FIN DE L4 TABLE.

The text on this page is estimated to be only 2.50% accurate

I L.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

4>*